85.
123.
273.
304.

UN FILS UNIQUE

LAUSANNE — IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL

08

UN

FILS UNIQUE

NOUVELLE

PAR

URBAIN OLIVIER

MERCANTILE LIBRARY NEW YORK.

200301.

Elevez vos enfants sous la discipline.
EPH. VI, 4.

LAUSANNE
GEORGES BRIDEL ÉDITEUR

1876

Tous droits réservés.

A la mémoire d'un ami fidèle,

Critique aimable,

Chrétien dévoué, humble et pratique :

Jean-Louis Micheli.

PREMIÈRE PARTIE

PARENTS ET ENFANTS

MERCANTILE LIBRARY NEW YORK.

CHAPITRE PREMIER

A trois kilomètres environ de la frontière française du Pays de Gex, du côté de l'est, on voit un hameau de sept à huit maisons de bonne apparence, bâties sur une colline peu élevée, qui les met en saillie sur le plan général des terrains avoisinants. On appelle cet endroit les Ballandes, nom dont l'origine nous est inconnue. Dans le Jura, sur les pentes boisées qui touchent à l'alpage de la Barrillette, il y a des forêts qui portent aussi le nom de Ballandes. Peut-être y eut-il, dans les siècles passés, une famille Ballandes qui vint la première s'établir sur la petite éminence en question et acheta des moines de Bonmont les susdites forêts, lesquelles dès lors s'appelèrent comme leurs propriétaires. Mais ceci n'est qu'une supposition de ma part. Aujourd'hui, ces bois appartiennent à

plusieurs communes de la contrée, et le hameau des Ballandes est habité par des gens dont les noms de famille ne ressemblent point à ce dernier.

A la simple vue de cet endroit, on comprend que des colons arrivant dans le pays n'aient pas hésité à s'y établir. La campagne est large tout autour, et s'étend assez loin du côté de la plaine et du Jura; le sol y est riche, d'une culture facile. Du côté de la montagne, les terrains se creusent en dépression peu profonde, assez cependant pour donner passage à l'écoulement d'un ruisseau, dont la source n'est qu'à une petite distance des habitations. A partir de ce léger val, les champs et les prairies s'élèvent peu à peu et finissent par atteindre les premières côtes du Jura, qui se dressent toutes chargées de sapins et de hêtres, tandis que leurs voisines de France présentent de grands espaces dénués de bois.

La source du ruisseau est une chose curieuse à voir. En général, les eaux du Jura sortent d'un sol rocheux, soit en bouillonnant, soit d'un jet rapide, clair comme du cristal, et sautillent immédiatement dans un lit semé de pierres. La source du Folliet, aux Ballandes, ne ressemble point à cela. C'est un vaste étang naturel, garni de roseaux sur l'un des côtés, mais tout découvert de l'autre, si bien qu'on peut y puiser l'eau avec la main, au risque de faire un plongeon de quarante pieds. Cette nappe d'eau, d'un vert très foncé, n'est jamais agitée, ni par le vent, — elle n'est pas assez étendue pour cela, — ni par les ondes qui s'élèvent du fond à la surface, et s'écoulent dans un chenal

qu'un homme peut enjamber facilement. De temps à autre cependant, il se produit un cercle, une ride quelconque, occasionnée par un flux subit plus considérable ou par les poissons qui remontent le courant jusqu'à la source et y prennent leurs ébats. Quand on arrive pour la première fois au bord de ce creux sombre, et que l'eau en rase les bords, on éprouve un sentiment d'effroi et l'on fait mine de se tenir en arrière. Rien, en effet, ne préserverait d'une chute mortelle celui qui s'y précipiterait, à moins qu'il ne sût nager. Et pourtant, malgré l'absence de toute barrière, on n'a pas souvenir que des enfants ou des adultes y soient tombés. Mais le creux du Folliet a vu bien des drames sinistres, causés par l'ivrognerie, la mauvaise conduite ou le désespoir.

Du hameau des Ballandes, on jouit d'une vue agréable et assez étendue, malgré le peu d'élévation du sol. A l'ouest, c'est le beau village de la Rippe. Ses blanches maisons aux contrevents verts, bien espacées et entourées de vergers plantureux, brillent aux rayons du soleil. Plus bas, c'est Crassier, à moitié caché derrière les arbres et les bosquets du voisinage. Plus loin, Divonne indique la ligne fuyante de ses toits, jusqu'au pied du coteau où se montre une belle résidence. La rivière dont la source jaillit non loin de là sous le nom païen de « fontaine des dieux, » marque son cours comme un ruban d'argent dans les campagnes inférieures et fuit dans la direction de Versoix, où est son embouchure. En se tournant à l'est, on aperçoit les villages de Borrex et d'Arnex, puis, plus bas encore,

Eysins, satellite de Nyon, la jolie ville. Remontant vers le Jura, nous trouvons Grens, Chéserex et Gingins. Le site de Tranchepied, avec ses trois ou quatre maisons et ses beaux arbres fruitiers, se présente aussi fort bien dans la contrée. Voici encore Bonmont, ancien couvent de moines, aujourd'hui belle habitation d'été adossée au Jura. Enfin, tout là-haut se cache la Dôle, en arrière du premier plan de la montagne. Devant nous, à plus d'une lieue de distance, est le lac Léman, déjà bien étroit et s'en allant mourir à Genève. Je ne dis rien des Alpes en face : chacun les voit et les admire, sans qu'il soit nécessaire de les lui montrer. A quelques égards, elles sont un peu comme le soleil.

A l'époque de ce récit, le principal propriétaire aux Ballandes, se nommait Antoine Rock. Il avait épousé une Bernoise, de la famille Ossli, bien connue dans le grand village de Bruckseilergut, sur les bords de la Kander. Catherine Ossli, en ce temps-là, était une jolie et fraîche blonde, mais d'un blond roux ; elle avait les yeux gris perçants, et manquait de grâce dans sa démarche. Antoine Rock fit sa connaissance à la Rippe, où Kæthy avait été placée pour apprendre le français. Alors, elle savait déjà assez bien cette langue, mais non le patois de la contrée que son mari parlait encore avec les vieux parents Rock. Antoine était fils unique, et lui-même n'eut qu'un seul enfant, un garçon aussi, qui reçut le nom d'Augustin. Le grand-père Rock fut son parrain. Celui-ci avait commencé la fortune de la famille, par beaucoup de travail et une sordide économie ; Antoine la continua en travaillant fort et ferme

aussi; puis sa femme fit des héritages dans son pays, à la mort de ses parents et d'un oncle. Lorsque le mariage fut décidé, les Rock savaient que la jeune fille serait riche un jour. Tous ces divers affluents de biens temporels, se réunissant sur une seule tête, avaient, à la longue, formé une fortune qui passait pour considérable. Les uns parlaient de deux cents mille francs, les autres du double. Le fait est que, excepté Antoine Rock et sa femme, nul n'en connaissait le chiffre exact. Dans les appréciations ou suppositions de cette nature, si l'on reste parfois en dessous de la réalité, il arrive souvent aussi qu'on exagère beaucoup.

La maison Rock était bien la meilleure du hameau, comme elle en était la première en remontant de la plaine. Bâtie en bonnes pierres liées par des angles tirés des carrières de Vesancy, elle était protégée contre les vents et la pluie par de grands avant-toits qui masquaient passablement la vue des fenêtres de l'étage. Il y avait là, du côté du lac et suspendue aux pannes du toit, une longue galerie étroite, dans laquelle on ne se tenait guère, mais fort commode pour sécher les noix et étendre le linge venant de la lessive. Dix personnes auraient pu se loger à l'aise dans l'appartement, tant au rez-de-chaussée qu'à l'étage supérieur ; mais les seuls habitants étaient les deux époux, leur fils Augustin et deux domestiques, un homme et une femme. Les vieux parents Rock étaient morts. — Occupés aux travaux des champs pendant huit mois de l'année, Rock et son domestique faisaient du bois en hiver, soit dans la montagne, soit dans les

propriétés particulières d'Antoine. Excepté pour aller aux foires de Nyon, deux fois par an, les Rock ne sortaient guère de chez eux. Ils se rendaient pourtant au culte, de temps en temps, dans le temple de la paroisse dont les Ballandes font partie. A douze ans, par exemple, Augustin n'avait pas encore été à la foire de Nyon, ni à la source de la Versoie près du château de Divonne. De Genève ou de Lausanne, pas question, naturellement. On était encore sous le régime des diligences, et Antoine Rock n'avait pas de cheval. Très routinier comme avait été son père, il se bornait à une agriculture toujours la même, engraissant une paire de bœufs chaque année, tout en les faisant travailler doucement : il les vendait à Pâques, en achetait ensuite deux maigres, et c'était à recommencer pour une autre fois. Tout allemande qu'elle était, Catherine s'était vite faite à ce genre d'existence : peut-être en avait-elle déjà les dispositions en germe quand elle épousa Antoine, qui, vivant du reste bien avec elle, sut garder toujours la haute main dans la conduite et les affaires de la maison. L'amour qui doit unir des époux bien assortis ne fut jamais un fort lien entre ces deux cœurs attachés à l'argent et à la terre; mais ils se comprenaient et visaient ensemble au même but, savoir à l'augmentation croissante d'une fortune déjà considérable. Robustes comme deux chênes plantés dans le même pré, ils ne dépensaient rien en médecins. Deux fois par an, au printemps et à l'entrée de l'hiver, ils avalaient un purgatif énergique, affreuse tisane préparée par Kæthy, d'après la recette de sa

grand'mère. Augustin était traité de la même manière, à dose moins forte cependant.

Ce petit Augustin, chose curieuse, avait à lui seul autant de volonté propre que son père et sa mère ensemble. On l'aurait coupé en deux, plutôt que de le faire renoncer à une idée. Menaces, promesses, rien n'y faisait. Quant à le battre, jamais sa mère n'y eût consenti; et si le père lui donna de temps à autre une fouettée, ce fut toujours en cachette de sa femme, et lorsque la colère dominait le paysan. Peine perdue! Augustin n'allait pas se plaindre, mais n'en persistait pas moins dans sa terrible ténacité. Et c'était parfois pour des choses de rien : pour un bâton qu'on lui refusait; pour des bas ou un pantalon qu'il ne voulait pas mettre. Assez bien de figure, on pouvait cependant reconnaître déjà sur ses jeunes traits, des lignes dures, inflexibles, même dans ses accès de gaieté. Il riait en se retenant, et alors ses yeux parlaient plus que sa bouche. Le mélange des cheveux bruns de son père et de la teinte rousse de ceux de sa mère, lui avait donné une chevelure épaisse, rude, sans la moindre ondulation. Augustin était dans sa seizième année et faisait la dernière partie de son instruction religieuse. On était en automne. A Pâques de l'année suivante, il serait admis à la communion.

La maison la plus voisine de celle des Rock appartenait à Etienne Lacroix, cultivateur comme Antoine et du même âge que lui. Il avait épousé une fille dont les parents habitaient une campagne isolée, dans les environs des Chavannes. Beaucoup moins riches que

les Rock, les Lacroix étaient cependant fort à leur aise, ayant vingt-cinq arpents de bonnes terres et quelques rentes en argent. La femme, d'ailleurs, n'avait pas encore reçu sa part d'héritage. Sauf deux ménages pauvres, les autres familles des Ballandes jouissaient d'une grande aisance matérielle. Etienne Lacroix n'avait que deux enfants vivants; les deux premiers étaient morts peu après leur naissance. Garçon et fille, ceux qui lui restaient se nommaient Barthélemy et Evodie. Le fils était l'aîné. On lui avait donné le nom d'un apôtre dont la personnalité et les travaux ne tiennent pas une grande place, ni dans le Nouveau Testament, ni dans l'histoire de l'église primitive. Celui de sa sœur a eu l'honneur d'une recommandation paternelle et affectueuse de saint Paul, mais n'a point obtenu, dans l'usage, la popularité de bien d'autres, tirés aussi des écrits sacrés. Barthélemy avait dix-sept ans, Evodie quinze, et, comme son voisin Augustin, elle suivait le dernier cours d'instruction chrétienne, donné par le pasteur de la paroisse.

Les deux maisons des Rock et des Lacroix n'étaient séparées que par une place, sorte de double cour au milieu de laquelle passait le chemin public. Chacun des deux propriétaires possédait le terrain libre entre son bâtiment et le chemin; mais les fenêtres n'avaient pas la vue du même côté. Celles des Rock s'ouvraient au levant, et celles des Lacroix au midi. L'une des deux maisons avait sa façade en long, regardant le lac; l'autre présentait la sienne dans la direction du Pays de Gex. Réunies en se rapprochant, elles au-

raient formé les deux bras d'une équerre, les deux lignes d'un angle droit. Heureusement elles ne se touchaient pas. A la campagne, il vaut toujours mieux n'avoir pas de mur mitoyen, mais au contraire un espace libre autour de son habitation.

Au lieu d'une longue galerie étroite suspendue sous l'avant-toit, comme celle de son voisin Rock, Lacroix en avait une large, reposant sur des colonnes en bois vernis. Un auvent supérieur la mettait à l'abri de la pluie et préservait aussi le mur de toute humidité. De cet agréable appentis, on voyait très bien la Rippe, les campagnes du Pays de Gex et Genève à l'extrémité du lac. Ayant du goût pour l'horticulture et les fleurs, Etienne Lacroix avait fait monter des plantes grimpantes autour des colonnes, et sa femme entretenait une rangée de vases placés sur le rebord intérieur de la galerie. En été, ces fleurs embaumaient, et les plantes sarmenteuses se suspendaient en festons le long du toit. La bignone *grandiflora* s'y cramponnait avec ses griffes, tandis que la *capréolata* entortillait ses vrilles à tout ce qu'elles pouvaient embrasser. En avant des colonnes, au grand soleil, était le jardin potager, entremêlé d'arbres et de rosiers greffés par le maître de céans.

Chez les Rock, rien de pareil. Entouré d'une haute muraille grise, le jardin se bornait à produire des légumes pour la cuisine. On y voyait pourtant d'anciens poiriers autrefois en espalier, maintenant déformés, couverts de mousse et dont les fruits pierreux ne parvenaient plus qu'à mi-grosseur. Dans les divers

arrangements extérieurs de ces deux maisons, on sentait comme deux principes opposés, deux tendances contraires. Chez les uns, tout paraissait subordonné au produit matériel, sans rien de gracieux ni de poétique ; chez les autres, il semblait que les choses visibles aspiraient aussi, dans une part sans doute minime, à se joindre aux harmonies de la nature et de l'idéal.

CHAPITRE II

Vers la fin d'octobre, les soirées sont parfois bien belles à la campagne. Si le ciel est pur, les étoiles brillantes, la lune en son plein, s'élevant avec majesté à l'orient, tout semble s'animer dans la nature et prendre comme une seconde vie, après celle qui s'est éteinte au coucher du soleil. Les arbres ont encore une bonne partie de leur feuillage coloré, et, dans les jardins qui touchent aux maisons, les touffes de chrysanthèmes s'épanouissent dans le voisinage de quelques roses tardives. On distingue à peine ces dernières, tandis que des corbeilles de pétunias brillent au milieu du sable qui les entoure. Dans la montagne, les pentes boisées du Jura sont couvertes d'une vapeur violette, voile diaphane, qui permet de distinguer un à un les grands sapins couronnant les dentelures de

la crête. Un ruisseau murmure à quelque distance, au fond d'un ravin solitaire, ou bien le long de prairies sur lesquelles le bétail a pâturé jusqu'à la nuit. Les lièvres et les renards quittent leurs retraites pour s'aventurer, les premiers, dans les champs de blé vert, — les seconds, à la recherche du raisin oublié dans les vignes, ou de quelque proie vivante. Tout à coup, dans le silence qui vous entoure, un grand éclat de voix vient vous sortir d'une contemplation paisible : c'est l'appel sonore de la hulotte des bois : *Hoh! hohoh!* Elle est tout près de vous, peut-être, dans le branchage d'un grand noyer; et vous la voyez plonger de son vol rapide, sans que le moindre frôlement d'aile ait signalé son départ. Oiseau méprisé du peuple, redouté des gens superstitieux qui le considèrent comme un messager de malheur, la chouette hulotte se borne à faire la guerre aux souris, aux rats, aux gros insectes nuisibles à l'agriculture.

Au village, bien que les lampes soient partout allumées dans les maisons, les gens vont et viennent encore d'un quartier à l'autre. On les entend causer, soit lorsqu'ils reprennent le chemin de leur demeure, soit près des fontaines, soit pendant qu'ils entrent à la cave les pommes de terre amenées du champ depuis peu d'instants. La vendange est terminée. Le vin rouge fermente dans les cuves, en attendant d'être pressuré. Toute l'activité du cultivateur se porte sur les champs qu'il faut débarrasser de leur dernière récolte, fumer et ensemencer, avant les gelées. Les nuits, déjà, sont fraîches, grâce à une petite

bise qui souffle depuis le soir jusqu'au matin. Encore deux ou trois semaines, et la seconde moitié de novembre amènera les pluies froides, peut-être même une première couche de neige : il faut donc se hâter.

C'était un samedi. Déjà levée depuis peu d'instants, la lune commençait à perdre sa teinte rouge, pour prendre une couleur argentée. Quelques maisons des Ballandes reflétaient ses blancs rayons, tandis que d'autres, masquées par des arbres, ne se montraient qu'en lourdes masses à peine éclairées par une trouée de lumière dans le feuillage. — Un char attelé de deux grands bœufs roux aux cornes noires, et conduits par Antoine Rock, montait lentement le chemin du hameau. Une longue et profonde caisse, posée sur les deux trains du char, contenait des pommes de terre nouvellement arrachées. De temps à autre, un de ces tubercules roulait du bord de la caisse dans le chemin, lorsque la roue, montant sur un caillou, donnait une secousse au chariot tout entier. Antoine courait après la pomme de terre et la remettait sur les autres, à moins qu'elle n'eût disparu dans le fossé voisin, parmi les hautes herbes aquatiques dont il était garni. Quand cela arrivait, Antoine Rock décochait une invective à l'adresse du pionnier, toujours en retard dans le nettoyage des fossés et des bords de la route. Il ne pouvait s'arrêter longtemps à chercher la pomme de terre enfouie là dedans, parce que les bœufs allant toujours, de nouvelles pertes pouvaient se produire en son absence. Aussi, pourquoi le domestique avait-il à ce point rempli la caisse ! Tant

de fois déjà il lui avait dit d'en mettre un peu moins. « Mais voilà, fit-il une fois à haute voix, Fritz a une tête du diable. Je le ferai venir demain matin avec un panier pour ramasser tout ce qui est tombé ce soir; je n'entends pas semer ainsi mon bien le long de la route. »

Antoine Rock était grand, déjà un peu voûté pour ses quarante-huit ans. Ses traits exprimaient la satisfaction de lui-même et une grande défiance à l'endroit du prochain. Les sourcils très avancés sur de petits yeux, le front assez haut, à moitié couvert de cheveux bruns mêlés de blancs, ce qui leur donnait une teinte d'un gris sale; le nez long et des joues creuses; les mains fortes, osseuses, emmanchées de bras nerveux, — tel était l'extérieur du riche paysan. Ce soir-là, il portait veste brune à larges pans, et vieux chapeau de paille noire, assez déformé.

Arrivé à la dernière montée, il laissa un moment souffler ses bœufs.

Au même instant, et par un chemin de traverse qui rejoignait la route principale en cet endroit, Etienne Lacroix arrivait aussi avec un char, sur lequel était une herse les dents en bas, et, derrière celle-ci, une charrue dont le soc se trouvait lancé entre deux rangées de longues chevilles de fer, destinées à broyer la terre.

Etienne Lacroix tenait son cheval par la bride, et comme il faisait frais et qu'il n'avait pas de veste sur les épaules, il s'y était mis, en guise d'habit, le sac vide dont il se servait pour semer le blé, — car il ve-

nait de faire cet ouvrage. Moins grand que son voisin, maigre aussi, mais droit et vigoureux, on voyait que rien n'avait encore fléchi dans sa constitution remarblement solide. A peine ses cheveux commençaient-ils à grisonner, et de son œil ouvert, limpide, sortait un regard de bonté et de droiture qu'on ne rencontre guère à ce degré-là, ni au village, ni à la ville.

— Bonsoir, Antoine, dit-il en arrêtant son cheval derrière le char du voisin ; — tu trouves toujours de belles pommes de terre en abondance?

— Oui, mais ce têtu de Fritz les a tellement *aguillées* dans la caisse, que j'en ai perdu un quarteron, du champ jusqu'ici.

— C'est dommage. Il faut dire au tisserand Nicolas de venir les ramasser demain matin, avant que d'autres chars ne les écrasent.

— Je les ferai bel et bien ramasser par Fritz. — Ton cheval va plus vite que mes bœufs ; passe devant.

— Non; va seulement; je ne suis pas pressé.

Ce disant, et les bœufs ayant repris leur paisible allure, Lacroix laissa son cheval suivre le char d'Antoine, et vint marcher à côté de celui-ci.

— Quelle magnifique soirée! dit-il, et comme il fait doux encore pour la saison. Dieu est bien bon de nous donner un temps aussi favorable aux semailles.

— Combien as-tu semé aujourd'hui ?

— Dix quarterons.

— Ça s'est bien arrangé ?

— Oui; mais il est resté quelques mottes; j'irai les casser après demain et nettoyer les raies.

— C'est dommage que ce soit demain dimanche; j'irais bien labourer en Montilly. Bon! voilà quatre ou cinq pommes de terre à bas!

Lacroix s'empressa de les relever et de les mettre sur la caisse.

— Tu disais que c'est dommage que ce soit demain dimanche, dit-il quand ce fut fait; moi je trouve, au contraire, que c'est heureux. Quand on a bien travaillé pendant six jours, on est tout content de se reposer le dimanche, et d'aller entendre une bonne prédication.

— Oui, mais ça n'avance pas les ouvrages.

— Ah! mon pauvre Antoine, te voilà bien toujours le même. Si l'on travaillait le dimanche comme les autres jours, crois-tu réellement que nous en serions beaucoup plus avancés?

— Mais c'est bien sûr : dans une belle journée comme sera celle de demain, par exemple, on pourrait semer, aussi bien qu'aujourd'hui, dix quarterons de froment.

— Et tu penses que les animaux et les hommes pourraient le supporter habituellement? Moi, je suis persuadé du contraire. Gens et bêtes ont besoin de repos, et Dieu le savait, quand il donna aux Hébreux le quatrième commandement. Et puis, il n'y a pas rien que le corps à nourrir; il y a surtout notre âme, que nous ne devons pas négliger.

— Notre âme, — notre âme, — c'est bon à dire. Ce n'est pas l'âme qui laboure et sème. — Mais tu as tes idées; je ne veux pas te contrarier.

Ils arrivaient devant leurs maisons. Antoine tira à gauche, Etienne à droite, et les deux voisins se trouvèrent chacun chez eux.

Le lendemain, journée magnifique. De bonne heure, tout fut en ordre autour de la maison Lacroix, bien qu'Etienne n'eût pas, comme Antoine Rock, un domestique pour soigner le bétail et balayer la cour. Barthélemy aidait son père dans ces travaux obligatoires du dimanche matin. A dix-sept ans, tout garçon vigoureux et actif sait se rendre utile de bien des manières à la campagne. Mais il faut veiller à ce qu'on n'exige pas de lui de trop pénibles travaux. — Lorsqu'il fallait faucher les foins, moissonner et battre le blé, Etienne Lacroix prenait deux ouvriers pour expédier promptement l'ouvrage. En temps ordinaire, la famille faisait face à tout. Ils avaient si peu de vigne, qu'il ne valait pas la peine d'en parler : seulement un quart de pose, soit cent perches fédérales. Mais le vin qu'ils y récoltaient suffisait pour l'usage de la maison. Rock en avait davantage, quoique, aux Ballandes, la vigne soit plutôt une exception. Aucun des habitants du hameau n'avait assez de vin pour en vendre ; mais oui bien du blé, du bétail, des fruits et du bois. Chose singulière, ils étaient dans une plus grande aisance que les bourgeois de communes où le vin abonde. Mais il faut bien dire aussi que l'ivrognerie était inconnue chez eux. Sauf le tisserand Nicolas, qui buvait un verre de trop de temps en temps, quand il allait porter une pièce de toile, jamais on ne voyait un homme trébucher aux Ballandes.

Ce dimanche-là, comme Lacroix et ses enfants se rendaient au culte, Nicolas passait devant la maison. Sur son épaule droite, il portait un gros rouleau de milaine brune, qu'il soutenait en arrière au moyen de son aune, pour en alléger le poids. La pipe à la bouche et un vieux rhume au fond de la poitrine, Nicolas Schwartz allait à La Rippe. Il marcha pendant quelques minutes avec les Lacroix, jusqu'à un chemin où ils devaient se quitter. Nicolas était Bernois, originaire d'une de ces hautes vallées où l'eau-de-vie fait tant de ravages, où le paupérisme continue à augmenter, et la race primitive à déchoir.

— A qui, lui demanda Lacroix, portez-vous cette pièce de milaine?

— A monsieur Chan-Louis, de Louis Chouet (il prononçait ainsi *Jouet*, dans son gros accent du Simmenthal.)

— Pourquoi ne l'avez-vous pas portée hier après-midi?

— Ah! vous comprenez, monsieur Tienne, je n'aurais pas trouvé M. Chouet. Il semait probablement du blé. Et puis, vous savez bien, monsieur Tienne, que les tisserands portent la toile, presque toujours, le dimanche matin. Ce jour-là on travaille pas; le métier y se repose, fectivement.

— Mais l'homme aussi devrait se reposer, venir à l'église pour remercier Dieu et lui demander la continuation de ses bienfaits.

— Vous avez bien raison, monsieur Tienne; mais, voyez-vous, les pratiques aiment mieux qu'on aille le

dimanche. On peut pas toujours faire comme on veut. Il faut tâcher de contenter tout le monde.

— Oui, excepté Dieu, à qui nous rendrons compte un jour de toutes nos pièces de toile, c'est-à-dire, de tout ce que nous avons fait ici-bas.

— Allons, bonjour, monsieur Tienne. Puisque je vais pas avec vous au sermon, priez aussi un peu pour moi.

Nicolas prit à droite; Lacroix et ses enfants continuèrent du côté de Crassier.

— Vous voyez, dit le père, combien il est difficile derompre avec une mauvaise habitude. Nicolas pense qu'il ne peut faire autrement que de porter son étoffe aujourd'hui, et les gens qui la reçoivent préfèrent aussi qu'il n'arrive pas chez eux un autre jour. Et pourtant c'est là, pour le tisserand, un travail presque plus fatigant que celui d'être à son métier, et qui l'empêche d'aller au culte.

— Les cordonniers ne font-ils pas la même chose? demanda Barthélemy.

— Oui, quelques-uns d'entre eux, et même leurs ouvriers travaillent toute la journée du dimanche. Le lundi, ils chôment ou vont au cabaret.

— Papa, fit Evodie en levant les yeux, comment s'appellent ces oiseaux qui passent là-haut en grand nombre?

— Eh! c'est une volée de pigeons sauvages, répondit Barthélemy. Il me semble que tu devrais le savoir depuis longtemps.

— De quelle espèce de pigeons? demanda le père.

— Ah ! je n'en sais rien : des pigeons qui s'en vont dans un autre pays, plus au midi. Tiens, Evodie, en voilà un qui pique du froment, — deux, regarde ! — dans le champ que le père a semé hier. Les vois-tu ?

— Parfaitement.

— Ceux-ci, expliqua le père, sont des *ramiers ;* on les reconnaît facilement à la couleur plus claire de tout le corps, au blanc sur les côtés du cou et sur les bords des ailes ; puis ils sont plus gros que ceux dont nous avons vu passer une volée il y a un instant. Ces derniers sont des *bisets*. Les ramiers font leurs nids dans les rameaux épais, où ils sont bien cachés ; les bisets préfèrent placer les leurs dans les fentes des rochers et dans les trous naturels des arbres forestiers. J'ai lu cela dans un livre d'histoire naturelle. — Sais-tu, Evodie, quel est le premier nom d'oiseau qu'on trouve dans la Bible ?

— Eh ! dirent les deux jeunes gens en même temps, c'est le *pigeon*, le pigeon lâché par Noé quand les eaux couvraient encore la terre.

— Mais cette histoire de Noé et du déluge, reprit Barthélemy après un moment de silence, j'ai bien de la peine à croire qu'elle soit vraie dans tous ses détails. Le charpentier Ulysse me disait l'autre jour que c'était impossible à un homme seul de bâtir un grand vaisseau, même en y mettant cent années ; et puis toutes ces bêtes....

— Le livre de la Genèse, dit le père, sans paraître le moins du monde offusqué du doute émis par son fils, raconte à grands traits les origines des cieux et

de la terre. C'est de la même manière que Moïse parle du déluge, malgré les détails qu'il y ajoute. Il y a dans la Bible, beaucoup de choses que nous ne comprenons pas, et que nous jugeons impitoyablement, du haut de notre sagesse bornée. Les savants eux-mêmes ont dû reconnaître qu'ils s'étaient souvent trompés dans leurs affirmations. Au fond, peu nous importe la manière dont Noé s'y prit pour bâtir l'arche, dont la tradition s'est conservée parmi tous les peuples. Le nom de navire vient même de *Noé,* m'a-t-on dit. Pour moi, il existe une preuve certaine du déluge, tel que la Genèse nous le raconte; c'est la parole d'un homme qui, sur ce point comme sur tous les autres, ne pouvait se tromper.

— Qui est-ce? fit Barthélemy, sans réfléchir à sa question.

Son père ne répondit pas.

— Mais, reprit Evodie, c'est le Seigneur Jésus, quand il dit « qu'aux jours de Noé,... » tu sais bien?

— Ah oui! c'est vrai; je n'y avais pas pensé, dit Barthélemy.

CHAPITRE III

Au sortir du culte, Etienne Lacroix salua quelques personnes devant le temple, puis il reprit avec ses enfants le chemin des Ballandes. Un certain nombre d'hommes, venus aussi à l'église, ne firent pas comme lui, c'est-à-dire qu'au lieu de revenir chez eux tout de suite, ils se dirent les uns aux autres :

— *Va-t-on bairé n'a botollié?*

— *Bin s'on vut.*

Et ils entrèrent chez Diomède, l'un des cabaretiers de l'endroit. Ils étaient une demi-douzaine environ, vieillards et hommes faits.

— *Du quin-ne bait-on?*

— *D'eu nové. Diomède en a dé cé dé Lavaux, qu'est fameux.*

Diomède s'empressa de servir ses clients habituels

du dimanche après le sermon. Ceux-ci s'entretenaient de ce qu'ils avaient entendu à l'église.

— Monsieur le ministre, dit l'un deux, n'était pas bien en train aujourd'hui. Il s'est *cotté* à deux ou trois endroits.

— Il n'avait peut-être pas eu le temps de se préparer, dit un autre. Un sermon est encore plus difficile à composer qu'un procès-verbal aux élections.

— Oh ! fit un troisième, c'est une affaire d'habitude. Au bout d'un certain temps, les notaires font bien les *actes* sans grande peine. La pratique rend l'homme habile, comme disait feu M. Niollant. Celui-là prêchait son sermon, tout comme s'il avait récité l'a-b-c. — Siméon, as-tu vendu ton cheval?

— Oui, j'ai *fini* hier.

— Pour le prix de?...

— J'aime autant ne pas le dire.

— Tu n'as pourtant pas perdu *dessus?*

— Oh ! diable, non, s'il fallait *pèdre*, où en serait-on? — J'ai eu soixante francs.

— C'est déjà quelque chose. — Il nous faut boire encore une bouteille, — un verre chacun, puisque le vin est bon.

— Bien si l'on veut.

Le verre bu, les habitués du culte et du cabaretier Diomède, reprirent le chemin de leurs demeures.

Sur la route, Etienne Lacroix et ses enfants causaient aussi, mais d'une tout autre manière. Le père expliquait à Barthélemy ce que celui-ci n'avait pas bien compris de la prédication. Tout en marchant et

écoutant, Evodie cueillait, le long des haies, de jolies branchettes dont les feuilles avaient de fort belles couleurs : la viorne pourpre ; l'épine-vinette dentelée ; le fusain avec ses fruits amaranthes. Quelques fleurs tardives : des asters, des marguerites à longue queue, des campanules, vinrent s'ajouter au bouquet destiné à la mère de la jeune fille. Et ainsi le retour à la maison s'effectuait gaiement.

A peu de distance des Ballandes, Lacroix fut salué par un homme qui le rejoignit en arrivant d'un chemin venant directement de la plaine.

— On va du même côté que vous, lui dit le passant ; je vais faire une visite à M. Antoine Rock.

— Vous le trouverez probablement ; il ne sort pas volontiers de chez lui le dimanche.

— Oui, c'est un original, — mais, un brave homme pourtant.

— Certainement, un bon travailleur, comme l'a été son père.

— Ne pousse-t-il pas l'économie un peu loin ? un homme si riche, qui n'a pas même un cheval pour promener en char sa femme et son fils ! Il a beau amasser du bien ; il faudra tout de même qu'il le laisse un jour.

— Nous aussi, dit Lacroix avec douceur, nous devrons répondre, quand Dieu nous appellera. Chacun rendra compte pour ce qui le concerne.

— Je suis bien de votre avis, monsieur Lacroix ; mais, voyez-vous, il y a plus de mauvais riches que de bons. Je ne dis point de mal de votre voisin, Dieu

m'en préserve. Cependant, il se montre bien dur envers ceux qui lui doivent de l'argent.

— Je ne suis pas en affaires avec lui, par conséquent, je ne sais pas s'il est exigeant ou non. Du reste, quand on doit, il faut payer.

— C'est bien clair; mais on n'a pas toujours l'argent au moment de l'échéance; et puis, M. Rock ne se gêne pas pour demander le remboursement d'un titre.

— Si le titre est échu?

— Oui, qu'il est échu; mais, qu'est-ce que ça peut lui faire, à Rock, si l'on continue à payer les intérêts?

— J'ignore de quoi il est question entre vous et mon voisin; mais il est évident qu'un créancier a le droit d'exiger le remboursement d'un titre, lorsque le terme de l'échéance est arrivé. Celui qui a emprunté s'est engagé à rendre la somme prêtée.

— Je ne vous dis pas le contraire; seulement, puisque c'est pour la replacer, cette somme, pourquoi ne la laisse-t-il pas à son débiteur, au lieu de lui occasionner des frais? Cela ne revient-il pas au même?

— Il est fort possible que non. Si, par exemple, le créancier veut disposer autrement de son argent; le mettre dans une banque, acheter du terrain, que sais-je d'autre encore?

— Allons, je vois bien que vous tenez le parti des riches. Vous autres messieurs, vous vous entendez tous contre les emprunteurs.

— Je vous prie de croire, monsieur Frezillat, que je ne m'entends avec personne pour ces choses-là. Je

ne suis pas capitaliste, mais je ne suis pas non plus emprunteur. — Voilà justement mon voisin devant sa porte. Je vous salue.

— Au revoir, monsieur Lacroix. Ce que j'ai dit, vous le gardez pour vous seul.

— Soyez sans crainte.

Les deux enfants n'avaient pas entendu cette conversation; ils étaient restés en arrière et se trouvaient à une certaine distance des interlocuteurs.

Antoine Rock tournait la boucle du loquet de sa grange, lorsque le citoyen Frezillat se présenta devant lui.

— Bonjour, monsieur Rock, lui dit-il, ôtant son chapeau et le remettant tout de suite : comment va la santé?

— Assez bien, merci; et vous?

— Pas mal, quand même on a plus de fatigue sur le dos que d'argent dans la bourse. Je viens vous payer mon intérêt.

— Il vous faut entrer, dit Rock en se dirigeant du côté de la porte. Avez-vous déjà bien du *semé?* fit-il en manière d'introduction à la causerie.

— J'ai fini depuis quinze jours. Dans nos grosses terres, il faut semer de bonne heure si l'on veut bien récolter. Ici, vous semez du froment encore à la fin d'octobre?

— Oui, même plus tard, si les champs sont bien *endrugés*[1].

— Chez nous, reprit l'arrivant en frottant les se-

[1] Engraissés, fumés.

melles de ses souliers sur la lame de fer servant de racle-pied, chez nous, ça ne vaudrait rien de mettre du blé en terre, passé la première semaine d'octobre.

— C'est bien ce qu'on dit, continua Rock, ouvrant la porte et faisant passer devant lui son hôte qui, le chapeau sur la tête, entra dans la cuisine. Mme Kæthy Rock mettait la table pour le dîner, pendant que la servante préparait le manger des porcs. Le valet se tenait debout vers une fenêtre et lisait un vieil almanach.

— Votre serviteur, madame, dit Frezillat; puis s'adressant au maître de la maison : Si vous avez un moment, nous règlerons vite notre affaire.

— Mais vous n'avez pas dîné? demanda Antoine Rock.

— Non pardi pas; mais cela ne fait rien; je peux bien retourner chez moi sans manger.

— Vous ne repartirez pas comme ça. Kæthy, mets une assiette pour M. Frezillat. — Vous dînerez avec nous, et après nous causerons.

— C'est bien de l'honnêteté de votre part, monsieur Rock; je ne voudrais pourtant pas être indiscret.

— Il n'y a pas d'indiscrétion; si j'allais chez vous, je suis sûr que vous m'offririez aussi une place à votre table.

— Oh! pour cela, oui, et la meilleure assurément.

— Ici, elles sont toutes égales, dit simplement le riche paysan.

En ce moment, Augustin sortit d'une chambre voisine, le chapeau sur la tête aussi, et n'eut pas l'idée de saluer le convive.

— Bonjour, mon jeune monsieur, lui dit Frezillat. Ça va-t-il bien?

— Oui, répondit Augustin, s'asseyant à table sans plus de cérémonie.

— Un joli garçon, madame Rock; oui, ma foi, un joli garçon, continua-t-il en s'adressant au père. On en fera un chasseur à cheval, dans deux ans?

Sans répondre, Antoine offrit du pain à Frezillat et lui passa le plat de légume, par lequel il était d'usage de commencer. Un peu après, le père coupa des tranches de jambon fumé et en plaça lui-même une grande sur l'assiette de l'invité. Cela fait, il prit une bouteille d'un litre, et versa à chaque personne un verre de vin.

Tout en mangeant, Mme Rock demanda à ce drôle d'homme qui leur ressemblait si peu des nouvelles de sa famille.

— Vous avez des enfants? lui dit-elle.

— Si j'en ai! sept, madame Rock. L'aîné a dix-huit ans. Tout ça travaille bien, et mange et boit encore mieux. Il en faut, du *butin*, pour nourrir tout ce monde. A votre santé!

Antoine avait servi un second verre à son hôte, à son domestique et à lui-même. Le litre étant fini, il reboucha la bouteille et n'en prit pas une seconde. C'était la règle. Deux verres au maître et au domestique homme, un à sa femme, un à Augustin et à la servante. Frezillat en aurait bien bu encore trois ou quatre, car il avait soif et le jambon était salé.

La table étant levée, Antoine et le débiteur passèrent

dans une chambre. Celui-ci ouvrit sa bourse et l'autre son bureau.

— C'est quarante-cinq francs que je vous dois, n'est-ce pas, monsieur Rock?

— Oui bien si vous aviez payé dans les trois mois dès l'échéance, mais comme il y en a onze d'écoulés, je serais en droit d'exiger le cinq au lieu du quatre et demi pour cent.

— Oh! vous ne voulez pourtant pas me traiter aussi rigoureusement?

— Ecoutez : Les titres sont des titres, et les engagements des engagements. Quand je vous ai prêté mille francs, il y a quatre ans, vous avez promis d'être exact.

— C'est vrai; mais je n'ai pas pu payer plus tôt.

— Si vous payez aussi aujourd'hui le deuxième intérêt qui sera échu dans un mois, je les recevrai au quatre et demi, et cela vous dispensera de revenir une seconde fois.

— Cela ne m'est pas possible, monsieur Rock; mais je viendrai le jour même de l'échéance, vous pouvez en être sûr.

— Dans ce cas, je recevrai le *vieux* comme à l'ordinaire; s'il y a du retard pour le payement du *nouveau*, vous êtes averti que ce sera au cinq.

— Soyez tranquille. Si j'apportais le capital avec l'intérêt, le recevriez-vous?

— Certainement. Est-ce un avis positif que vous me donnez?

— Non, pas précisément; mais je tâcherai de me

passer de bœufs cet hiver, et, si je vends les miens d'ici à un mois, je vous rembourserai.

— C'est entendu. Maintenant, il y a le billet de votre beau-frère, pour lequel vous êtes caution. Vous a-t-il dit que je veux être remboursé?

— Oui, monsieur Rock, il me l'a dit; et je voulais justement vous demander de renvoyer cela à une autre année. Dans ce moment il n'est pas en mesure.

— Non, je n'attendrai pas. Votre beau-frère est un négligent. Il me devra bientôt trois intérêts. Quand on lui écrit, il ne se donne pas même la peine de répondre. S'il ne paye pas dans deux mois, comme il en est averti, je serai forcé de m'adresser à vous.

— Il vous payera, les intérêts d'abord, et plus tard le capital. Mais donnez-lui le temps de se procurer les deux mille francs. Il faut avoir de la patience, monsieur Rock. Un homme aussi riche que vous n'a pas besoin d'argent. D'ailleurs, vous ne risquez rien avec mon beau-frère.

— Ce n'est pas là la question. Le titre est échu; je veux être payé; et je crois aussi vous rendre service en exigeant le remboursement de l'obligation. Dans deux mois, capital et intérêts devront m'être apportés, sans quoi je serai forcé d'*agir*. Dites-le lui bien, et ne l'oubliez pas non plus pour ce qui vous concerne. — Voici une quittance pour les quarante-cinq francs que vous me remettez aujourd'hui.

Voyant qu'il était inutile d'insister auprès d'un homme de cette trempe, Henri Frezillat prit le papier, se leva et salua son créancier. A la cuisine, il dit

bonjour à Mme Rock, tendit la main à Augustin qui était encore là et l'engagea à venir passer un dimanche avec ses garçons, quand on danserait au village.

— Augustin n'a pas encore fait sa première communion, répondit le père, par conséquent il ne danse pas. Merci toutefois de l'invitation.

— Quand doit-il communier?

— A Pâques, dit la mère.

— Eh bien, nos garçons auront un *mois de mai*[1] au printemps. Il faudra venir faire connaissance avec eux. Vous verrez qu'ils sont gentils. — Je crois, continua-t-il en s'adressant au père, qu'on ne danse jamais aux Ballandes?

— Non; il n'y a pas assez de jeunes gens dans notre hameau, et il n'y a pas non plus de local convenable.

— C'est dommage, parce que, voyez-vous, il faut que les jeunes gens s'amusent. Les garçons et les filles ne sont pas faits pour ne pas se voir. De temps en temps, une bonne secouée, avec la musique, fait du bien. Ça chasse la mélancolie; et puis, on fait des connaissances pour plus tard, quand on veut s'établir. Il faut me promettre de venir au printemps, mon brave jeune homme. J'ai ma seconde, la Clémence, qui est jolie comme un cœur. Je vous la donnerai dans quelques années, si vous voulez, fit-il en riant aux éclats.

— Merci, répondit Augustin en riant aussi, mais de son rire retenu; on pourra voir.

[1] Fête de jeunesse.

— Badinage, badinage! dit la mère. A l'âge d'Augustin, on ne pense pas à ces choses-là.

— Madame Rock, reprit le causeur imprudent, je vous assure qu'à seize ans mon choix était fait, et bien fait, ajouta-t-il d'un ton de haute satisfaction.

— C'est heureux pour vous, dit Antoine; mais je ne conseillerais à personne, et surtout pas à mon fils, de suivre un tel exemple. Il présente trop de dangers.

Sur ce dernier mot, les deux hommes échangèrent une poignée de main et se quittèrent.

A cinquante pas de la maison, Frezillat se retourna pour examiner encore une fois la demeure du riche paysan et dit presque à haute voix :

— Ah! le vilain *coco* que cet Antoine Rock. Il est tenace comme un diable. Je suis sûr que ce pauvre garçon n'ose pas seulement aller boire à la fontaine sans permission. Faut-il être *crâpin* pour ne m'avoir offert que deux verres de son vin qui avait un goût de moisi! Non, malgré toute leur fortune, ces gens-là ne savent pas vivre, et ils ne jouissent de rien, si ce n'est de la vue de leurs écus.

Les Antoine Rock étaient, en effet, d'un caractère peu attrayant. Quant à Frezillat, il se pourrait bien qu'il prît la vie par un bout encore plus mauvais que son créancier, malgré son air gracieux et ses belles paroles.

MERCANTILE LIBRARY NEW YORK.

CHAPITRE IV

Le charpentier Ulysse Arnaut, qui avait des doutes sur l'arche de Noé et en avait parlé à Barthélemy Lacroix, habitait les Ballandes depuis deux ans seulement. Une vieille tante y possédait une petite maison avec un peu de terrain; elle mourut et le fit son héritier. Ulysse était veuf. Il quitta la ville où il travaillait depuis bien des années dans le même chantier comme ouvrier de confiance, et vint avec sa fille unique, âgée alors de quatorze ans, s'établir dans sa nouvelle propriété. Neuchâtelois, il ne connaissait personne aux Ballandes lorsqu'il y arriva; mais, peu à peu, il gagna la confiance des paysans, qui l'occupaient volontiers à de petites réparations et lui confiaient des ouvrages qu'il pouvait faire seul. A cinquante ans, il se faisait déjà vieux et sentait le besoin du repos. C'est qu'il

avait eu plusieurs accidents durant sa vie d'ouvrier. Une fois, il tomba du troisième étage d'un bâtiment en construction, et fut relevé presque mort. Une autre fois, il eut la jambe droite brisée par une lourde pièce de bois. C'était un brave homme, d'un caractère très doux, ayant des convictions chrétiennes, mais peu au clair sur bien des questions, et les tranchant d'une manière souvent fort peu orthodoxe, sans que pour cela sa foi en un Dieu miséricordieux et sauveur en fût ébranlée. Ayant quelque semblant d'épargnes faites à la longue, et la petite propriété en question, il laisserait à sa fille une position presque indépendante. La maison d'Ulysse était la plus éloignée des deux premières du hameau, celles des Rock et des Lacroix; elle se trouvait conséquemment du côté de la montagne, et ne voyait ni la plaine ni le lac. Mais on y avait en face les vertes pentes du Jura, et une fort belle échappée à l'ouest. Le creux du Folliet et son petit ruisseau bordé de buissons, se faisaient remarquer des deux fenêtres de l'étage. Ulysse avait arrangé avec goût cette demeure agreste, et il ne souffrait aucun désordre autour de chez lui. Cultivant son terrain, faisant lui-même avec sa fille ses petites récoltes, ils avaient des provisions suffisantes pour le ménage, une chèvre et un mouton. Un porcelet était acheté chaque printemps et se transformait vers la fin de l'année en jambons et autres salaisons excellentes. A seize ans, Sophie Arnaut était déjà une belle jeune fille aux yeux noirs, mais on voyait bien que son développement physique n'était pas encore ce qu'il de-

viendrait plus tard. Son caractère aimable, doux et ferme; ses facultés bien ordonnées et des convictions plus éclairées que celles de son père, faisaient de cette jeune personne un type remarquable, assez rare dans un solitaire hameau. Sophie aimait beaucoup Evodie Lacroix, qui aussi le lui rendait bien. Nature fine et délicate, cœur droit, esprit posé, calme et réfléchi, Evodie Lacroix était une perle rare. Pourquoi des dons si riches étaient-ils enfermés dans un extérieur qui parlait si peu en sa faveur? Elle avait cependant de beaux yeux, le front élevé et une profusion de cheveux très noirs dont la pauvre enfant ne savait que faire, tant leurs grosses tresses pesaient sur sa tête, portée par un corps mince et fluet. Le nez trop caché par le voisinage des joues, le menton allongé, la taille courte; hélas! Evodie Lacroix serait toujours laide, à moins qu'une transformation étonnante ne se fît chez elle de quinze à vingt ans. Son frère était déjà un beau garçon pour son âge, en sorte que, dans la famille, la disproportion des agréments extérieurs des deux enfants frappait encore davantage. — Leur mère était pieuse; elle aimait les fleurs en vase, comme nous l'avons dit, et tenait sa maison dans un ordre parfait. Son mari lui était très supérieur comme intelligence, mais il ne le lui faisait jamais sentir. Elle avait pour lui une haute admiration et ne se permettait pas de le contredire. Femme avant tout chrétienne, elle l'eût volontiers appelé « mon seigneur, » si, comme Sara, elle eût vécu à l'époque des patriarches de la Bible. Ses parents, les Ebroz des Chavannes, l'avaient fort bien élevée, ce

qui, pour le dire en passant, n'est pas très commun chez les campagnards. Puis elle avait passé quelques années en service à Genève, et cela lui fut utile à bien des égards. Dans une ferme isolée, il est plus facile à une mère de suivre ses enfants et de veiller sur leur éducation, que dans un village où ils trouvent les plaisirs de la jeunesse, les danses nocturnes et les habitudes de cabaret. Heureuses les familles, heureux les jeunes gens qui savent s'en tenir à l'écart.

Le point central des Ballandes était occupé par la plus ancienne des maisons du hameau. Elle appartenait à la veuve Crince, qui l'habitait avec ses trois enfants, un fils de dix-neuf ans et deux filles de quinze et dix-sept. Emma et Lise étaient d'assez jolies blondes, la cadette surtout. Leur frère Gabriel était l'aîné. D'un caractère égoïste, il faisait déjà le maître dans la maison; il lui eût bien convenu que la transmission des propriétés fût réglée pour lui par la loi anglaise qui donne tout à l'aîné de la famille et rien, ou peu de chose, en tout cas, aux cadets. Mais le père Crince étant mort ab intestat, ce qu'il laissait de bien passait à ses enfants par portions égales, et la mère en avait la jouissance jusqu'à la majorité de ceux-ci, à charge par elle de les élever convenablement. C'était ce qu'elle faisait pour la vie matérielle; garçon et filles étaient bien nourris et bien vêtus; le reste allait comme il pouvait, et de cette manière allait souvent fort mal. Gabriel était déjà un coureur de danses, un amateur de bons dîners entre garçons. Emma se permettait de rester assez tard au bal, dans les villages où son frère

la conduisait ; et Lise, qui suivait encore le catéchisme avec Evodie et Augustin, promettait de s'émanciper aussi, dès qu'il ne serait plus question pour elle ni d'écoles, ni de leçons de religion. Leur mère était faible, manquant de rectitude et noyée dans les intérêts matériels.

Le dimanche dont nous parlions à la fin du chapitre précédent, et comme le débiteur Frezillat venait de quitter la maison d'Antoine Rock, Sophie Arnaut arriva chez Evodie pour lui faire une visite. Etienne voyait avec plaisir la relation des deux jeunes filles. Sophie aussi éprouvait une sincère affection pour le père de son amie. Sous les dehors d'un homme de la campagne, Etienne Lacroix avait l'âme distinguée, les sentiments délicats. Il se jugeait lui-même sévèrement, et tâchait de voir dans son prochain les bonnes qualités plutôt que les défauts. Chrétien bien convaincu de la nécessité absolue d'un salut gratuit et l'acceptant pour lui-même, il ne condamnait personne, espérant toujours en la bonté inépuisable du Dieu tout-puissant, et dans une sagesse et un amour sans bornes. Un peu mystique dans sa foi, il croyait la Bible sans scruter les textes difficiles qui font le tourment de tant de savants et de thélogiens. Il n'aspirait point à vouloir tout comprendre, tout sonder, en ces « choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues et qui ne sont point montées au cœur de l'homme, mais que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment. »

Les Lacroix, ayant dîné, étaient les uns ici, les autres

là : le père, au jardin avec sa fille; la mère, à ses géraniums dont elle ôtait les premières feuilles jaunies. Barthélemy lisait le journal, assis au soleil sur la galerie. — Entendant la voix de ses amis, Sophie entra au jardin.

— Bonjour ! leur dit-elle, allant à eux les mains tendues. Bonjour, monsieur Lacroix. *Adieu*, Evodie. Est-ce que je peux rester un moment avec toi ?

— Mais, je crois bien ! comme tu es gentille d'être venue ! Mon père me proposait justement de l'accompagner chez vous, et nous allions nous y rendre, si tu n'étais pas arrivée.

— Je regrette bien votre visite pour mon père, qui est resté seul. Il vous faut venir également ; je retournerai avec vous.

— Non, ma chère enfant, dit Etienne ; restez avec Evodie. J'irai, moi, causer un moment avec votre père, si je ne le dérange pas.

— Comme vous êtes bon, monsieur Lacroix ! mon père sera heureux de vous voir. Il vous aime, et moi aussi je vous aime beaucoup.

De nouveau elle lui tendit la main, avec un regard dans lequel brillait une confiance enfantine.

— Je vais donc, dit-il. — Eh ! là-haut, garçon ?

— Quoi ? fit Barthélemy se levant, et se montrant, son journal à la main.

— Tu sais que la *pâture* n'est pas faite ?

— Oui, j'irai la préparer dans un moment. — Bonjour, Sophie. Vous allez bien ?

— Très bien, merci. Et vous ?

— Pas mal, comme vous voyez.

— Allons saluer ta mère, dit Sophie en prenant le bras d'Evodie et montant avec elle l'escalier.

Devant la maison, le père rencontra les sœurs Crince qui, elles aussi, venaient causer avec Evodie. Il leur expliqua où elles la trouveraient et continua son chemin.

Aux Ballandes, chose singulière et passablement inexplicable, les jeunes gens se visitaient parfois, surtout le dimanche, mais leurs parents n'allaient presque jamais les uns chez les autres. On aurait pu penser qu'il existait entre eux, à cet égard, une défiance réciproque. Antoine Rock et sa femme, par exemple, n'entraient jamais chez leurs voisins Lacroix. Si Antoine avait quelque chose à dire à Etienne, il venait à sa porte, causait là un moment, mais ne franchissait pas le seuil. Etienne allait deux ou trois fois par an chez Antoine, et c'était tout. Il lui aurait fait volontiers de plus nombreuses visites, mais, à l'air dont on le recevait, il pouvait se dire que sa présence était considérée par ses voisins comme quelque chose d'insolite, dont les Rock pouvaient très bien se passer. Caractères singuliers, manque d'éducation, absence de besoins sociaux, frayeur des idées religieuses d'Etienne Lacroix, — et encore qui sait? les Rock s'imaginaient peut-être que les Lacroix visaient à un mariage lointain entre leur fille et Augustin. Bref, le fait est que tous ces braves pères et mères des Ballandes se voyaient excessivement peu chez eux, mais presque tous les jours dans la rue. S'il y avait une noce, un

baptême dans le hameau, toute la population était alors invitée dans la maison où avait lieu l'événement. Et s'il survenait un décès, chacun offrait ses services; mais, de se voir à l'ordinaire, de se montrer une confiance bienveillante, pas question. C'est que, après tout, chacun vivait pour soi, sans s'occuper des autres. De là, un égoïsme dissimulé ou quelque chose qui en avait l'air, à moins que ce ne fût simplement de l'indifférence.

Comme le temps était joli, les deux filles Crince proposèrent à Sophie et à Evodie d'aller faire une promenade aux environs, pendant que le soleil brillait encore.

— Où voulez-vous aller? demanda Sophie.

— Allons faire le tour de Tranchepied, dit Emma. La route est si belle! Nous reviendrons par les sentiers de dessus. Ça nous prendra une heure.

— Un peu plus, dit Evodie. Mais je veux bien aller avec vous si Sophie vient aussi.

— Il faudrait avertir mon père. Je n'avais pas compté rester absente de la maison aussi longtemps.

— Voilà Barthélemy qui l'ira prévenir, dit Evodie.

— Que veux-tu? demanda celui-ci, entendant prononcer son nom.

— Ecoute, nous allons faire le tour de Tranchepied. Va dire au père de Sophie qu'elle vient avec nous.

— C'est ça; je vais.

— Dans une demi-heure c'est assez tôt, dit Sophie. Merci de la peine.

— Il n'y a pas de quoi.

— Mais si. Bonjour!

— Adieu ! crièrent les deux Crince. Tu serais gentil si tu venais avec nous.

— Regrette bien ; peux pas.

Les quatre jeunes filles partirent. Comme elles étaient presque au bout de la maison Rock, elles virent Augustin, causant vers la grange avec le domestique.

— Eh ! dis donc? lui cria Lise Crince. Viens te promener avec nous. Voyons ; dépêche-toi.

— Je n'ai pas le temps.

— Et qu'est-ce que tu fais là ? Rien, c'est bien facile à voir, dit Emma. Viens donc. Nous allons à Tranche-pied. Ce sera joli de revenir par-dessus. On dit le creux du Folliet superbe ces jours-ci.

— Je m'embarrasse bien peu de ce creux et de la promenade.

Emma partit d'un éclat de rire à cette réponse.

— Eh bien, adieu, lui cria-t-elle ; mais tu te repentiras de ne pas venir avec nous.

Et quand elles furent un peu plus loin :

— Ah ! c'est celui-là, dit la rieuse Emma, qui fera un drôle de garçon dans quelques années ! Certes, je ne voudrais pas être sa femme, quand même il serait millionnaire.

— Il deviendra peut-être aimable, dit Sophie.

— Ah bien oui, ma chère : aimable ! Si tu comptes là-dessus, tu te trompes fameusement.

CHAPITRE V

En arrivant à la porte de la maison du charpentier, Etienne Lacroix entendit qu'on lisait à haute voix dans une chambre dont la fenêtre était ouverte à deux pas de lui. Il vint à cette fenêtre, et vit le père de Sophie assis dans un fauteuil et tenant sur ses genoux une grosse Bible. Ses lunettes rondes sur le nez, le lecteur paraissait profondément absorbé dans sa méditation solitaire. Il ne s'aperçut pas d'abord de la présence d'Etienne Lacroix, et celui-ci attendit qu'il eût fini de lire, pour lui parler.

« Mon fils, ne mets point en oubli mon enseignement, et que ton cœur garde mes commandements.

» Car ils t'apporteront de longs jours et des années de prospérité.

» Que la gratuité et la vérité ne t'abandonnent

point : lie-les à ton cou et écris-les sur la table de ton cœur.

» Et tu trouveras la grâce et le bon sens aux yeux de Dieu et des hommes.

» Confie-toi de tout ton cœur en l'Eternel, et il dirigera tes sentiers.

» Ne sois point sage à tes yeux. Crains l'Eternel et détourne-toi du mal. »

Le lecteur s'étant arrêté à ces derniers mots, Etienne s'approcha et le salua :

— Bonjour, Ulysse. J'ai profité de votre lecture; excusez-moi. Mais je trouvais dommage de l'interrompre. Si je ne vous dérange pas, je vous ferai une visite, pendant que votre fille est chez nous.

— C'est bien aimable à vous. Entrez, je vous prie, dit-il en venant ouvrir la porte. Dans ce petit semblant de village, on dirait vraiment qu'il est défendu d'aller les uns chez les autres. Excepté vous, personne n'aborde chez moi, et cela ne m'engage pas non plus à visiter beaucoup mes voisins. — Voilà le fauteuil, prenez-le, s'il vous plaît.

— Non, restez à votre place. Je serai très bien sur cette chaise. Et votre santé est bonne, j'espère?

— Ça ne va pas trop mal. Cependant, je trouve que c'est fatigant d'arracher les pommes de terre. Il faut se baisser, tirer la plante avec le fossoir, porter la hotte pleine, car je n'entends pas que ma fille fasse cela. Pendant l'hiver, je ferai un petit tombereau pour les amener une autre année; ce sera plus commode. — Je suis usé, mon pauvre monsieur Lacroix; j'ai porté

de trop grosses charges dans ma jeunesse, quand je travaillais chez M. Radier à Neuchâtel ; j'ai fait plus tard des chutes, comme vous savez ; j'ai éprouvé des accidents graves : tout ça se fait sentir aujourd'hui. Mais c'est égal ; je remercie Dieu. Il ne m'a jamais abandonné et m'accorde encore bien des jouissances. Vous aussi, vous êtes un homme heureux. Jolie famille, une femme comme il y en a peu sur la terre : bonne santé, bonne maison bien entretenue et garnie de tout ce qu'il faut, dedans et dehors : rien ne vous manque.

Ulysse Arnaut avait la période un peu longue, ainsi qu'on le voit par le premier échantillon. Assez grand, les cheveux gris, les jambes arquées, il portait toute la barbe, chose assez rare en ce temps-là : barbe épaisse, large et assez longue, une vraie barbe de sapeur.

— Comme vous, répondit Etienne Lacroix, je sens que j'ai bien des grâces à rendre à Dieu. Il m'a béni de bien des manières. Mais ce qu'il fera pour nous après cette vie est encore infiniment plus admirable. Vous lisiez de belles paroles du roi Salomon, lorsque je suis arrivé.

— Oui, c'est ainsi que parle la vraie sagesse. Et pourtant, ce même Salomon, si favorisé de Dieu, chargé de lui bâtir un temple, ce sage des sages, ne va-t-il pas, sur la fin de sa vie, faire une chose horrible, commettre le plus grand des péchés, celui de l'idolâtrie ! J'avoue que ça me révolte quand j'y pense. Que diantre avait-il besoin d'écouter des gredines de

femmes, pour aller après d'autres dieux? Ça, voyez-vous, monsieur Lacroix, c'est une chose infâme.

— Certainement. Elle n'est pas racontée dans le livre des Rois d'Israël pour louer Salomon, loin de là! mais pour nous montrer un exemple de plus, — et quel exemple! — de la faiblesse humaine et de la puissance du mal. Des récits de ce genre sont, à mes yeux, une des mille preuves de la vérité et de la divinité de la Bible. S'il en était autrement, croyez-vous que les successeurs de Salomon n'auraient pas empêché qu'on ne mît des choses semblables dans ces écrits, qui faisaient règle pour tout le peuple?

— Sans doute. Mais, puisque nous ne sommes là que nous deux, laissez-moi vous dire qu'on trouve dans les saintes Ecritures des choses vraiment peu admissibles, que le simple bon sens repousse formellement. Par exemple, l'arche de Noé. — Je suis charpentier, n'est-ce pas? Eh bien, moi, charpentier, je ne puis pas comprendre qu'un homme seul, même en y mettant cent années de travail, puisse construire un vaisseau pareil. Et notez qu'à l'époque de Noé, on n'avait probablement ni crics, ni grues, ni machines quelconques. Comment le vieux Noé, qui avait déjà cinq cents ans, a-t-il pu rassembler tout ce bois, le scier, le travailler et le mettre en place? Et puis, le fer, la clouterie? Où prendre tout cela?

— Je ne le comprends pas mieux que vous, mon cher voisin; mais réfléchissez que la Bible ne dit pas que Noé construisit l'arche lui tout seul. Qu'était Noé? Quelle position sociale ou de fortune avait-il parmi ses

contemporains? Quelle ville ou quelle campagne habitait-il? Nous n'en savons absolument rien. Après le déluge, il nous est présenté comme étant laboureur de la terre. Evidemment, il ne pouvait plus être que cela, puisque tout était détruit par les eaux. Mais avant le déluge, à quoi s'occupait-il? Nul ne le sait. La Bible nous dit qu'il employa cent ans à bâtir l'arche, et elle n'explique pas s'il y travailla seul. Il est probable que ses fils l'aidèrent et qu'il prit des ouvriers. La Bible n'entre pas dans des détails de cette espèce, quand ce n'est pas nécessaire. Elle pose un fait, l'affirme, et c'est tout. C'est à prendre ou à laisser. L'important est de savoir si le fait est vrai, et cela se déduit fort souvent des conséquences. Pour en revenir à Salomon, quand il dit : Je me suis bâti des maisons, — je me suis fait des réservoirs d'eau, etc., ce n'est évidemment pas lui qui exécutait ces ouvrages immenses.

— Parbleu ! bien sûr que non. Peut-être que, de sa vie, il n'a porté aucune poutre, ni même soulevé la moindre pierre de ses bâtiments.

— C'est fort possible. — Vous avez dit à mon fils quelques mots de vos doutes à l'égard de l'arche de Noé; il s'en est préoccupé. Je crois qu'il vaut mieux ne pas faire travailler l'esprit des jeunes gens de cette manière : les doutes viennent assez tout seuls à ceux qui aiment à penser. Quand il m'en a parlé ce matin, je me suis borné à lui rappeler la parole du Seigneur Jésus, confirmant le récit de Moïse. Si nous voulions tout comprendre et tout expliquer dans les saints livres, où en serions-nous? Evidemment ils perdraient

leur caractère divin et seraient réduits, entre nos mains, à la mesure d'un livre d'homme. Pour moi, j'y découvre la sainteté du Dieu Eternel, et le mal dans mon propre cœur; dès les premières pages jusqu'à la fin, j'y vois la trace lumineuse du Soleil de Justice : cela me suffit.

Comme ils en étaient là de leur entretien, Barthélemy arriva pour faire la commission de Sophie.

— Elles sont allées se promener, dit Ulysse; tant mieux ! L'exercice convient beaucoup aux jeunes filles. La mienne n'en prend pas assez. Je ne serais pas fâché qu'elle dansât de temps en temps, pour se bien secouer tout le corps. Mais elle ne veut pas en entendre parler. Gabriel Crince lui a proposé plusieurs fois d'aller danser à la Rippe avec lui et sa sœur Emma; Sophie a toujours refusé.

Barthélemy repartit sans rien dire de plus que ce qu'il était venu annoncer, et sans faire aucune réflexion sur le désir du père de Sophie. Un moment après, Etienne Lacroix se leva. Les deux hommes sortirent ensemble. Tout était si propre autour de l'habitation ! Rien ne *traînait,* ni outil oublié, ni balayures, ni débris de bois. Etienne en fit compliment à Ulysse.

— J'aime les choses en ordre, répondit celui-ci, et ma fille y prend peine. Elle me demande souvent de planter, comme chez vous, des fleurs au pied des colonnes de la galerie; mais je m'y oppose, parce que ces tiges grimpantes sucent le bois, le rendent humide et le font pourrir. A votre place, je ne tolérerais pas ces entortillements de branches. Du reste, je serai à

votre service pour refaire les bordages du couvert de votre maison quand vous voudrez, dit-il en souriant. Mais il ne faudrait pas attendre encore bien des années, car je serai sans doute alors dans la caverne de Macpéla. Et puisque je vous parle de cimetière, monsieur Lacroix, je veux vous demander un service. Si je viens à mourir avant la majorité de ma fille, consentiriez-vous à être son tuteur? Ici, je n'ai de véritable confiance qu'en vous seul.

Etienne Lacroix réfléchit un instant, puis il dit à Ulysse en lui tendant la main.

— Je vous le promets, pour autant qu'on peut prendre un tel engagement.

— Merci. Cela me soulage. Au reste, je ne laisserai point de difficultés après moi. Sophie héritera du peu que je possède et de ce que sa mère avait. Je n'ai pas un sou de dettes. Il faudrait trouver à Sophie une place pas trop pénible dans une famille honorable et pieuse. Vous verriez cela mieux que personne avec Mme Lacroix, car évidemment la pauvre enfant aurait besoin de conseils et ne pourrait rester seule ici. Vous loueriez sa maison et le terrain à quelqu'un qui s'engagerait à en avoir soin comme moi-même. C'est entendu. Encore merci pour tout cela.

— S'il plaît à Dieu, vous resterez avec Sophie, et elle n'aura pas besoin de moi. Venez prendre une tasse de café avec nous à quatre heures, si vous pouvez quitter la maison à ce moment. Nos filles seront sans doute de retour, et nous garderons aussi la vôtre.

— Bien obligé. Non, le dimanche, je reste chez

moi. Dites à Sophie que je l'attends pour le goûter. — Regardez quelle jolie vue on a d'ici sur la montagne. Ces côtes de Bonmont sont magnifiques. Mais il me semble qu'on y coupe terriblement de bois. Le creux du Folliet déborde ces jours-ci. Il faut qu'il ait bien plu dans la montagne. Comprenez-vous qu'on laisse un si horrible creux sans barrière? Moi, si j'étais la commune, j'y ferais une claire-voie tout autour, avec une porte, pour ceux qui veulent s'en approcher davantage. Et encore : une porte? non. Je n'en ferais point. Cela empêcherait au moins les suicides. — Tenez, voilà justement nos filles qui vont passer près de ce gouffre béant. Il vous faut attendre Evodie. Dans cinq minutes elles seront ici.

On voyait, en effet, à quelque distance, les quatre filles dans le sentier tracé au milieu des prairies. Elles s'arrêtèrent un moment vers l'étang naturel et s'avancèrent même tout près. A ce moment, le charpentier mit deux doigts dans sa bouche et en tira un coup de sifflet qui fit tressaillir Sophie.

— C'est mon père qui nous voit de la maison, dit-elle. Il m'attend sans doute. Retournons-nous-en un peu vite.

— Le voilà là-haut avec mon père, dit Evodie, qui avait la vue très longue. Mais ce creux est horrible, ne trouvez-vous pas?

— Et puis, ajouta Emma, c'est que les roseaux sont pleins de serpents. Mon frère en a vu un l'autre jour, aussi gros qu'un manche de râteau et long d'une aune, avec un collier jaune au cou.

— C'est une couleuvre inoffensive, dit Sophie. Seulement, il ne faudrait pas marcher dessus, car elle s'entortillerait autour de la jambe, et il ne serait pas agréable de se sentir une telle jarretière.

— Fi ! quelle horreur ! dit Lise Crince en regardant où elle mettait le pied.

CHAPITRE VI

Au village, pour la plupart des habitants, le dimanche est un jour ennuyeux, où l'on ne sait que faire, lorsque le bétail est soigné et les objets laissés en désordre la veille, mis à leur place le matin. On a bien, — et ce n'est pas le cas pour tous, — donné un coup de balai devant la maison; puis les hommes se sont rasés, au moins ceux qui savent le faire eux-mêmes, sinon un barbier quelconque vient leur savonner le menton et les joues, peut-être même leur couper les cheveux à la rue, sous quelque hangar où *cocotent* déjà les poules ayant pondu l'œuf de bonne heure. — La cloche du sermon sonne; les enfants partent pour le culte; mais le père n'est pas prêt et ne peut les accompagner; la mère prépare le dîner; une grande fille balaie les chambres, et de cette manière la famille ne prend pas

à cœur et à joie le jour du repos. Au retour de l'église, les enfants ont faim; c'est beaucoup s'ils peuvent attendre le moment où tous se mettront à table. Le père, dans ses vêtements des champs ou de l'écurie, examine, dans la grange, un char qui a besoin de réparations; ou bien, hélas! une bêche à la main, il fossoie un carreau de jardin, sur la demande de sa femme, et cela au vu de tous les passants. — Après dîner, si c'est en été, les grandes personnes dorment, pendant que les enfants se réunissent sur les places publiques ou courent dans les campagnes, sans la moindre surveillance des parents. Ensuite, ne sachant que faire et n'aimant guère à lire quand il fait chaud, les hommes s'en vont, en bras de chemise et les mains derrière le dos, causer sur un banc public, ou jouer aux boules. Ils sont désœuvrés, n'ayant goût à rien, et soupirant déjà peut-être après les travaux du lendemain. Ceux qui sont plus actifs, plus intéressés et plus réguliers dans leurs affaires, écrivent un bout de lettre, ou vont avec leur femme examiner l'état des récoltes et décider l'ouvrage du lundi. Le soir vient peu à peu, et les soins à donner au bétail recommencent. Puis, la nuit est là; on se couche, ou l'on va boire bouteille au cabaret.

Voilà, pour un très grand nombre de cultivateurs *chrétiens*, ce qu'est le dimanche *chrétien*. Que penseraient de cela les nègres convertis, les anciens cannibales des îles Fidji, les Papous devenus de vrais disciples de l'Evangile? Et si, dès le grand matin, ils entendaient le tambour et la grosse caisse résonner

dans le village, pour annoncer que les garçons vont boire en trois jours un tonneau de vin, ne nous prendraient-ils pas pour des sauvages, tout aussi peu chrétiens qu'eux-mêmes l'étaient autrefois?

A son retour chez lui, Etienne Lacroix proposa à sa femme de l'accompagner jusqu'à un moulin du voisinage, où il visitait de temps en temps une mère de famille malade.

— Il y a encore une heure de soleil, dit-il, tu n'es pas sortie aujourd'hui; cela te fera du bien de respirer un peu l'air.

Marie Lacroix ne demandait pas mieux et fut bientôt prête.

— Il faudrait peut-être, dit-elle, prendre une tasse de gelée de pommes.

— Oui, la dernière que tu as envoyée à Louise Praz lui a fait plaisir.

Bien enveloppée de papier, la tasse fut mise dans une poche du paletot d'Etienne, et les deux époux s'acheminèrent, par un joli chemin aux contours gracieux, du côté du moulin en question. Il y avait aussi une scierie. Lorsqu'ils y arrivèrent, les deux usines travaillaient comme un autre jour. Le scieur, à coups de maillet, fixait le *billon* devant le fer tranchant, qui, obéissant à l'impulsion donnée à la roue extérieure par la chute d'eau, se mit à grincer de toute sa force contre le bloc de bois qu'il devait transformer en planches. Le tic-tac du moulin se mêlait à cet étrange concert.

— Il n'y a donc point de dimanche pour ces gens, dit Marie Lacroix.

— Hélas, non. Ils disent que l'eau coule ce jour-là comme les autres, et qu'il faut l'utiliser.

Ils entrèrent. La malade les reçut avec bonheur. Elle avait si peu de visites pareilles! Assise sur son lit, en proie à une maladie souvent aiguë et qui ne pardonne guère, elle écouta avec recueillement la lecture d'un psaume de la Bible, et la prière confiante qu'Etienne Lacroix adressa au Sauveur pour cette mère jeune encore et si affligée. Le mari ne vint pas se réunir à eux trois pour ce moment de culte; il continua son travail. Et comme les Lacroix s'en retournaient, il vint pourtant les saluer et les remercier de leur attention pour sa femme.

— Elle est bien malade, n'est-ce pas? leur demanda-t-il.

— Oui, répondit Etienne, mais assurée que, si elle s'en va bientôt, ce sera pour vivre avec Dieu, dans le repos et la paix du ciel. — Comment faites-vous de ne pas arrêter vos rouages le dimanche? Ce serait un si bon exemple dans la contrée, et Dieu bénirait pour vous l'observation de son commandement.

— Eh bien, oui. J'y ai souvent pensé. Mais, que voulez-vous! je fais comme les autres.

— Ce n'est pas une bonne raison, monsieur Praz. Essayez d'obéir à Dieu; vous vous en trouverez bien. Cela ferait plaisir aussi à votre femme.

— Mais que dirait-on de moi aux environs? Les gens viennent justement *avancer* leurs billons le dimanche matin; il faut bien les scier pendant que l'eau est abondante.

— Les apôtres ne pensaient pas comme vous, lorsqu'ils répondirent au conseil des Juifs : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. »

— C'est vrai; mais les temps sont bien différents.

— J'en conviens : autrefois on risquait sa liberté, parfois sa vie, pour obéir à Dieu; aujourd'hui, il s'agit de supporter un peu de moquerie seulement. La différence est donc bien grande entre les anciens temps de persécution, et le temps actuel. — Réfléchissez cependant que Dieu est toujours le même. Il vous serait doux d'être auprès de votre femme, plutôt qu'occupé ici pendant qu'elle est seule.

— Oh! monsieur Lacroix, cela me fend le cœur de la voir ainsi *définir*.

Lacroix ne voulut pas insister davantage. Il serra la main au scieur, et reprit avec Marie le chemin des Ballandes.

Chez les Rock, l'après-midi s'était passée d'une manière bien différente encore. Comme on était aux derniers jours du mois, Antoine ouvrit son vieux bureau et s'y établit. Il chercha dans son livre de comptes les noms des débiteurs en retard et en trouva douze, auxquels il écrivit à chacun à peu près le même billet :

« Monsieur (un tel) à (tel endroit).

» Je viens par la présente vous rappeler que vous me devez un intérêt, échu le... de... francs. Veuillez m'en faire parvenir le montant dans les huit jours, car j'ai besoin d'argent.

» Je vous salue de cœur. »

Aux débiteurs qui devaient plusieurs intérêts, il

ajoutait cette formule finale : « A défaut de quoi, je me verrai dans la nécessité d'agir. »

Rock n'avait pas besoin d'argent, car, outre la bourse dans laquelle sa femme puisait pour les minces dépenses de la maison, le riche paysan avait toujours chez lui un gros sac d'écus et une somme en or, pour les cas imprévus, qui ne venaient jamais. Sans aucun doute, il était parfaitement en droit de réclamer ce qui lui était dû, mais pourquoi ne pas le faire simplement, comme une chose à laquelle un débiteur n'a rien à redire? — Cela me remet en mémoire les lettres d'un rentier, qui, disposant de 5 à 600 000 francs, ajoutait régulièrement à ses réclames d'intérêt cette phrase menteuse : « J'insiste pour être payé, ma femme ayant besoin d'argent pour le ménage. » — Les débiteurs n'étaient point dupes de ces façons de s'exprimer; au contraire, pour peu qu'un d'entre eux fût rusé et mauvais payeur, il s'autorisait du motif mis en avant par le créancier pour ne se point presser de s'exécuter, et dire de lui pis que pendre. Ah! les dettes! les dettes! quel ver rongeur pour celui qui ne craint pas d'en contracter! Les jeunes époux emprunteurs ne savent guère ce qui les attend plus tard. Combien de pères de famille, combien de cultivateurs ont passé de mauvais jours, éprouvé d'humiliations et d'angoisses, pour avoir emprunté des sommes dont ils auraient pu se passer dans la position où Dieu les avait placés! L'un a acheté des terrains qui ne lui rendent pas l'intérêt du capital; un autre s'est fait marchand de bétail et perd son temps à courir les foires sans grand profit;

un troisième a voulu être cabaretier, négociant en vins, etc. Pour un qui fait son chemin, il en est dix qui se *coulent* peu à peu et finissent par une catastrophe. Heureux le jeune couple sans ambition, qui sait vivre du travail de ses mains, sans rien devoir à personne !

En posant une telle affirmation, nous ne voulons point dire qu'il n'y ait des cas où un homme de la campagne ne puisse et même ne doive savoir user de son crédit pour se procurer la somme dont il a besoin. Mais de tels cas sont rares. Et je prie le lecteur de se souvenir que je parle ici essentiellement des jeunes ménages.

Au lieu donc d'employer le dimanche à se reposer et à jouir des bienfaits de Dieu, à lui témoigner sa reconnaissance, Antoine Rock faisait ses comptes, comme je viens de l'indiquer. Sa femme, tout aussi pratique et terre à terre que lui, s'occupait à la revue de ses armoires de linge ; ou bien elle aurait tricoté un bas, tout en lisant un livre allemand. Jérémias Gotthelf n'avait pas encore publié ses nouvelles bernoises ; c'était dommage, car Mme Rock s'y serait reconnue en plus d'un endroit. Et pendant qu'Antoine supputait ses revenus, pendant que la mère d'Augustin comptait les mailles de ses aiguilles, que faisait celui-ci ? On ne s'en inquiétait nullement. Il causait à la grange ou à l'écurie avec le domestique Fritz, qui peut-être ne lui donnait pas de bons exemples. En tout cas, la société d'un valet de ferme aussi commun ne pouvait qu'être nuisible à un garçon de quinze ans. Un mot, un simple mot irréligieux ou impur, tombant sur l'esprit ou le

cœur d'un adolescent, peut avoir des conséquences funestes pour toute la vie. Beaucoup d'hommes sont devenus incrédules ou vicieux, quelquefois tous les deux, pour avoir reçu dans leur jeune âge une impression qui s'est traduite plus tard en mal rongeur, pareil à un ulcère inguérissable. Oh! combien les parents sont coupables, lorsqu'ils ne veillent pas mieux sur les premières conversations de leurs fils, et sur la société qu'ils fréquentent.

Le valet des Rock n'était pas corrompu et ne buvait pas; mais il flattait Augustin en lui parlant des richesses de son père, et il contribuait ainsi à fortifier ses instincts de domination. Puis, le langage de Fritz était vulgaire, parfois grossier, et comme Augustin manquait déjà par lui-même du besoin de se distinguer des autres, soit par son instruction, soit par son caractère, les propos du domestique l'entretenaient encore dans cette fâcheuse disposition. Si par malheur cela continuait de cette manière, il serait bien difficile, plus tard, de sortir Augustin d'un tel milieu, et sa vie pouvait en être absolument faussée. Alors, à quoi lui servirait la grande fortune de ses parents? Quel usage en ferait-il, et comment serait-il capable de bien élever une famille?

Ce même dimanche, à la tombée de la nuit, Nicolas Schwartz arrivait aux Ballandes dans un état digne de pitié. On l'avait fait boire; et, comme il ne savait pas résister dans ces sortes d'occasions, il s'était complétement grisé, au point de tomber dix fois peut-être dans les fossés du chemin. La visière de sa casquette tournée

derrière la tête, les manches de son habit et son pantalon couverts de boue, il essayait encore d'allumer sa pipe, en passant entre les deux maisons des Rock et des Lacroix. Fritz, qui l'aperçut de la grange, appela vite Augustin pour le lui montrer en ce bel état, non pour que le garçon en fût effrayé, mais pour en rire avec lui, et peut-être l'engager à taquiner le malheureux Nicolas.

Leçon malfaisante! Elle fausse le sens moral de l'adolescent; elle endurcit son cœur; elle lui montre l'ivrogne et l'ivrognerie comme un spectacle divertissant. Malheur à ceux qui rient quand il faudrait gémir sur le sort du prochain abruti! Et si c'est une femme qui s'oublie au point de trouver la chose plaisante, on peut lui dire qu'elle est la honte de son sexe et n'aurait pas le droit de se plaindre si elle était insultée par celui dont elle augmente l'avilissement.

Mon cher lecteur, si les pages que je viens de tracer vous préoccupent, dites-vous bien que le mal est grand parmi nous et qu'il m'a fallu du courage pour les écrire. Au reste, c'était dimanche; peut-être n'aviez-vous pas été à l'église? En ce cas, vous aurez au moins lu un petit sermon, sur plus d'un sujet.

CHAPITRE VII

Le lendemain, aux Ballandes, chacun était à son travail dès le matin. Les Rock au labourage et à la récolte des pommes de terre; Lacroix avec son fils à l'arrangement du champ semé le samedi; Ulysse à une porte neuve pour la veuve Crince; Nicolas à son métier, malgré ses copieuses libations du jour précédent. Le temps avait l'air de se préparer à la pluie, car quelques heures après le lever du soleil, le ciel était tout zébré de fins nuages blanchâtres. Un petit vent doux soufflait du mont Mussy, dans la direction de la plaine vaudoise, et de nombreuses volées d'oiseaux voyageurs prenaient la route du midi, sans s'arrêter nulle part dans la contrée. Jours d'automne précieux pour le cultivateur; aussi en profite-t-il du matin au soir.

Antoine Rock faisait tirer la charrue à ses grands bœufs déjà trop replets pour ce travail. Il devait les ménager de peur qu'ils ne s'échauffassent. Fritz maniait le fossoir et jetait derrière lui les tubercules sur la terre fraîche, où ils formaient une large raie blanche, que les pâles rayons du soleil essuyaient un peu, en attendant que la servante les portât sur le char stationnant dans le champ même. Augustin gardait au pâturage les quatre vaches et les deux génisses. Sa mère préparait les repas à la maison. De cette manière tous gagnaient leur pain honorablement, bien qu'au dire de beaucoup de gens ce pain fût gagné d'avance.

C'est un spectacle intéressant que celui des travaux des laboureurs en automne. On peut dire que, pour eux, c'est le temps de la foi. Ils répandent leur blé sur la terre sans savoir ce qu'il en adviendra. Lèvera-t-il convenablement? La pluie et les rosées du ciel viendront-elles vivifier et nourrir la racine après que le grain mort n'a laissé qu'une enveloppe desséchée à côté de la jeune plante? Ou bien la sécheresse et un soleil ardent feront-ils périr les germes trop délicats pour les supporter? Les insectes dévorants naîtront-ils par légions innombrables dans les champs de froment déjà verts, et feront-ils disparaître, en peu de jours, l'espoir d'une abondante récolte? L'hiver crispera-t-il jusqu'à les détruire ces gazons artificiels, infiniment moins résistants à l'action de la gelée que ceux des prairies? Nul ne saurait d'avance répondre à une seule de ces questions. Mais la foi dit au cultivateur de semer, et il sème avec confiance. Son ouvrage

achevé, il se couche en paix, sans s'inquiéter de l'avenir.

Noble et touchante image de la foi du prédicateur de l'Evangile! Semer, semer, toujours semer le bon grain de la Parole de Dieu, sans compter sur soi-même pour qu'il fructifie, mais tout confier à l'Esprit saint dans cette œuvre de grâce et d'amour. — Un jour, le temps de la moisson viendra, — ici-bas, pour le laboureur, — dans le ciel, pour le disciple fidèle de Jésus.

Vers le 10 novembre, les travaux des semailles étaient terminés à peu près partout, dans la contrée environnante. Si l'on continuait à labourer quelque champ, ou de vieux prés artificiels, c'était en vue des semis du printemps et des plantations nouvelles. Dès à présent les hommes des Ballandes, comme ceux des villages voisins, se dirigeraient du côté des bois, soit de la plaine, soit de la montagne, la hache à l'épaule, et plus tard avec le cheval ou les bœufs.

Les enfants de moins de seize ans allaient faire leur rentrée aux écoles d'hiver; c'est ordinairement le second lundi de novembre qu'elles recommencent. Deux fois par jour, Augustin, Evodie, Lise Crince et quelques autres plus jeunes se rendraient au village le plus rapproché. Les seuls catéchumènes aux Ballandes étaient les trois ci-dessus nommés. Ils allaient ensemble à la cure pour les leçons de religion, les garçons placés d'un côté de la salle, les filles de l'autre. En ce temps-là, on n'avait pas l'idée de séparer les sexes pour ces leçons données par le pasteur, et nul n'y songeait à mal. Maintenant, les choses sont mieux

organisées; c'est un progrès de notre époque, mais les jeunes gens valent-ils mieux, sont-ils mieux élevés qu'il y a trente ans?

De temps immémorial, il y a une foire à Nyon, le dernier jeudi de novembre. On y conduit essentiellement le bétail dont on désire se défaire pour l'hiver : les bœufs assez gras pour la boucherie; ceux dont le grand ventre efflanqué menace trop gravement la provision de foin; les vieilles vaches non portantes; les porcs engraissés, et aussi les petits cochons. Ces derniers sont amenés dans des cuves placées sur les brancards d'un char quelconque; ils montrent leur nez et leurs oreilles, entre les lattes clouées d'un bord à l'autre de leur prison pour les empêcher de s'échapper.

Cette foire de *la Saint-Martin*, comme on l'appelle, attirait aussi beaucoup à Nyon, dans le temps jadis, les femmes, les mères de famille. Elles venaient y faire leurs emplettes de vêtements chauds, d'étoffes de laine pour l'hiver, soit sur la place de la foire aux *marchands*, soit dans les magasins où elles avaient l'habitude de se fournir. Elles achetaient aussi des sabots, dont elles avaient la mesure de longueur dans leur panier, savoir un bout de branchette. La grande route de Divonne à Nyon était couverte de Français et de Françaises, venant du Pays de Gex, dans des costumes assez différents, les femmes surtout, de ceux des Vaudois. Tout ce monde rentrait le soir dans ses foyers, la plupart à pied comme ils étaient venus et causant tout le long du chemin. Rarement les hommes

étaient ivres à ne pouvoir marcher droit. Quelques-uns zigzaguaient bien un peu, mais ils finissaient par reprendre le milieu de la route. Les jeunes garçons rapportaient des sifflets, des flageolets, des trompettes de fer-blanc qui faisaient leurs délices. Les fillettes aussi avaient leurs joujoux qu'elles se réjouissaient de sortir du panier de leur mère, quand on serait de retour à la maison. Aujourd'hui, si ces mœurs et ces habitudes populaires subsistent encore, ce n'est qu'en très minime partie. Divonne avec son établissement hydrothérapique est devenu un centre; des magasins se sont, peu à peu, ouverts dans presque tous les villages, et les achats des campagnards se font sur place, au détriment des petites villes du bord du lac. Puis, l'on commence à voir circuler de maison en maison des colporteurs munis de patentes. Cet état de choses augmentera bien davantage encore, si, quelque jour, une voie ferrée se fait au pied du Jura, jusqu'à la frontière française et même au delà.

Antoine Rock avec sa femme et son fils, vinrent à cette foire de Nyon, à pied, comme de pauvres gens. On se souvient qu'ils n'avaient jamais eu de cheval. Un bissac à l'épaule, un bâton de houx vert à la main, le riche paysan recevait bien des salutations en route, et devait échanger de nombreuses poignées de main. Cet homme si simplement vêtu, marchant comme tout le monde, était donc possesseur d'une grande fortune : il en avait si peu l'air ! Voilà ce que pensait plus d'un en le saluant. On admirait aussi beaucoup sa femme, vêtue d'une excellente robe de milaine grise, et por-

tant au doigt, outre son anneau de mariage, une grosse bague ornée d'une pierre vert-d'eau. Cette bague, d'une origine tout allemande, mettait Catherine à part des autres femmes de la contrée. Aucune de celles-ci n'en possédait de pareille, ni surtout n'aurait osé la porter. Quant à Augustin, il regardait à droite et à gauche, s'occupant très peu de ses voisins et disant à son père :

— Tu m'achèteras un bon couteau, qui ait une grande lame, une serpette, une scie et un *percet ;* n'est-ce pas, tu me l'achèteras ?

— Oui, c'est bon.

Cent pas plus loin, le garçon, qui ne pensait qu'à ce couteau, répétait la même demande.

— Oui, disait le père, je t'ai déjà dit que oui. Ne me casse plus la tête avec ce couteau.

Mais Augustin ne lâchait pas son idée si facilement. Après l'énumération des outils, vint la forme du manche, la couleur, la grosseur, un trou à la queue du ressort pour y passer une ficelle, etc.

— Ne *quinquerne* donc plus avec ce couteau, reprenait le père impatienté. Ne vois-tu pas que les gens qui t'entendent se moquent de toi ?

— Je me... moque bien d'eux, moi aussi. — C'est un couteau à manche de corne, noire d'un côté et grise de l'autre, que je veux ; et non pas un manche rond en bois noir, comme celui de Fritz. Je veux aussi une plaque en métal, sur l'un des côtés.

Pour mettre fin à ces interminables explications et répétitions, le père Antoine Rock déchargea un gros juron à l'adresse de son fils.

En ce moment, comme ils étaient entre Eysins et Nyon, ils furent joints par un homme qui, marchant plus vite qu'eux, s'arrêta net pour les saluer dès qu'il les eut reconnus. C'était Frezillat.

— Eh! bonjour, monsieur Rock. Votre serviteur, madame Rock. Bonjour, mon jeune monsieur. — Comment va la santé?

— Bien, merci, répondit le père tout en marchant, et vous?

— Ça va assez bien, merci. Et vous allez ainsi à pied, quand vous pourriez avoir un équipage à deux chevaux!

— On va selon ses moyens; c'est le mieux. D'ailleurs, le char ne convient pas à ma femme.

— Dans ce cas, c'est différent. — Je ne tarderai pas trop à payer l'intérêt échu ces jours, monsieur Rock; vous pouvez être sans inquiétude.

— Je vous ai attendu lundi de cette semaine, comme il avait été convenu.

— Eh bien oui; ce jour-là, je n'ai pas pu quitter la maison; mais ça ne tardera pas.

— Pouvez-vous me fixer le jour et l'heure, afin que je sois chez moi?

— Ça ne me serait guère possible; si vous n'êtes pas là, je remettrai l'argent à Mme Rock; cela reviendra au même.

— Pas tout à fait, surtout si vous avez l'intention de rembourser le titre.

— Non; je ne le rembourserai que l'année prochaine.

— Comme vous voudrez. Seulement, souvenez-vous de ce que je vous ai dit il y a un mois : l'intérêt sera au cinq.

— Oui, oui, nous nous entendrons assez. — Je vais un peu plus vite que vous; ainsi, au revoir ! On tâchera de boire une bouteille à l'*Ange*.

Rock laissa partir son débiteur sans lui répondre; il avait, pensait-il, bien autre chose à faire que de s'attabler au cabaret avec un homme qui lui inspirait si peu de confiance.

Pour se débarrasser des obsessions d'Augustin, il fallut, bon gré mal gré, commencer par l'achat du fameux couteau. Ils en virent bien cinquante, avant que le capricieux et entêté garçon se fût décidé. Enfin, il en trouva un qui lui plut. Mais il était cher : huit francs; et encore, ajouta le rusé marchand, c'est bien pour faire plaisir à votre fils que je le laisse à ce prix. A un autre, je demanderais les deux pièces rondes, car il les vaut. Vous aurez beau chercher sur tous les bancs de foire, je vous défie de trouver un couteau qui vaille celui-ci, ni qui soit aussi joli.

— Je suis bien fâché, dit Rock, mais il est trop cher pour moi. Montrez-nous-en d'autres.

— Je veux celui-là, dit tout bas Augustin en tirant son père par la manche de son habit.

— Vous avez bien raison, mon jeune monsieur, dit le marchand, qui avait entendu ; votre papa peut parfaitement vous donner celui que vous avez choisi. — Mais je vais vous en faire voir d'autres : attendez un moment.

— Je veux celui-là ou point, reprit Augustin.

— Voyons, dit le père, voulez-vous le céder pour 6 fr. 50 cent.? Dites oui, ou non.

— Impossible, mon cher monsieur, impossible. Il me coûte plus de sept francs. — Je vous ôterai 50 cent., — et j'y perds encore, ajouta-t-il en examinant la marque de l'étiquette. — S'il vous fait plaisir pour 7 fr. 50 cent., prenez-le.

— Voilà 7 fr., dit Antoine, les voulez-vous? Sinon je m'en vais.

Le marchand ne répondit pas; il replia le couteau dans son papier de soie, mais au lieu de le replacer dans la boîte d'où il l'avait tiré, il le présenta au garçon en disant :

— C'est bien pour vous faire plaisir; tenez, mon ami. — Que vous faut-il d'autre, monsieur Rock?

— Rien, merci. Et Antoine se dépêcha d'emmener sa femme et son fils ailleurs.

Mme Rock alla faire ses emplettes avec Augustin, celui-ci caressant le couteau dans sa poche. — Le père avait un rendez-vous avec un procureur, et c'était le moment de se rencontrer avec cet officier civil. — Vers midi, les trois membres de la famille se retrouvèrent. Il s'agissait de manger quelque chose avant de repartir. Augustin avait englouti une brioche et un biscôme, et cela lui avait donné soif. Aussi *triaulait*-il sa mère pour lui donner à boire. Le père étant retrouvé, ils entrèrent les trois dans un restaurant, où Antoine demanda du pain, un bouillon et une bouteille de vin vieux. Sa femme tira du bissac un sau-

cisson et du fromage, et ils dînèrent ainsi très bien pour la minime dépense d'un franc cinquante centimes, tandis que Frezillat, assis en face d'eux, se faisait servir un repas en règle, et dépensait deux francs pour lui tout seul.

Combien souvent les riches sont plus économes que les pauvres ! Sans doute, la ladrerie est une fort laide chose, et je pense que les Rock auraient mieux fait de dîner tout de bon au restaurant ; mais je suis certain que Frezillat fût resté dans sa position vraie en apportant quelque victuaille dans sa poche, plutôt que de faire la dépense entière d'un repas, quand il n'était pas en mesure de payer une dette échue.

A peine arrivé aux Ballandes, Augustin s'empressa de montrer son couteau à Fritz, et de l'essayer, le soir même, sur mainte branche verte ou sèche. La scie allait fort bien ; la grosse lame était excellente. Aussi le garçon était-il au comble du bonheur.

CHAPITRE VIII

En sortant de la leçon de religion, Augustin, Evodie et Lise revenaient aux Ballandes ordinairement ensemble. Chemin faisant, ils causaient, soit de ce qui leur avait été expliqué par le pasteur, soit d'autres choses en rapport avec leur âge ou leurs dispositions intellectuelles. Lise, qui était rieuse, taquinait parfois le garçon sur ses goûts de solitaire et sur son amitié pour le domestique Fritz, un Gesserand qui, bien qu'il fût catholique, n'allait qu'une fois par an à la messe, disait-elle, et encore était-on bien sûr qu'il y allât? — Pourquoi lui, Augustin, ne recherchait-il pas plutôt la compagnie de garçons du hameau comme Barthélemy, par exemple, ou son frère à elle, ou les autres qui étaient par là? — Augustin répondait que cela le regardait.

— Oui, mais, mon cher ami, reprenait la jeune fille, si tu continues de cette manière, tu peux être sûr que cela te rendra bizarre. Quand nous aurons communié, tu comptes pourtant bien venir avec nous aux danses?

— Moi! ma foi non. Je me moque bien peu de la danse.

— Ce que tu dis-là n'est guère aimable, sais-tu bien?

— Tant pis. Si tu as envie de danser l'été prochain, ne compte pas sur moi.

— Tu veux pourtant bien *te mettre* de la Jeunesse?

— Pourquoi faire? oh! pour ça, non.

— Dis-moi, Evodie, a-t-on jamais vu un garçon comme celui-là?

Evodie ne répondit pas d'abord; elle pensait avec tristesse à la mauvaise éducation, ou plutôt à l'absence d'éducation, que recevait Augustin, et se demandait comment il faudrait s'y prendre pour le sortir du milieu si matériel et si volontaire où ses parents le laissaient croupir. Le jour en question, elle se borna donc à répondre à Lise que, elle aussi, était décidée à ne pas danser.

— Eh bien, non pas moi, dit Lise.

Et sur la route bien unie, elle se mit à valser et à chanter en marchant.

A Noël et au 1er janvier, il est d'usage que les familles se réunissent pour un repas, dîner ou souper. A l'époque de ce récit, les paysans faisaient surtout ce qu'on appelait la veillée de Noël. Sur une grosse

bûche enflammée, on cuisait des *bricelets* ou des gaufres, qu'on mangeait séance tenante. Un grand pot de vin était sur la table et se vidait à la ronde dans de petits verres. On causait là en gaieté, mais peu de familles de la contrée fêtaient réellement le souvenir de la naissance du Sauveur. Le monde présent et ses intérêts préoccupaient bien davantage, et l'on peut dire, je pense, qu'il en est de même aujourd'hui. Le Fils du Très-Haut n'a pas trouvé la foi sur la terre, quand il y a paru comme fils de l'Homme, et il demandait lui-même à ses disciples s'il la trouverait quand il reviendra pour la juger.

Jusqu'en février, aucun incident n'eut lieu qui mérite d'être noté. Sophie Arnaut travaillait dans la maison, faisant le ménage et lisant avec son père quelque bon livre, le dimanche, et parfois aussi dans la soirée des autres jours. Barthélemy travaillait, comme chacun le fait en cette saison. Les écoles continuèrent pour les enfants, et les catéchismes pour les trois jeunes gens, pendant tout l'hiver. — Mais vers la fin de ce mois de février, un fait de très peu d'importance en soi, fut, à l'école, le point de départ d'une chose qui devint sérieuse, vu le caractère d'Augustin Rock.

Le régent était un de ces anciens maîtres qui, sans brevet officiel de capacité, enseignaient cependant très bien les branches indispensables de l'instruction primaire. La grammaire française, l'arithmétique, la géographie de la Suisse et la géographie générale, l'écriture et la lecture, s'apprenaient convenablement sous

sa direction. Pas question de dessin, cela va sans dire, ni de physique, de chimie, etc.

En outre, M. Ebroz (c'était un cousin de la mère d'Evodie) tenait beaucoup à ce que ses élèves fussent respectueux envers les personnes âgées, et polis avec tout le monde; que les garçons s'abstinssent de jurements, et les filles de mauvaises manières. En général, les parents faisaient grand cas de ce maître d'école. Dans sa classe, il exigeait une attention soutenue, et proscrivait les conversations particulières, même à voix basse.

Un jour, comme il préparait une dictée pendant que les écoliers ouvraient leurs cahiers et prenaient leur plume, il entendit chuchoter dans un banc de garçons. Venant par derrière, il vit Augustin causant avec un voisin et lui montrant son couteau. Mettant la main sur l'objet de contrebande, il le prit pour le confisquer provisoirement. Alors Augustin, croyant son couteau perdu, entra dans un furieux accès de colère, et le réclama à grands cris.

— Mon couteau ! je veux mon couteau !

— Non, tu ne l'auras pas maintenant.

— Eh bien, vous êtes un voleur.

A ce mot de voleur, qui fit trembler toute l'assistance, M. Ebroz appliqua un vigoureux soufflet à Augustin, le sortit de sa place en un clin d'œil et le fit tenir debout dans un coin, pendant la dictée du thème. Là, en proie à une rage concentrée, le malheureux garçon ne dit pas un mot, ne versa pas une larme et ne bougea non plus qu'une statue. L'école étant finie,

le maître s'approcha d'Augustin, avec le couteau dans sa main.

— Tu vas me faire des excuses en présence de tes camarades, lui dit-il, après cela je te rendrai ton couteau. Regrettes-tu de m'avoir appelé *voleur?*

Pas de réponse.

Le régent répéta sa question.

Augustin ne répondit pas davantage.

— Eh bien, ton couteau attendra sur mon pupitre, jusqu'à ce que tu aies simplement répondu *oui* à ce que je te demande. — Vous pouvez tous vous retirer. Augustin, j'espère que tu seras mieux disposé demain matin.

Les enfants partirent. Ceux qui allaient aux Ballandes avec Augustin, lui dirent qu'il était un nigaud de s'être *cotté* pour si peu de chose; qu'il devait bien penser que le régent ne voulait pas lui prendre son couteau pour le garder; et puisqu'il suffisait de dire *oui*, pour le ravoir, le mieux était de reconnaître son tort tout de suite. Toujours plus enfoncé dans son orgueil, Augustin se borna à leur répondre :

— Nous verrons tout ça.

Lorsqu'ils arrivèrent aux Ballandes, Evodie attendit un instant avant d'entrer dans la maison; puis, quand elle vit Augustin seul et se dirigeant du côté de la porte, elle l'appela, faisant aussi la moitié du chemin pour le rejoindre.

— Ecoute, lui dit-elle avec bonté et tristesse : tu m'as fait de la peine. Promets-moi que tu diras *oui* à M. Ebroz demain matin. Pars d'ici un peu avant nous

et va tout de suite redemander ton couteau. Me le promets-tu?

— Non.

— Dis-moi *oui*, Augustin; nous sommes catéchumènes tous les deux; je te parle pour ton bien. Tu te rendras malheureux si tu t'obstines dans ton entêtement. C'est l'orgueil qui te donne un si mauvais conseil. Voyons, par amitié pour moi, promets que tu iras t'excuser.

Elle lui tendit la main.

Au lieu de prendre cette main généreuse, Augustin répondit :

— Il ne devait pas me donner un soufflet.

— Mais tu l'as insulté gravement.

— C'est égal; je ne veux pas m'humilier devant lui, ni devant la classe.

— Tu auras bien tort. Dieu te mette au cœur de meilleurs sentiments.

Sur ce dernier mot, les deux écoliers se séparèrent.

Etienne Lacroix sortait du jardin où il faisait la taille de ses poiriers, lorsque Evodie arriva pour l'embrasser. Il lui demanda ce qu'elle avait à causer avec Augustin. Evodie raconta ce qui s'était passé à l'école et le conseil qu'elle venait de donner à leur jeune voisin. Le père branla la tête à l'ouïe de tout cela et dit :

— Avec un autre garçon, ce serait une chose de rien; mais avec Augustin cela peut devenir grave. Un mauvais levain d'amertume travaille dans son cœur. Tu as bien fait de lui parler; maintenant, s'il ne fait pas des excuses au régent, demeure avec lui dans une

réserve qui lui fasse comprendre qu'on ne peut l'approuver. Il vaut mieux ne pas raconter la chose dans la maison.

Pendant tout le reste de la semaine, M. Ebroz demanda chaque jour deux fois à Augustin, à la fin de la classe, le *oui* qui lui fut constamment refusé. Augustin n'en avait rien dit à son père et à sa mère, ni même à Fritz, avec qui il avait plus d'abandon qu'avec ses parents.

Le dimanche étant arrivé, M. Ebroz vint dans l'après-midi aux Ballandes et entra tout droit chez les Rock. Comme d'habitude, Augustin était quelque part avec le domestique, le père établi à son bureau et la mère à son tricotage accompagné d'une lecture.

Après les salutations d'usage, M. Ebroz demanda si Augustin leur avait parlé de ce qui s'était passé à l'école. Ils lui dirent qu'ils ne savaient rien. Alors le régent fit le récit exact de toute l'affaire; puis, sortant un petit paquet de sa poche :

— Voici le couteau de votre fils, leur dit-il; c'est à vous que je le rends; et c'est à vous maintenant de faire comprendre à Augustin son devoir à mon égard. Je ne lui en parlerai plus le premier, mais vous sentez bien que cet enfant ne doit pas être abandonné à lui-même, dans sa disposition d'orgueilleux entêtement. J'aurais pu soumettre la chose à la commission d'école; si je ne l'ai pas fait, c'est afin d'épargner à votre fils une censure bien autrement sévère que la mienne. Il est catéchumène et doit me quitter à Pâques : j'espère que d'ici là il fera de bonnes réflexions.

Les parents d'Augustin approuvèrent beaucoup le régent et promirent de faire leur possible pour amener leur fils à de meilleurs sentiments.

— Mais voilà, dit le père, c'est le plus obstiné têtu que je connaisse. A tort ou à raison, quand il a une idée, on ne peut la lui ôter.

— Si vous me permettez de vous le dire, monsieur et madame Rock, je crois que vous ferez bien, dès que l'instruction religieuse de votre fils sera terminée, de le placer pendant une année dans une pension un peu nombreuse, où il apprenne à faire plier sa volonté et à devenir complaisant envers les autres. Chez vous, il n'a pas de frottements avec des garçons de son âge, et il ne vous craint pas assez non plus, du moins pas de la bonne manière.

— Nous avons bien l'intention de l'envoyer dans la Suisse allemande, aussitôt qu'il aura communié, dit la mère. Il faut aussi qu'il apprenne l'allemand. Dans notre village, il y a un bon instituteur qui reçoit des pensionnaires, et Augustin sera très bien chez lui.

— Allons, tant mieux. — Si vous lui rendez son couteau, tâchez au moins qu'il reconnaisse ses torts envers moi. Je les lui pardonne très volontiers, et si j'insiste, c'est dans son intérêt moral avant tout.

Mme Rock prit le couteau et le rendit, le même jour, à Augustin, en lui recommandant d'être plus sage et plus obéissant à l'avenir. Le père, qui était présent, dit à son fils qu'il était un drôle d'avoir appelé le régent un voleur, quand il savait bien qu'il lui rendrait son couteau. Mais ces parents, faibles ou aveuglés,

n'exigèrent pas les excuses indispensables, si bien qu'Augustin n'en fit point. Il continua, comme du passé, à fréquenter l'école, à écouter la leçon de religion, mais, pour tout le reste, il demeura exactement le même.

A Pâques, il fut admis à la sainte cène avec ses condisciples, sans avoir fait aucune bonne réflexion, ni sur sa conduite, ni sur son caractère irascible et entêté. Il entrait ainsi dans la vie de jeune homme avec des dispositions qui, tôt ou tard, quand les grandes passions seraient venues, pouvaient le rendre très malheureux et faire beaucoup souffrir les siens. Lorsqu'on lui parla d'aller passer une année à Bruckseilergut, chez le régent, il déclara que certainement il n'irait pas; qu'il se moquait de l'allemand comme de la mule du pape, et qu'il était inutile d'essayer même de l'envoyer là-bas.

Sans autorité véritable sur Augustin, n'ayant que cet enfant, sur la tête duquel reposait tout l'espoir de la famille, les Rock cédèrent encore une fois devant une volonté qu'il aurait fallu briser, et tout continua dans la maison comme précédemment.

Dans quelques années, nous les retrouverons les uns et les autres, et nous verrons alors ce qu'ils seront devenus.

DEUXIÈME PARTIE

GARÇONS ET FILLES

CHAPITRE IX

Augustin Rock, le plus jeune des garçons et des filles de sa volée, a aujourd'hui vingt ans. Il n'est pas aussi grand que son père, mais d'une bonne taille néanmoins, et d'une assez forte carrure. Ses cheveux, toujours épais et rudes, tiennent le milieu, pour la couleur, entre le blond et le roux. Bien que ses camarades miliciens portent volontiers une moustache, il n'a jamais laissé croître la sienne plus de huit jours. Régulièrement il se rase le dimanche matin, et c'est fait pour toute la semaine. A l'égard de l'activité au travail, Augustin est le digne fils de son père : comme lui, il veut que l'ouvrage soit bien fait, dût-on y employer deux fois le temps ordinaire, ou risquer de se trouver pris par la mauvaise saison avant qu'il soit achevé.

Pour mettre le lecteur suffisamment au courant d'un tel caractère, nous allons raconter en quelques mots les quatre années qui se sont écoulées depuis le jour où Augustin fit sa première communion et quitta l'école.

Il fut donc impossible de le décider à un séjour dans le village d'origine de sa mère, en vue d'apprendre l'allemand. Augustin avait le pressentiment que, une fois là-bas, il ne pourrait plus se conduire à sa tête, comme il le faisait chez son père, mais qu'il faudrait obéir au directeur et accepter un genre de vie tout nouveau. Il savait aussi que la nourriture, dans le canton de Berne, était fort différente de celle qu'il avait aux Ballandes, où, par le fait, il ne mangeait que ce qu'il voulait. Par les récits de sa mère, il se représentait le café clair, mélangé de beaucoup de chicorée, qu'on prenait le matin, avec d'immenses portions de pommes de terre d'abord bouillies, puis coupées en minces tranches et passées à la graisse dans une poêle brûlante. Lui, Augustin, n'aurait rien voulu de cela. Le matin, il lui fallait une assiette de soupe au légume, et après, du pain et du fromage. A midi, du salé de porc, et non de la viande de vache bouillie. A chaque repas, du vin. Or, on sait bien qu'on n'a pas une cuisine pareille chez les campagnards de la Suisse allemande. Augustin abhorrait le lait, sous quelque forme qu'on le lui présentât. Quand il acceptait du café, il le lui fallait noir. Le cidre, prétendait-il, lui faisait mal au ventre. — Sa mère eut beau lui dire qu'il s'habituerait vite à une autre nourriture,

il déclara que, habitude ou non, il n'irait pas. Et on finit par le laisser tranquille. On ne pouvait forcer le jeune homme à quitter la maison, dit son père; et sa mère, bien qu'à son grand regret, n'insista plus. Il semblait que ce garçon, fils unique d'un des plus riches paysans de la contrée, voulût aussi être *unique* dans son genre. Barthélemy et quelques autres garçons des Ballandes, l'engagèrent en vain à les accompagner aux danses à la Rippe, Crassier et lieux circonvoisins; même les filles, les deux Crince entre autres, qui lui firent des avances à cet égard, échouèrent.

— Dansez tant que vous voudrez, leur dit-il; amusez-vous à votre manière; moi, j'entends faire aussi ce qui me convient.

— Mais viens au moins avec nous, continua Lise; tu ne danseras pas, si tu le préfères; tu t'amuseras autrement. Veux-tu suivre l'exemple de Sophie Arnaut et d'Evodie, qui seront mômières avant qu'il soit longtemps?

— Je veux faire ce qui me plaît, et il ne me plaît pas de courir avec vous dans les villages.

— Eh bien, reste où tu es, vilain grognon. Tu ne mérites pas qu'on se donne de la peine pour toi. Ah! oui, tu vas passer une belle après-midi, là, tout seul! Avec nous, tu verrais au moins une jolie fête, de jolies toilettes et aussi de jolies filles. Adieu, ourson que tu es! lui cria-t-elle encore à quelques pas de distance.

Le moment vint où Augustin fut incorporé dans les

milices. Cela se faisait alors à dix-huit ans, sur une place d'armes désignée à cet effet, en présence du commandant d'arrondissement et des capitaines des compagnies. Antoine Rock avait été artilleur et désirait que son fils entrât aussi dans cette arme, plus distinguée que l'infanterie. Lorsque Augustin fut appelé au bureau de recrutement, le capitaine d'artillerie l'examina et dit qu'il le prendrait volontiers pour canonnier.

— Cela vous fait-il plaisir? demanda-t-il à Augustin.

— Non, monsieur, répondit notre recrue des Ballandes: je préfère porter le fusil.

— En ce cas, dit l'officier au commandant, comme je ne prends aucun homme contre son gré dans ma compagnie, je renonce à celui-ci.

Et ainsi Augustin fut inscrit dans les mousquetaires.

La même année, pendant l'hiver, il dut entrer en caserne à Lausanne, pour une école de six semaines. Là, force fut d'obéir à ses chefs; et il faut lui rendre cette justice qu'il remplit exactement ses devoirs de soldat, ne s'enivrant jamais et ne se faisant point punir pour insubordination. Sa conduite morale fut exempte aussi de reproches, chose bien remarquable chez un jeune homme riche, entouré de camarades aux propos légers et souvent eux-mêmes très immoraux. Comme cela était d'usage, Augustin dut s'entendre avec un compagnon pour faire ménage ensemble. Pour peu qu'il y eût tenu, il aurait pu s'associer avec des jeunes gens de bonne famille qui, dès les premiers jours, s'étaient bien vite reconnus et triés; mais cela ne con-

venait pas à notre garçon. Au contraire, il proposa au plus pauvre de sa chambrée, de vivre avec lui. En soi, c'était bien, et recommandable certainement; mais avec Jean-Pierre Petoud, Augustin put agir à sa guise, absolument comme il l'entendit, et d'autant mieux que, d'emblée, il déclara qu'il payait pour les deux. Charmé d'une telle ouverture, Petoud devint le satellite d'Augustin et ne le contredisait jamais.

— Boit-on du rouge? demandait Augustin.

— Comme tu voudras, répondait Jean-Pierre.

— Fait-on une omelette avec la viande ou bien une fricassée aux oignons?

— Tout comme tu voudras.

Outre cette complaisance gastronomique, Jean-Pierre se faisait un plaisir de rendre à Augustin une foule de petits services. Il nettoyait ses souliers et les graissait, cirait sa giberne, brillantait la plaque du shako et les boutons d'habit, blanchissait la buffleterie, détail ennuyeux, surtout lorsque la colle était corrompue.

Voyant Augustin si rangé, bien équipé, toujours propre et soigné dans sa tenue, son capitaine le prit un jour à part et lui dit :

— Rock, j'ai bien envie de faire de vous un caporal; accepterez-vous les galons? Malgré votre jeunesse, on peut avoir confiance dans la fermeté de votre caractère.

— Je vous remercie, capitaine; mais je veux rester simple soldat.

— Pourquoi? votre position de famille et de fortune

vous autorise pleinement à aspirer plus tard au grade d'officier.

— Non, merci, capitaine; je préfère rester simple soldat.

— Très bien. Je ne veux pas vous forcer à accepter de l'avancement.

Dans la journée, le capitaine dit au sergent-major :

— J'ai offert à Rock les galons de caporal; il les a refusés.

— Cela ne m'étonne pas. Rock est un brave garçon, un bon soldat, mais un original de première classe.

— Qui me conseillez-vous à sa place?

— Voyons : vous pourriez parler à Jean-Pierre Petoud, le compagnon de Rock.

Mais Augustin avait déjà prévenu son ami Petoud, que, si on lui offrait un grade et qu'il l'acceptât, leur association serait à l'instant rompue. Or, Jean-Pierre se garda bien d'accepter.

— Je suis un pauvre garçon, dit-il à son chef; une place de caporal me ferait revenir à la caserne dans deux ans. Or, comme je suis domestique, appelé à gagner ma vie, vous comprenez, capitaine, que je dois refuser l'honneur de porter des galons.

Le même soir, Augustin paya une bouteille de vin bouché à Jean-Pierre, bien content de le garder sous sa dépendance comme auparavant.

Antoine Rock n'eut donc pas la satisfaction de voir revenir son fils à la maison avec les doubles galons blancs de poil de chèvre. Gabriel Crince, inscrit dans

une compagnie de grenadiers, était déjà sergent depuis deux ans.

— Je me moque pas mal de ces galons, répondit Augustin à son père, lorsque celui-ci voulut savoir pourquoi il les avait refusés.

Durant tout le temps de l'école militaire, Augustin n'écrivit pas une seule fois à ses parents. Ceux-ci vinrent le voir un dimanche matin et repartirent le même jour, après avoir visité la ville avec leur fils. Ils dînèrent dans un restaurant; mais Augustin exigea que Jean-Pierre fût invité, ce qui plut médiocrement au père Rock. Antoine trouvait qu'Augustin aurait pu se choisir un camarade un peu plus distingué. Cela n'entrait pas dans les idées du volontaire et rétif garçon.

Celui-ci reprit son genre de vie aux Ballandes, sans regret de la caserne et sans bonheur de se retrouver avec sa famille. Dans le cercle étroit de son ambition, ou plutôt de son égoïsme, on pouvait lui appliquer le vers de Victor Hugo :

Lui toujours, lui partout, etc.

Avec Augustin Rock, les philosophes allemands auraient bien perdu leur temps : l'*objectif* et le *subjectif;* le *moi* et le *non moi;* l'*être* et le *non être;* — toutes ces subtilités métaphysiques eussent paru bien absurdes à notre jeune héritier. Le grand mot de Médée eût mieux été de son goût :

Moi, — moi, dis-je, et c'est assez.

Comme Augustin travaillait bien, qu'il n'était ni bu-

veur ni dépensier, le père Antoine Rock ne se faisait pas trop de souci à son égard.

— Cette manie de vivre seul et de ne se plaire qu'avec un domestique lui passera, dit-il un jour à sa femme. Quand il éprouvera le besoin de se marier, tu verras qu'il s'humanisera. Il n'y a rien de tel que l'amour pour décoquiller un garçon. Moi aussi, j'étais assez sauvage à vingt ans; mais quand l'idée me prit de t'avoir pour femme, cela me fit passer sur bien des choses qui m'ennuyaient. Il en sera de même pour Augustin.

— Tout ça est bel et bon, répondit la mère; mais où Augustin rencontrera-t-il une fille qui lui plaise. Ce n'est pas en ne sortant jamais de la maison le dimanche.

— C'est bien sûr que non. Aucune fille des Ballandes ne peut lui convenir. Evodie, qui pourtant cause avec lui de temps en temps, est trop laide et trop petite. Elle a cependant grandi un peu ce dernier été. Emma Crince est promise avec Jean Guiraud de la Rippe; sa sœur Lise est en place à l'étranger, et d'ailleurs cette famille ne nous voit pas de bon œil depuis que j'ai acheté le pré devant leur maison. Et ce sont des gens qui font trop de dépense dans leur position. La fille du charpentier n'a pas de fortune et tourne à la mômerie comme ce pauvre Ulysse. Non, il n'y a personne ici qui puisse convenir à Augustin. — Les Chevroud de la Ferme-aux-bois ont deux filles qui seront riches un jour; mais elles sont encore bien jeunes pour en parler à Augustin; l'aînée est sortie seulement des écoles à Pâques de l'année dernière, et

ne pourrait songer au mariage avant deux ans. Je l'ai vue quand j'ai été chercher nos deux cochons chez eux; c'est elle qui les soignait, et on voit qu'elle s'y entend.

— Est-elle jolie?

— Oui, pas mal; elle paraît jouir d'une bonne santé. Je tâcherai d'amener Augustin avec moi quand je retournerai chez les Chevroud, pour voir leur nouvelle portée et choisir deux mâles qui remplaceront nos deux gros. Par la même occasion, Augustin pourra examiner la fille. Mais il ne faut lui en parler qu'au dernier moment.

Tout bizarre qu'il était, Augustin avait pourtant des côtés respectables dans son caractère. Ainsi, il était bon pour les pauvres, mais pour certains pauvres seulement. A ceux qui étaient buveurs, gourmands ou paresseux, il n'aurait pas même donné un verre d'eau; tandis qu'à un père de famille sobre et faisant son possible pour procurer du pain à sa famille, il lui aurait glissé dans la main deux écus de cinq francs sans en rien dire à personne. Augustin s'était mis aussi à lire, depuis son retour de la caserne. Ils avaient un journal vaudois, la *Gazette de Lausanne*, dont les Rock épousaient invariablement l'opinion, bien qu'elle en changeât parfois volontiers à cette époque. Puis, il avait acheté quelques livres : des récits de voyages, et d'autres ouvrages plus sérieux. Les découvertes géographiques l'intéressaient. Ce qu'il aimait aussi beaucoup, mais à son point de vue seulement, c'était l'histoire ancienne. Romain par une volonté person-

nelle inflexible, il se faisait romain avec les grands conquérants de cette nation odieusement dominatrice. Les Grecs n'étaient pas ses hommes; il les trouvait trop artistes, trop idéalistes, et d'ailleurs ils n'avaient pas conquis le monde comme les Romains. Chose curieuse ! les races latines n'obtenaient pas ses sympathies, bien que leur point de départ fût cette Rome qu'il admirait tant. Il trouvait ces nations dégénérées, amollies, incapables de gouverner et de se gouverner. Sans aucun doute, si la guerre franco-allemande avait eu lieu dans sa jeunesse, Augustin Rock eût chaudement acclamé les victoires des peuples d'outre-Rhin; et, sans aucun doute aussi, il eût pris parti contre l'Alsace, pour sa restitution à l'Allemagne. — « Oui, de quel droit, aurait-il dit, Louis XIV s'en était-il emparé? Du droit d'un voleur. Bismarck fait parbleu bien de la reprendre aux Français. » — Mais l'opinion que nous supposons à Augustin ne peut faire règle. Les gouvernements républicains, les empereurs, les rois, les princes qui s'annexent des provinces au nom de la conquête et sans s'inquiéter de savoir si cela convient ou non aux populations qui les habitent, font une chose que la conscience humaine réprouve et que la justice de Dieu condamne. La loi de l'Evangile ne l'admettra jamais. C'était bon pour les anciens Juifs et les nations païennes : le code chrétien est absolument différent.

Ainsi qu'on le voit, Augustin n'était donc point un garçon sans instruction ni sans moyens naturels. Il s'exprimait mieux que beaucoup d'autres, depuis

deux ans surtout, mais n'en persistait pas moins dans un égoïsme volontaire effrayant. Sans passions, excepté celle-là, peut-être, s'humaniserait-il en effet, comme le pensait son père, lorsque le besoin de s'attacher à une compagne le prendrait tout de bon.

CHAPITRE X

Pour ne pas l'oublier, disons sans plus tarder que Frezillat et son beau-frère n'ayant pas tenu leurs engagements comme débiteurs d'Antoine Rock, celui-ci les avait remis au procureur. Ils durent payer leur dette entière, plus les frais de poursuite, et se donnèrent ensuite le plaisir fort cher d'envoyer à tous les diables un créancier qui leur avait prêté de l'argent sous la condition qu'ils devraient un jour le lui rendre. Qu'Antoine Rock eût bien fait de patienter avec eux plus longtemps, la chose est possible; mais c'était un homme fort peu sentimental par caractère, et l'expérience lui avait appris qu'on ne gagne rien à atermoyer avec des gens qui se contentent de belles paroles, sans payer. La recommandation de Jésus à ceux qui *prêtent* n'entrait pas dans sa manière de voir

quand il était question de capitaux rapportant un intérêt; mais il prêtait volontiers des outils d'agriculture, même des denrées, dont certains emprunteurs ne se souvenaient pas toujours. Comme il vivait largement du produit de son terrain et même mieux que cela, il capitalisait chaque année le revenu de sa fortune mobilière. Pour lui, le moment de l'année le plus difficile à traverser était celui de savoir où placer convenablement cette somme nouvelle. En ce temps-là (c'était avant 1846), la banque vaudoise n'existait pas, et les banques particulières dans les petites villes, même à Lausanne, étaient rares. Puis, le paysan n'aurait pas eu confiance dans ce qu'on nomme aujourd'hui des établissements de crédit. Les chemins de fer faisaient à peine leur apparition dans le voisinage des grandes capitales, et certes ce n'est pas Antoine Rock, des Ballandes, qui eût souscrit des actions de l'Ouest-Suisse, lorsque cette compagnie planta les premiers piquets de sa ligne sur les bords du Léman. — Il fallait donc une certaine activité, accompagnée de nombreux soucis, pour trouver de bons débiteurs à chaque renouvellement d'année. Comme Antoine avait appris à connaître son monde, il se tirait encore assez bien de ce passage dangereux, et il était rare qu'il se laissât attraper. Un mot, une seule parole lui faisait parfois découvrir la position vraie de l'emprunteur, tant il avait pratiqué son difficile métier. Chose fâcheuse à bien des égards, cette fortune acquise à la longue par le travail et l'économie excessive de trois générations, s'augmentait maintenant toute seule. Et la seule tête

d'Augustin en serait responsable un jour. D'après la loi de progression qui régit les chiffres dans cet ordre de choses, si tout continuait à suivre le même courant, on pouvait déjà calculer le moment où Augustin serait millionnaire.

Il est aussi des hommes, de vrais millionnaires ceux-là, qui, chaque année, ajoutent à leur fortune des sommes dont le revenu seul ferait vivre dix, vingt, trente familles de pauvres gens. Au lieu de répandre avec sagesse, parmi les déshérités et les malheureux qui les entourent, cet excédant de leurs richesses, ils continuent à l'entasser dans leur avoir particulier pour le faire produire, et augmenter ainsi toujours plus leur trésor. Ils en ont le droit, certainement, et ce n'est pas moi qui le leur conteste. Peut-être même, pour plusieurs, cette accumulation de biens est-elle considérée comme un devoir, une chose nécessaire, commandée par la situation. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a dans leur fait, non-seulement un égoïsme effrayant, non-seulement l'absence d'un devoir chrétien que l'Evangile met au rang des premiers devoirs, mais une profonde inintelligence des besoins et des aspirations des classes pauvres. Le flot grossissant des richesses fait mugir sourdement le flot de l'envie. L'inégalité trop grande des positions fait monter à l'esprit des masses l'idée fausse d'une justice rétributive qui n'appartient qu'à Dieu seul. Et la menace est là, constante et terrible, pour ceux qui n'ont visé qu'à amasser de grands biens, tandis qu'il aurait fallu savoir en faire l'usage recommandé par le Seigneur lui-

même. Au temps de l'apôtre Jacques c'était déjà la même chose, puisqu'il s'écrie dans son épître : « Vos richesses sont pourries; votre or et votre argent se sont rouillés, et leur rouille s'élèvera en témoignage contre vous. »

Mais ne nous écartons pas de notre sujet. Reprenons au contraire le récit un peu en arrière. A propos de mariage pour Augustin, le père Rock avait dit un mot relatif à Evodie Lacroix. Cette fille aimable et distinguée avait aussi vingt ans. C'était la plus proche voisine du sauvage garçon, et elle ne craignait pas de lui adresser la parole de temps en temps. Elle le faisait par une sorte de compassion ou d'amitié instinctive, se disant que nul ne prenait à cœur Augustin; et elle se demandait ce qu'il aurait pu devenir s'il avait été élevé d'une autre manière. Sans avoir aucunement la prétention de refaire son éducation, elle profitait cependant des occasions naturelles pour causer un peu avec lui et laisser tomber dans la conversation un mot chrétien duquel pût résulter quelque bonne impression dans l'esprit de son ancien condisciple. Mieux que cela, Evodie priait pour Augustin, ainsi que pour tous les habitants des Ballandes : ils n'étaient pas si nombreux qu'elle ne pût les nommer tous devant Dieu, si ce n'est individuellement, au moins par familles. La vraie piété d'Evodie, la sérénité de son âme et de son esprit, donnaient à ses traits, peu agréables dans l'ensemble, une physionomie remarquable. L'expression de son regard était si pure, si attachante, qu'on oubliait vite

le manque d'harmonie du visage. Son front élevé et ses cheveux noirs attiraient aussi l'attention. Comme l'avait remarqué Antoine Rock, elle avait un peu grandi dernièrement, malgré ses vingt ans accomplis : une croissance aussi tardive se voit quelquefois. Si Evodie eût porté des bottines à hauts talons affreux, d'après la mode adoptée depuis quelque temps, elle aurait pu, à toute rigueur, atteindre à la taille ordinaire d'une femme. Mais, aux Ballandes, la jeunesse féminine, heureusement pour elle, n'a jamais sacrifié aux modes parisiennes. A l'époque dont nous parlons, Evodie Lacroix portait, comme toutes les filles de l'endroit, de bonnes chaussures sans talons pointus, faites par le cordonnier de Crassier sur Suisse.

Elle causait donc, de temps en temps, avec Augustin, et celui-ci l'écoutait volontiers si le sujet entamé lui convenait; sinon, il quittait brusquement sa voisine, sans le moindre égard de politesse. Pour rassurer le lecteur sur un point qui peut-être lui vient à l'esprit en ce moment, disons que jamais Evodie Lacroix n'eut la pensée de gagner le cœur d'Augustin Rock pour elle-même. Son but était infiniment plus élevé. Elle aurait voulu le gagner à Dieu, l'amener à comprendre et à recevoir dans son âme l'Evangile, qui seul donne la paix et le bonheur.

Un jour, comme il était d'humeur passable, elle offrit de lui prêter un livre qui avait beaucoup intéressé les Lacroix, et qui fut remarqué à cette époque. C'était le récit d'un voyage au pôle nord.

— Que veux-tu que je fasse de ce livre? répondit-il

avec dédain. Il n'y a pas de récits de guerres par là-haut.

— Tu te trompes, reprit Evodie : il y a une guerre bien plus intéressante que celles des Romains dont tu parles souvent; c'est la guerre de l'homme avec la nature. Le capitaine Ross et son équipage ont passé quatre hivers dans les glaces, sans pouvoir dégager leur vaisseau. Tu verras leurs aventures. Je vais vite chercher le volume : attends-moi un instant.

Et déjà elle courait vers leur maison, avant qu'Augustin eût pu répondre.

— Voilà, dit-elle au retour. Tu vois qu'il y a bien à lire. Je te confie ce volume pour quinze jours. Lis-en un peu à ton père et à ta mère. Adieu.

Evodie pensait qu'il serait d'un bon exemple pour leurs voisins de vivre en la compagnie d'un officier de grand mérite, qui sut maintenir son équipage dans une sage discipline pendant quatre ans, au milieu de mille privations, et qui, chaque jour, fit lui-même le culte sur son navire.

Augustin, en effet, prit plaisir à cette lecture et rendit le livre au jour fixé. Il ne vint pas le rapporter chez les Lacroix, mais il profita d'un moment où il vit Evodie vers la fontaine pour le lui remettre, et même il la remercia.

— Tu vois bien, lui dit-elle, que les aventures de ces braves gens t'ont intéressé.

— Oui, c'est la vérité; mais ce sont des Anglais, des hommes qui ne veulent par démordre de leur idée.

— Et puis, ce capitaine est aussi un homme pieux, un brave chrétien. Veux-tu que je te prête un autre livre?

— Non, pas pour le moment. Merci.

Craignant que quelque membre de la famille ne le vît causer avec Evodie et ne l'engageât à entrer (chose qu'il ne s'était jamais permise), Augustin repartit promptement d'un endroit si dangereux.

D'après ces légers détails, on voit que des parents plus intelligents, et surtout animés d'une vraie piété, auraient pu exercer une bonne influence sur leur enfant. Mais ceux d'Augustin n'avaient visé qu'à une chose dans l'éducation de leur fils : lui donner le goût du travail en lui faisant entrevoir qu'un jour il serait en possession d'une fortune à l'accroissement de laquelle il devait contribuer avec eux.

A quelque temps de l'incident du livre prêté par Evodie, le père Antoine dit un jour à Augustin que cela lui ferait plaisir s'il voulait l'accompagner à la Ferme-au-bois, pour y choisir deux jeunes porcs dont ils avaient besoin. C'était un dimanche matin. Le père ajouta qu'il fallait pourtant commencer à prendre un peu en main les affaires de la maison, parce qu'il se faisait déjà vieux et se sentait fatigué. Augustin consentit à ce qu'on lui demandait. Il se rasa, s'habilla convenablement et ne tarda pas trop à être prêt. Avant de partir, ils mangèrent quelque chose et burent un verre de vin, afin de ne pas risquer d'avoir faim en route. La Ferme-au-bois est à quarante-cinq minutes des Ballandes, à gauche en descendant. Le

chemin est plus long qu'il ne semble en ligne directe; cela tient aux nombreux détours qu'il fait dans son tracé au milieu de champs et de prairies. Puis il faut passer le ruisseau du Boiron qui coule au fond d'un ravin profond. Tout cela prend du temps.

C'était en novembre. Les deux hommes ne regardaient la nature que dans ses rapports avec leurs occupations. Ils voyaient si les blés étaient bien fournis, d'un vert que les gelées n'avaient pas encore bleui; puis, si les cultivateurs de la contrée préparaient leurs champs pour les semis du printemps suivant; si les haies étaient convenablement *rebarbées,* etc. Quant à admirer la richesse des derniers feuillages d'automne, ou la pureté des montagnes par un soleil doux et un ciel sans nuage, les Rock père et fils n'y songeaient nullement.

Antoine profita de leur promenade pour dire à son fils quelques mots de la fille aînée des Chevroud.

— Voilà que tu auras vingt et un ans le mois prochain, lui dit-il; il nous semble, à ta mère et à moi, que ce serait le moment de faire la connaissance d'une fille pour plus tard. N'y penses-tu pas toi-même?

— Non, répondit Augustin. Que ferais-je d'une femme à présent?

— Mais tu n'aurais pas besoin de l'épouser tout de suite. Tu la verrais de temps en temps; si tu t'attachais à elle, cela te rendrait joyeux, surtout si elle répondait à tes sentiments. Un garçon de ton âge doit avoir besoin d'aimer une fille, surtout lorsqu'il peut choisir à la ronde.

— Il n'y a rien qui presse. D'ailleurs, je ne connais aucune fille qui me plaise.

— Eh bien, puisque nous allons voir des cochons à la Ferme-au-bois, examine un peu la fille aînée des Chevroud. Elle est encore bien jeune, aux environs de dix-huit ans, mais elle a bonne façon et paraît intelligente et robuste. J'y ai pensé pour toi, quand je suis venu chez eux au mois de mars.

Cette ouverture ne fut pas agréable à Augustin. L'idée qu'on cherchait à l'influencer et que peut-être les Chevroud étaient dans les mêmes intentions à son égard, le roidit d'avance dans son opinion, et il se promit d'être sur ses gardes.

— Tu sais, reprit le père, que Louis Chevroud passe pour avoir au moins cent mille francs de créances, sans compter son domaine. Il n'a que deux filles. Elles seront sans doute recherchées de bonne heure par des épouseurs. Si l'aînée te plaît, je t'assure qu'il serait prudent de s'avancer dès à présent.

— Il faut d'abord la voir, dit Augustin. Dans tous les cas, je n'entends pas me lier de l'épaisseur d'un cheveu; ainsi ne va pas dire un seul mot en mon propre nom.

Lorsqu'ils arrivèrent à la Ferme-au-bois, c'était plus près de midi que de onze heures. La table était mise, et les Chevroud allaient dîner. Bon gré malgré, les Rock durent accepter de s'asseoir avec leurs hôtes, qui du reste avaient de quoi leur offrir à manger. Une belle pièce de bœuf fumait dans un plat, et une soupière d'excellent bouillon gras fut servie par la maî-

tresse de céans. Augustin fut placé en face d'Erida, la fille aînée que son père lui destinait. Cette jeune campagnarde était bien de figure, sauf que ses yeux, d'un bleu pâle, étaient trop saillants et lui donnaient un air vulgaire et questionneur. Ce trait distinctif déplut à Augustin, qui, se sentant à l'aise, précisément à cause de cela, causa beaucoup plus qu'il ne le faisait à l'ordinaire. Sa brusquerie bien connue commençait à tourner en une sorte d'hypocrisie dont la jeune fille ne fut point dupe, tandis que le père Antoine était ravi de voir son fils en train d'une amabilité qu'il ne lui connaissait pas encore. Augustin but bien ses quatre ou cinq verres de vin, accepta la tasse de café noir qui lui fut présentée par sa soi-disant future, puis, quand on eut fini, il dit tout à coup :

— Père, il serait temps d'aller voir les cochons.

— Oui, peut-être, car il faudra songer à retourner chez nous.

— Erida, dit Chevroud, prépare quelque chose à boire pour ces petites bêtes, afin qu'on les sorte du *boiton*.

Obéissante à l'ordre de son père, la jeune personne releva prestement une manche de sa robe, versa du son dans un baquet, y ajouta du petit-lait cru et des lavures chaudes, puis elle alla ouvrir aux élèves, en leur disant :

— Ti! ra-ra! ti! ra-ra! ti!

Les hommes vinrent autour de l'auge, où les douze ratons fouillaient avec leur groin, et reniflaient de toute leur force.

— Voyons, Augustin, dit son père, choisis, toi qui t'y entends.

— Il faudrait d'abord savoir le prix, répondit le jeune homme.

— Le prix n'est pas une affaire, dit Chevroud; choisissez seulement, monsieur Rock. Nous nous mettrons d'accord après.

— Je prendrais celui-ci et celui-là, fit Augustin en désignant les deux plus beaux.

— Parfaitement.

— Combien? demanda Antoine Rock.

— Comme ceux que je vous ai vendus au printemps, quoique ceux-ci soient plus forts.

— C'était soixante francs, n'est-ce pas?

— Oui, et deux francs pour ma fille.

— Voici les deux francs, monsieur Chevroud. Vous voyez que je ne marchande pas. Augustin viendra les chercher un de ces jours, à moins que, pour nous faire plaisir, vous ne nous les ameniez dimanche. Je n'ai pas de cheval, comme vous savez.

— Je puis bien vous les amener.

— C'est entendu, ami Chevroud, dit Antoine en faisant claquer sa grosse main dans celle du vendeur. Mais il faut me promettre une chose.

— Quoi? car il faut savoir si l'on peut.

— C'est de venir dîner avec nous et d'amener vos filles.

— On verra, suivant ce que sera le temps. Merci.

— Voulez-vous marquer les deux bêtes?

— Allons donc! je me fie à vous.

L'affaire étant faite, les acheteurs saluèrent et reprirent le chemin par lequel ils étaient venus.

Quand ils furent à quelque distance, Antoine dit à son fils :

— Tu m'as fait plaisir en étant gai à table. N'est-ce pas qu'elle est gentille, cette Erida?

— Oui, mais elle ne me conviendrait pas.

— Pourquoi donc? fit le père d'un air stupéfait.

— Parce qu'elle a des yeux qui ne seront jamais ceux de ma femme. Et d'ailleurs, tu n'aurais pas dû l'inviter sans me prévenir.

CHAPITRE XI

Barthélemy Lacroix, durant les cinq années qui venaient de s'écouler, n'avait pas suivi le même chemin qu'Augustin. L'éducation reçue par ce jeune homme avait été l'opposé de ce que les Rock avaient fait pour leur fils, c'est-à-dire qu'au lieu de l'élever uniquement en vue de la possession des biens de ce monde, ou, pis encore, de ne pas l'élever du tout, Etienne Lacroix et sa femme rappelaient chaque jour à leur enfant ses devoirs envers Dieu et le prochain. Et ils le lui rappelaient de la meilleure manière, savoir par l'exemple d'une vie chrétienne. Sans accepter franchement pour lui-même, dans toute sa conduite, les sentiments et les convictions de ses parents, Barthélemy était néanmoins convaincu de l'excellence et de la divinité du christianisme. Mais il était à cet âge

où l'on croit volontiers possible d'enfoncer profondément les pieux de sa tente. Quand on est en bonne santé, dans une position aisée, heureux dans sa famille, il fait bon vivre, et tout jeune homme de dix-huit à vingt-deux ans voit lever le soleil avec bonheur. Mais parfois aussi de fâcheux entraînements surviennent; les chutes secouent et humilient les consciences non encore endurcies; l'âme troublée a de la peine à revenir se purifier aux pieds du Sauveur.

Barthélemy Lacroix ne tomba pas, je dois le dire tout de suite, dans les grossiers écarts où tant de jeunes gens s'abandonnent, risquant d'y périr pour toujours et faisant ainsi le tourment de pères et de mères qui semblent regarder en vain au ciel pour en obtenir du secours. Hélas! pour un enfant prodigue qui rentre en lui-même et revient se jeter aux pieds de ses parents, il en est un grand nombre qui persistent dans leurs funestes égarements. Mystère douloureux pour l'âme humaine, mais preuve évidente aussi de la grande part de liberté morale que tout enfant des hommes a reçue, et dont il doit faire un bon usage, s'il veut être fidèle.

Non, Barthélemy ne tomba pas dans les graves péchés de son âge, mais il aimait les plaisirs honnêtes, les joies qu'il est permis de s'accorder, pourvu qu'elles ne deviennent pas des passions et détournent du vrai but de la vie. Dans sa manière de voir et quoiqu'il n'eût pas participé lui-même aux amusements de la jeunesse des villages, Etienne Lacroix ne s'opposa pas

à ce que son fils s'y livrât modérément. Il valait mieux, se dit-il, permettre à un jeune homme de danser, par exemple, plutôt que de le voir, comme Augustin, fuir la société des jeunes personnes, et ne se plaire qu'avec un domestique. En général, les garçons qui aiment la danse ne sont pas ceux qui boivent le plus. On a même remarqué, en plusieurs endroits, que ce sont ceux-là qui boivent le moins et ont de meilleures manières, un langage plus poli ou, en tout cas, moins grossier. Dans les rangs d'une société plus cultivée, c'est, dit-on, la même chose. — Avec des besoins plus sérieux, il n'eût pas été nécessaire de dire à Barthélemy que les amusements mondains sont, après tout, une mauvaise pâture pour l'âme : il l'aurait assez compris. Mais étant jeune, droit de cœur et honnête, il valait infiniment mieux qu'il dansât, que de le voir s'ennuyer ou devenir morose. La jeunesse doit être gaie, joyeuse et heureuse, pour être dans le vrai.

Etant joli garçon, bien découplé, portant moustache brune un peu allongée, cheveux presque noirs, taille élégante, Barthélemy se présenta comme volontaire pour le corps d'élite des chasseurs à cheval. Il y fut admis avec empressement. Sur ce point encore, son père ne voulut pas le contrarier, bien qu'il eût préféré le voir dans l'infanterie, ou dans les carabiniers qui, à cette époque, exerçaient une sorte de suprématie morale dans les milices vaudoises. Les chasseurs à cheval, remplacés dès lors par les dragons et les guides, avaient la réputation d'être de bons vivants, amateurs de la bouteille et se considérant

comme fort au-dessus du modeste fantassin. Barthélemy fit sa première école de cavalerie avec un nouveau cheval qu'il fallut acheter, et qui se conduisit assez bien, ainsi que son maître. Si celui-ci prit quelquefois un verre de trop après une journée fatigante, il arriva peut-être aussi au cheval de répondre par un coup de dent à quelque jument hargneuse, dont les ruades lui déplaisaient. Toutefois, l'homme et la bête revinrent aux Ballandes sans avarie fâcheuse, et tous deux reprirent sagement les paisibles travaux des champs.

Barthélemy fit ce qu'il put pour engager sa sœur et, par elle, Sophie Arnaut, à venir danser avec lui à la Rippe, Crassier, Borrex, etc.; mais il ne réussit pas à convaincre les deux amies.

— Mais enfin, quel mal vois-tu à m'accompagner? dit-il à Evodie, un dimanche de mai. Lorsque la campagne est fleurie, n'est-ce pas fête aussi pour les jeunes gens?

— Sans doute, mon cher ami, et je l'admire, beaucoup, cette fête de la nature. Il me semble même que j'en jouis mieux que toi, qui t'en vas la délaisser aujourd'hui pour tourner et sauter dans une salle fermée, aux sons d'une mauvaise musique, pendant que j'entendrai le chant des oiseaux, et que je respirerai les doux parfums du printemps. Si je ne danse pas, ce n'est point que je te condamne de le faire : tu n'y vois pas de mal. Pour moi, je sens que ce ne serait pas une bonne chose, et que je puis faire mieux. Sophie est du même avis. D'ailleurs, conviens qu'il

ne serait pas bien à elle de laisser son père seul, le dimanche, pendant qu'elle irait passer une partie de l'après-midi et la soirée à demi-lieue d'ici, dans un bal.

— Son père m'a pourtant dit qu'il ne l'empêcherait pas de danser, si elle s'en souciait.

— C'est évident; mais Sophie prend ses devoirs comme on doit prendre un couteau : par le manche, et non par la lame.

— Tu penses donc qu'elle risquerait de se couper en dansant?

— Peut-être, mon cher frère.

— Allons donc! Tu vois du mal où il n'y en a point. Mais je vais te dire une chose, Evodie : toi et ton amie, vous risquez fort de ne jamais vous marier, en demeurant ainsi à part de la jeunesse. Conviens, à ton tour, que ce serait fâcheux.

— Pour Sophie, c'est possible; toutefois, je n'en sais rien. Pour moi, il est évident que je resterai vieille fille. Qui est-ce qui me voudrait pour sa femme? On sait très bien que je suis faite pour aider ma future belle-sœur à élever ses enfants.

— Ma chère, tu dis là des choses qui me feraient presque pleurer, si je n'avais besoin de rire. Ah! tu crois qu'aucun garçon ne songerait à toi. Détrompe-toi. J'en connais un qui....

— Voyons, tais-toi. Tu me dis là des balivernes.

— Pas du tout! mais comme je suis le garçon dont je voulais te parler, tu peux te tranquilliser. Adieu.

Donne *voir* tes bonnes joues, dit-il en embrassant cordialement sa sœur.

Barthélemy avait aussi essayé d'entraîner le sauvage Augustin ; mais le garçon à rebrousse-poil le rembarra d'une belle manière.

— Mêle-toi de tes affaires, dit-il à son prêcheur de danse, et ne t'occupe pas des miennes. Si ça me fait plaisir de danser, je danserai ; en attendant, je préfère me conduire à ma guise. Est-ce que je te conseille de faire comme moi ? Je te laisse libre : pourquoi donc viens-tu chercher à m'enrôler avec toi ? Je te trouve bien singulier.

— Voyons, Augustin, ne te fâche pas. Quel mal est-ce que je te fais en te proposant de venir avec nous ? Je te vois là tout seul. Moi, je vais aller, seul garçon aussi, avec nos deux ou trois filles des Ballandes : n'est-ce pas naturel de t'engager à nous accompagner ?

— Non, ce n'est pas naturel. Tu sais très bien que je n'aime pas la danse et que je ne l'aimerai jamais. Je ne suis pas assez imbécile pour me livrer à un tel amusement.

— Adieu donc. Je ne t'en reparlerai plus, puisque tu prends les choses de cette manière.

— Tu feras bien.

Le même dimanche où les Rock, père et fils, allaient choisir de jeunes porcs à la Ferme-au-bois, Barthélemy se rendait à Yverdon pour une inspection de cavalerie. Nommé brigadier, — c'est-à-dire caporal, — il avait dû passer un second camp à Bière, pendant l'été. A

cette occasion, son père lui avait fait de nouvelles et sérieuses recommandations, auxquelles notre jeune sous-officier promit de se conformer. En effet, cette deuxième épreuve le trouva plus affermi que la première. L'autorité qui lui fut confiée servit aussi à le retenir dans la limite de son devoir. Il revint chez lui avec une satisfaction qui se lisait sur son visage, bronzé par la fatigue et le soleil. — Barthélemy Lacroix était ce qu'on appelle un très gentil garçon, mais sans vie sérieuse encore et ne croyant positivement, ni à la puissance du péché dans son propre cœur, ni à la malédiction prononcée sur tout homme qui fait le mal. Gardé par la bonté de Dieu et par les prières de ses parents dans une vie honnête, il marchait joyeusement là où tant d'autres font des chutes terribles, dont beaucoup ne se relèvent jamais. Un jour, peut-être, il connaîtra la puissance d'une passion dominante, et alors son cœur, frappé dans ce qu'il a de plus cher, lui apprendra ce que c'est que la douleur.

Son père n'était pas sans inquiétude à ce sujet, quand il cherchait à lire dans l'avenir de ses enfants. Mais il avait confiance dans la miséricorde et dans l'amour de Dieu. Il tâchait de se dire que ses bien-aimés, femme, fils et fille, étaient au Sauveur avant de lui appartenir, et ainsi la paix rentrait dans son âme. Mais il sentait qu'il fallait lutter constamment par la prière. Dans son travail, au jardin, aux champs, au bois, il s'arrêtait souvent une minute, élevait son cœur à Dieu dans une muette adoration, et reprenait

ensuite son ouvrage, fortifié par le simple regard de la foi vers Celui qui nous connaît tous et nous aime.

Le dimanche, il continuait ses visites au charpentier, auquel il avait été fort utile. L'esprit du père de Sophie avait fini par se débrouiller; et au lieu de s'attacher dans la Bible à certaines affirmations qu'il est impossible à l'homme d'expliquer, même de comprendre un peu, il suivait dans les saints livres la trace lumineuse de Celui qui reviendra du ciel comme il y est monté. — La santé d'Ulysse Arnaut avait bien décliné depuis deux ans. Comme il approchait de la soixantaine, il se sentait beaucoup plus vieux que cet âge, grâce aux chutes qu'il avait faites et à ses membres fracturés. Il lui semblait parfois que tout son corps se disjoignait, comme si la machine allait bientôt cesser de fonctionner.

— Ma pauvre enfant, dit-il un jour à sa fille, prenons-en notre parti : mais je descends rapidement le chemin de toute la terre. Quand je serai arrivé au bas, tu ne te lamenteras pas; tu penseras que je suis en paix et dans un repos parfait. Je retrouverai ta mère auprès de Dieu, et, si cela nous est permis, nous aurons l'œil sur toi pour te faire du bien. Tu ne pourras pas rester seule ici, c'est évident. M. Lacroix sera ton conseiller.

Les jours suivants, il entreprit un ouvrage bien extraordinaire, et cela sans en rien dire à personne. Il fit lui-même son cercueil, afin que sa fille n'en eût ni l'embarras ni même la dépense après lui. Comme

il y travaillait, Etienne Lacroix vint causer un moment avec lui, poussé par un besoin intérieur auquel il ne résistait jamais.

Trompé par les apparences, Lacroix lui demanda qui donc était mort dans le voisinage, puisqu'il faisait un cercueil.

— Personne, que je sache, répondit le charpentier; mais je fais cette bière pour quelqu'un qui mourra certainement avant qu'il soit bien longtemps, car ses jointures ne tiennent plus; les tenons sont vermoulus et les mortaises fendues. Comprenez-vous?

— Je pourrais presque me représenter que c'est pour moi, car je me sens vieillir rapidement.

— Pour vous, non; mais pour moi, oui. J'ai cinq ans de plus que vous, et il y a ma fille qu'il faudra conseiller, quand je l'aurai quittée. Donc, c'est à vous de rester. Je vous assure que je fais ce cercueil sans amertume. J'en ai tant cloué pour les autres, qu'il est juste d'en préparer aussi un pour moi. Quand notre grand Sauveur viendra réveiller les habitants de la poussière, il fera bon quitter ce noir vêtement, pour prendre la robe blanche, s'il veut bien me la donner.

Je vous prie seulement, monsieur Lacroix, de ne pas parler de ce que je fais en ce moment. Il me serait désagréable qu'on s'en occupât aux Ballandes.

— Soyez sans crainte, cher ami, lui dit Lacroix qui était fort ému. Vous me donnez une leçon bien sérieuse, sans vous en douter. La vue d'un cercueil est salutaire, pourvu que nous sentions en nous la présence du Prince de la vie. En général, on parle bien

de la mort, mais, comme on y croit peu pour soi-même! — Dieu vous tienne le cœur en joie et l'âme en paix! — dit-il, ôtant son chapeau et serrant la main au vieillard.

Puis il revint tout pensif chez lui, se répétant un vers bien connu, mais aussi bien oublié :

De la certaine mort, le temps est incertain.

MERCANTILE LIBRARY NEW YORK.

CHAPITRE XII

Le dimanche suivant, comme les Rock venaient de déjeuner, le père dit à Augustin :

— Puisqu'il fait beau temps, sans doute que Chevroud amènera ses filles. Tu vas, je pense, t'habiller et faire en sorte d'être gentil avec elles. Il ne s'agit pas d'être de mauvaise humeur, lors même que cette visite ne te ferait pas changer d'opinion.

— Oh ! pour ça non, qu'elle ne m'en fera pas changer, répondit Augustin. Si je dois un jour me marier, je veux une femme selon mon goût ; sinon, je préfère rester garçon.

— Je trouve Erida Chevroud jolie, reprit le père.

— Eh bien, non pas moi, fit de nouveau Augustin, de ce ton qui n'admettait aucune réplique.

— Quoi qu'il en soit, je te demande positivement

d'être de bonne humeur avec ces filles, tant qu'elles seront chez nous.

— Je sais ce que j'ai à faire, et je ne suis plus un enfant.

— Mais c'est bien sûr, dit la mère, à qui une autre idée était venue à l'esprit depuis quelques jours, pour le futur établissement de son fils, — c'est bien sûr qu'Augustin ne veut faire aucun mauvais compliment à Mlle Chevroud. Si décidément elle ne lui plaît pas, j'ai pensé qu'on pourrait inviter une fois ma filleule Bæbeli Zarren, fille de mon cousin Christian. Elle a bonne façon et aura bien quelque chose un jour, quand même elle a deux sœurs et trois frères. Peut-être plairait-elle à Augustin.

Celui-ci leva les épaules, à l'ouïe de la proposition de sa mère, et se contenta de dire :

— Il n'y a rien qui presse pour moi.

Mme Rock avait été dans son pays pendant cette dernière année, pour y revoir des parents, entre autres un vieux cousin avec lequel elle était assez liée autrefois.

Un peu avant midi, Louis Chevroud arriva aux Ballandes, en joli char à banc, ayant avec lui ses deux filles. En arrière, dans une caisse à claire-voie, étaient les deux petits cochons, passablement effrayés.

Les Rock s'empressèrent de recevoir leurs hôtes. La mère emmena tout de suite les filles à la maison, pendant que Fritz aidait à dételer le cheval et à mettre les nouveaux habitants dans le local qui leur était destiné. Comme ils étaient si jeunes encore et naturelle-

ment délicats, on les installa au fond de l'écurie, dans un enclos *ad hoc,* où ils seraient bien au chaud. Ils en firent le tour immédiatement, pour voir s'il était possible de s'échapper. Ne trouvant pas d'issue, et voyant là une auge dans laquelle on versa quelque chose à boire, ils y plantèrent les pieds de devant et y plongèrent le nez jusqu'aux yeux.

— C'est curieux, dit Augustin, ils me paraissent aujourd'hui plus petits que dimanche dernier; et pourtant ce sont les mêmes.

— Vous avez bien fait de vous décider tout de suite quand vous les avez choisis, répondit le vendeur; le même jour, j'aurais pu en tirer dix francs de plus. Sauf ceux que je garde pour moi, tous les autres sont vendus.

— Allons *voir* à la maison, dit Antoine Rock; c'est l'heure de dîner.

Avant de quitter l'écurie, Chevroud donna un coup d'œil au bétail : quatre belles vaches, deux génisses, et une paire de bœufs de premier choix.

— Oui, oui, dit-il, tout ça vaut de l'argent. Mais c'est dommage que vous n'ayez pas de cheval.

— Défunt mon père n'en avait pas, et j'ai continué comme lui.

— Voilà votre fils qui sans doute voudra avoir un joli cheval et un char, pour aller se promener aux environs le dimanche?

— Eh bien, non, figurez-vous : Augustin, non plus, ne tient pas aux chevaux. Comme moi, il préfère les bœufs.

— Chacun son goût, reprit l'homme de la Ferme-au-bois.

Comme ils sortaient de l'écurie, Barthélemy arrivait précisément d'Yverdon, dans son élégant uniforme. Les crins rouges flottants de son shako retombaient en gerbe un peu élargie, par suite du mouvement du cheval allant au pas. Barthélemy s'arrêta pour saluer ses voisins. Au même instant, Mme Rock et les deux jeunes Chevroud sortirent de la maison pour voir le militaire. Celui-ci les salua gracieusement ; puis voyant Evodie qui accourait à sa rencontre, il mit pied à terre pour l'embrasser. Le cheval se rendit tout seul vers la porte de l'écurie, où il annonça son arrivée par un joyeux hennissement. Evodie salua aussi Mme Rock et les deux étrangères, puis chacun rentra chez soi.

— Par ma foi, si ne voilà un beau garçon et un joli cheval, dit Chevroud. Qui est-il ?

— C'est le fils d'Etienne Lacroix, mon voisin.

— Ah ! c'est le fils Lacroix ! Je connais un peu son père : un brave homme, mais qui ne sort pas volontiers de chez lui. Et la petite, qui est venue embrasser le chasseur à cheval ?

— C'est la sœur de Barthélemy Lacroix.

— Fort bien. Y a-t-il d'autres enfants ?

— Non.

La table était servie à la chambre, non à la cuisine, où les Rock mangeaient habituellement avec leurs domestiques. En l'honneur des Chevroud, la mère d'Augustin avait fait cette exception. Même il y avait

des serviettes sur chaque couvert; les couteaux étaient à manche noir avec une virole blanche au bout; les cuillers et les fourchettes en *composition*.

Malgré les progrès du luxe dans les campagnes, les couverts d'argenterie, même le ruolz, sont encore considérés, avec raison, comme des objets dont on ne se sert que dans les grandes occasions, — et pour autant qu'on en possède. En revanche, des meubles parfaitement inutiles ou qui jurent avec l'appartement se sont peu à peu introduits chez les paysans riches. Cadeaux offerts aux jeunes mariées, il faut bien les accepter et leur trouver une place.

Louis Chevroud était un bon homme, peu instruit, mais doué néanmoins d'une remarquable finesse pour la conduite de ses affaires, et ne se laissant pas *mettre dedans* par le premier venu. A table il mangea de bon appétit et causa comme quatre, surtout de ce qui l'intéressait, questionnant son hôte sur les gens des Ballandes et sur la manière de cultiver la terre aux environs. Puis il parla des placements d'argent, chose toujours plus difficile, parce que le taux de l'intérêt baissait visiblement. Il y avait même, dit-il, des emprunteurs qui prétendaient ne payer que le trois et demi, donnant des hypothèques de premier ordre. — Antoine Rock était parfaitement capable de tenir tête à son hôte sur un tel chapitre, mais, soit prudence instinctive, soit parti pris, il n'entra dans aucun détail relatif à ses affaires. Il se borna aux généralités. Quittant le sujet et s'adressant à Augustin, Louis Chevroud lui demanda s'il aimait le militaire.

— Oh! pour ça non! répondit à l'instant notre garçon.

— Il n'a jamais voulu porter les galons, ajouta le père.

— C'est dommage, reprit Chevroud. Moi, si j'avais eu un fils, j'aurais tâché qu'il devînt officier. Je ne vois pas pourquoi les fils de paysans ne porteraient pas l'épaulette d'argent, aussi bien que les messieurs des villes, qui, la plupart du temps, ne sont que des marchands boutiquiers. Mais voilà, je n'ai que deux filles, et elles ne peuvent pas même entrer dans les mousquetaires.

— Pensez-vous, monsieur Chevroud, dit Augustin, que les mousquetaires ne valent pas les chasseurs à cheval ou tel autre corps?

— Oh! si fait! pourquoi pas? Cependant les autres corps d'élite ont le droit de choisir : après eux, ce qui reste va aux mousquetaires.

— Eh bien, moi, reprit Augustin, j'ai refusé d'entrer dans l'artillerie, et j'ai demandé d'être inscrit dans une compagnie du centre, où je suis resté simple soldat.

— Chacun son goût, dit Louis Chevroud.

Augustin prit sa revanche en parlant des grands capitaines de l'antiquité, dont il connaissait l'histoire, telle que, vraie ou fausse, elle est parvenue jusqu'à nous. Louis Chevroud, qui, en fait de livres, n'avait jamais lu que son catéchisme et l'almanach, ouvrit de grands yeux en écoutant les récits d'Augustin. Les jeunes filles aussi paraissaient très attentives, et le

père Rock jouissait de la supériorité évidente de son fils, sur leur hôte, en matière d'instruction historique.

— Voilà, dit Augustin en terminant, oui, voilà des hommes qui étaient vraiment des militaires dignes de ce nom, de célèbres généraux. A la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, il y eut Napoléon, qui fit trembler toute l'Europe ; mais comme, après tout, ce n'était qu'un ambitieux toujours prêt à déclarer la guerre aux autres, il a bien fallu qu'il fût écrasé à son tour, et réduit à aller mourir dans une île déserte.

— Il n'y a rien à dire, conclut Chevroud. Vous en savez long sur tous ces anciens. Il faut que vous ayez terriblement tenu de livres pour être au courant de tout ça. Et puis, vous avez la tête solide.

— Mon garçon, dit le père, n'a jamais eu le goût des plaisirs ; mais il aime à s'instruire, et il se procure des livres qu'il sait presque par cœur.

— Voyez-vous ça ! dit encore Chevroud. Maintenant que nous avons bien dîné, bu le café avec l'eau de cerises, et bien causé, ajouta-t-il, nous allons remonter en char.

— Comment ! vous voulez déjà repartir ! s'écria Mme Rock. Mais vous n'y pensez pas. On aurait fait le goûter à trois heures, et, en attendant, ces jeunes gens se seraient promenés aux environs. Il y a le creux du Folliet qui est une chose curieuse à voir.

— On dit qu'il est bien laid, dit l'aînée des filles, et qu'on risque d'y tomber si l'on s'approche trop du bord.

— Il n'est pas beau, en effet, surtout quand l'eau rase le gazon tout autour, répondit le père Antoine.

— Ma chère dame Rock, reprit Chevroud, vous êtes bien honnête de nous offrir le goûter à trois heures; mais cela nous mettrait trop tard pour ce que nous voulons faire encore aujourd'hui. J'ai promis à ces filles de les conduire à Divonne et de leur montrer la source de la Versoie. Or, les après-midi sont si courtes dans cette saison, qu'il nous faut vite profiter du temps. — Voulez-vous venir avec nous, monsieur Augustin? dit-il à ce dernier. Il y a place sur le char. J'ai une banquette qui s'adapte en arrière du banc. Vous vous y placerez avec une de mes filles.

— Bien obligé; mais je ne peux pas aujourd'hui.

— Tu devrais profiter de l'offre de l'ami Chevroud, lui dit son père; c'est une bonne occasion, qui ne se représentera pas de longtemps.

— N'en faites pas façon, ajouta l'hôte complaisant; c'est sans conséquence. Seulement, je ne pourrai pas vous ramener en char jusqu'ici; je vous laisserai à Crassier en revenant de Divonne.

— Oui, va, dit le père, cela te fera plaisir.

— Non; je connais assez Divonne et la source, et j'ai quelque chose à faire aujourd'hui. Je vous en ai la même obligation.

Les porcs étant payés, le cheval attelé, Louis Chevroud et ses filles quittèrent les Ballandes sans s'y arrêter plus longtemps. Au fait, à quoi auraient-ils employé l'après-midi chez les Rock? Augustin se serait fort peu soucié de promener les deux sœurs autour

du hameau, et moins encore de rester avec elles dans la maison. Chevroud vit bien que le jeune homme battait froid, malgré les insinuations du père, et lui-même, d'ailleurs, ne tenait pas à jeter sa fille au nez du garçon, quelque riche que fût Augustin.

A la première montée, comme le cheval allait au pas, il dit en badinant :

— Je suppose que le cavalier vous plairait mieux que le fils Rock; qu'en dites-vous?

— Oh! pour ça oui, répondirent-elles toutes deux en même temps.

Bientôt le char traversa Crassier sur Suisse, puis, ayant passé le pont qui fait limite avec la France, le cheval fut lancé au trot dans la direction de Divonne. De ce grand village tout plat, nos promeneurs montèrent à pied jusqu'à la source, fort belle en toute saison et très abondante en ce moment-là. Alors, elle jaillissait encore

. . . . . en filets argentés,
Courant parmi la mousse à flots précipités,

comme l'a dit un jeune poëte de cette époque. Aujourd'hui, réunie dans une vasque artificielle, elle se verse en large nappe, et forme immédiatement un courant dont les ondes rapides traversent Divonne et descendent ensuite dans les prairies qu'elles inondent parfois et transforment en marais.

Divonne, je ne sais pourquoi, donne une impression de tristesse en y entrant. Sa rivière n'est pas gracieuse comme l'Orbe; elle coule sans poésie. Les premiers abords du village ont quelque chose de froid, qui

comprime la pensée. On se sent dans un pays étranger. Le son des cloches même est nouveau pour nos oreilles, et certes il n'inspire pas la joie. Peut-être est-ce ma faute, mais je ne puis m'empêcher de trouver que la limite matérielle des deux pays est aussi une limite morale bien déterminée. A quoi cela tient-il? Pourquoi la nature vaudoise attire-t-elle, tandis que l'autre vous laisse indifférent? Il faut qu'il y ait là de grandes barrières. Et pourtant tous les hommes sont frères, et nous aimons bien nos voisins du Pays de Gex. Je me demande aussi pourquoi la plupart de leurs montagnes sont déboisées sur les hauteurs, tandis que les nôtres sont couvertes de forêts jusqu'à leur sommet. Ah! la patrie, la patrie suisse, lequel de ses enfants pourrait ne pas l'aimer? et qui d'entre nous ne la préfère, toute petite qu'elle est, mais protégée par des institutions libres, aux grands pays, souvent mal administrés, courbant la tête sous le joug militaire, ou livrés à l'égoïsme des partis?

CHAPITRE XIII

Le tisserand Nicolas Schwartz était un garçon qu'on pouvait classer dans la catégorie des vieux, car il approchait de la quarantaine. En outre, il était atteint d'une maladie constitutionnelle, que des excès de boisson, peu nombreux, il est vrai, mais violents, avaient rendue incurable. Nicolas n'allait pas au cabaret, — on se souvient qu'il n'y en avait pas aux Ballandes, — mais les gens pour lesquels il travaillait le faisaient boire dans leur maison. Souffrant d'un asthme chronique, toussant parfois du matin au soir, fumant à toute heure et travaillant néanmoins à son métier, le pauvre Nicolas finissait par être à peu près hors d'état de gagner sa vie. Et pourtant il avait de bonnes pratiques, parce que son ouvrage était soigné et que lui-même était un honnête homme. Les gens qui le pres-

saient de boire quand il apportait une pièce de toile, étaient donc la cause indirecte de son triste état actuel. Faible de caractère, ne sachant pas refuser, il avalait de nombreux verres de vin, et cela le *surprenait* d'autant mieux que, chez lui, il ne buvait guère que de l'eau. Excepté lorsque les femmes venaient ourdir, Nicolas faisait maigre chère, vivant de café, de pommes de terre et de pain, beaucoup plus que de viande. Mais les jours d'ourdissage, la mère de famille lui laissait les restes du dîner apporté par elle, et une bouteille de vin.

Depuis quelques mois, cela ne pouvait plus aller; l'oppression était si forte qu'il devait s'arrêter à tout instant, et laisser marchepied et navette. Nicolas se voyait sur le point de tomber dans la misère la plus complète, à moins que Dieu ne le retirât promptement de ce monde.

Ce fut dans ces pénibles circonstances qu'il eut, un dimanche, la visite d'un ancien camarade, ouvrier tisserand comme lui, et bien portant. Peter Meignat revenait de France, où il avait voyagé et séjourné pendant plusieurs années, rapportant peu d'argent, mais des convictions religieuses fortement enracinées dans un cœur droit et dans une tête robuste. Voyant Nicolas dans l'impossibilité de continuer à gagner sa vie, Peter lui offrit de s'asseoir au métier à sa place, et de travailler pour les deux en compte à demi. Nicolas fournirait la clientèle, et lui Peter expédierait l'ouvrage. Nicolas ferait la cuisine. Celui-ci fut tout heureux d'accepter, et dès le lendemain matin Peter faisait

courir la navette, pendant que Nicolas préparait le déjeuner. Lorsque le café fut sur la table, Peter vint s'asseoir en face de son associé.

— Ami Nicolas, lui dit-il, nous ne sommes pas des bêtes, n'est-ce pas, puisque Dieu nous a donné la parole, qui est refusée aux animaux? Et non-seulement la parole qui est à nous, mais encore la sienne à Lui, celle qui est contenue dans les livres des prophètes et des apôtres. Avant donc de prendre notre repas du matin, nous allons lire quelques versets dans la Bible et remercier notre Père céleste. Assieds-toi, et écoute.

Fort surpris d'un tel préambule, Nicolas, qui vivait quasi en païen, ne lisant rien et n'allant jamais à l'église, objecta que le lait se refroidirait.

— Ça ne fait rien, reprit Peter. D'ailleurs, je ne veux pas lire longtemps.

Après quelques versets du commencement de l'évangile selon saint Luc, il s'arrêta, fit deux courtes explications à Nicolas, ôta son bonnet et rendit grâces à Dieu pour tous ses bienfaits.

— A présent, dit-il, verse le café. Tu vois que je n'ai pas mis plus de cinq minutes pour faire notre culte du matin, et ce n'est pas un temps perdu, sois-en sûr. Nous ferons toujours comme ça, et le soir aussi, avant de nous coucher.

Moitié de gré, moitié de force, Nicolas accepta l'autorité religieuse de son compagnon dans la maison, et il ne tarda pas à éprouver lui-même le besoin de la foi et de la confiance qu'il reconnaissait chez son ami

Peter. Celui-ci travaillait fort et ferme; son ouvrage était encore supérieur à celui que faisait autrefois Nicolas, en sorte que les pratiques étaient parfaitement satisfaites de l'association des deux Bernois.

Lorsque Peter porta sa première pièce de toile, Nicolas voulut l'accompagner pour lui montrer le chemin. C'était à la Rippe, comme le certain dimanche dont nous avons parlé au commencement de cette histoire. Mais au lieu d'employer à cela le jour du repos, Peter alla le samedi après-midi, la pièce de toile étant prête et roulée depuis le matin.

— Je ne vais jamais porter l'ouvrage le dimanche, dit-il à Nicolas; tu as eu tort de faire cela autrefois. Tu donnais un mauvais exemple et tu désobéissais à Dieu.

— Tu dis bien, Peter; mais, par ici, on a l'habitude de faire les affaires le dimanche.

— C'est précisément une mauvaise habitude, Nicolas.

La mère de famille chez laquelle nos deux compagnons se rendaient avec un beau rouleau de toile les reçut très bien, malgré le moment peu favorable choisi pour cela. En effet, dans une maison de village, l'après-midi du dernier jour de la semaine est employée en écurages et lavages pour lesquels on met un peu tout sens dessus dessous dans l'appartement. Mme Parisod ne montra aucun mécontentement; elle reconnut sa toile, reçut ce qui était resté du fil de trame, et, satisfaite du travail de Peter autant que de sa consciencieuse délicatesse, elle fit asseoir les deux

hommes pour les restaurer. Les gens de la Rippe ont eu, de tout temps, la réputation d'exercer une large hospitalité, comme c'est au reste l'usage dans tout le pays. Mme Parisod avait de la viande froide; elle offrit de faire vite une omelette, que Peter refusa énergiquement, malgré les gros yeux de Nicolas qui avait la passion des œufs cuits de cette manière. Versant elle-même le vin dans de grands verres tout unis, elle engagea les tisserands à boire, et ne tarda pas à remplir de nouveau le verre de Nicolas. Peter leva le sien quand il fut à moitié plein, et dit qu'il n'en prendrait pas davantage. De nouveau, elle revint à la charge pour Nicolas, qui n'aurait pas dit non, car le vin était bon, vieux, et ne le faisait pas encore tousser; mais Peter ne le perdait pas de vue. Prenant le verre de Nicolas au moment où Mme Parisod penchait la bouteille, il le réunit au sien, et les poussa tous deux du même côté.

— Assez, madame, assez comme cela pour Nicolas, dit-il. Deux grands verres de vin, c'est déjà beaucoup pour lui; un troisième lui ferait du mal.

— Oh! mais, croyez-vous? Nicolas en aurait bien pris encore un; pourquoi l'en priver?

— Pour lui rendre un service d'ami.

— Voï, madame Parisod, dit Nicolas d'un ton de quasi-regret; voï, ça vaut mieux, fectivement.

— Eh bien, je ne veux pas vous presser davantage; — mais pour vous qui avez fait la toile et ne toussez pas, un verre ne peut se refuser : lequel est le vôtre?

— Merci. Votre vin est très bon; mais je n'en veux

plus. Maintenant nous allons repartir. Bien des remerciements pour votre honnêteté, dit-il en se levant.

— Ah! mais attendez : il faut que je vous paie. — Vous dites que ça fait?

— Quarante-neuf francs, dit Nicolas.

— En voilà cinquante.

— As-tu de la monnaie pour rendre un franc, Peter?

— Oui.

— Ecoutez, Nicolas, reprit la bonne femme, gardez ce franc pour acheter des tablettes de gomme, quand vous serez enrhumé.

— Bien obligé; fectivement, je tousse beaucoup le matin. — Peter, mets l'argent dans ta bourse; mais donne-moi le franc de Mme Parisod.

— Je regrette que mon mari ne soit pas à la maison, dit la trop hospitalière femme; il vous aurait bien offert une bouteille au cabaret.

— Au cabaret! fit Peter avec une exclamation. Le cabaret, c'est la maison du diable. Les cabarets tuent à la longue ceux qui ne s'en défient pas. Depuis que j'ai vu des cabaretiers ne pas refuser du vin à des hommes ivres, ou à des jeunes gens à peine sortis des écoles, je les ai considérés comme des hommes dangereux, des espèces d'empoisonneurs. A moins d'être en voyage, je n'entre jamais dans un cabaret. Je les fuis, au contraire, comme la peste. — Nous avons mangé et bu suffisamment chez vous; pourquoi donc irions-nous encore nous attabler dans un lieu public? Quand on ramène les bœufs ou les vaches d'une fontaine, si on les conduisait tout de suite après vers une

autre, et lors même que l'eau en serait meilleure, ces animaux refuseraient de boire. Or, il me semble que l'homme doit pourtant se montrer, à cet égard, au moins à la hauteur des bœufs.

— Vous avez bien raison, monsieur Peter; il serait à désirer que chacun pensât comme vous et se conduisît de la même manière. Mais dans notre pays, ceux qui ne vont pas boire au cabaret sont bien rares. De quel endroit êtes-vous?

— De Sonvillier, Jura bernois.

— Est-ce un bon pays?

— Oui et non. C'est un pays froid, assez triste. En hiver, il y a souvent bien de la neige. — On y fait des montres, et cette industrie amène de l'argent. Moi, je suis fils d'un pauvre tisserand qui m'a appris son métier. J'ai voyagé pendant longtemps en Allemagne et en France.

— Et vous vous êtes associé avec Nicolas?

— Oui, puisqu'il a besoin d'un compagnon.

— Vous avez bien fait. Je vous garderai notre fil pour l'année prochaine, car vraiment cette toile est belle, et je vois que vous êtes un homme de probité.

— Voï, madame Parisod, ajouta Nicolas; fectivement, un homme de probité, et aussi terriblement religieux. Le dimanche, va touchour l'éclise, et revient touchour content. S'il était pas venu me faire une visite le mois passé, j'étais un homme perdu; voï, ma foi, perdu. Je buvais trop dans les maisons où je portais la toile : « Allons, Nicolas, bois! diable! il faut boire. A ta santé, Nicolas! » Et puis, ça

faire tourner la tête du mauvais côté, et après ça, pendant vi jours, c'est comme un charbon de feu dans la poitrine. Aujourd'hui, avec deux grands verres, ça va bien, fectivement. Adieu, madame Parisod. Bien saluer votre mari. — Attends voir, Peter, que j'aie allumé ma pipe.

Pour la première fois depuis longtemps, Nicolas revint de sang-froid d'une telle expédition. Son ami Peter fut dès lors pour lui une sauvegarde bienfaisante dans ces sortes d'occasions. La coutume d'offrir du vin et de presser les gens de boire est si répandue dans beaucoup de maisons qu'on ne saurait trop s'élever contre elle et lui résister. Ce n'est plus là de l'hospitalité bienveillante, mais une habitude dont les conséquences deviennent funestes, et pour ceux qui la pratiquent, et pour ceux qui l'acceptent.

Il est, en particulier, dans notre pays, un petit hameau que j'ai traversé deux fois en ma vie, une fois en montant, une fois en descendant. Ce sont une vingtaine de maisonnettes dont plusieurs ne contiennent qu'une cave et un pressoir. Par là tout près, il y a un clos de vignes en pente rapide. Les gens qui les possèdent, montagnards pour la plupart, mettent leur vin dans les caves de ce hameau, et viennent le chercher ensuite par tonnelets qu'ils emmènent dans leurs demeures plus élevées. En allant et venant de la montagne à la plaine, ils en boivent aussi une bonne quantité. On fait là une halte indispensable. Et s'ils aperçoivent un passant, connu ou inconnu peu importe, ce dernier sera bien habile s'il parvient à ne pas

accepter l'invitation d'entrer dans une cave. Heureux encore s'il est assez sûr de lui pour en sortir sans trébucher. Quant aux maîtres de céans, ils y passent parfois des journées entières, occupés, dit-on, à désaltérer de nombreux piétons qu'ils attendent au chemin. Puis, une autre fois, c'est à leur tour de recevoir la même hospitalité qu'ils ont si largement offerte. Et ainsi le vin se boit, la cave, peu à peu, diminue ou se vide, et leurs propriétaires s'abrutissent parfaitement.

Quand je passai la première fois dans cet endroit, c'était de nuit; je n'y vis personne. Le surlendemain, je fus appréhendé au corps par un brave montagnard, venu là pour transvaser. Certes, quand j'ai soif, je bois mon verre de vin aussi bien qu'un autre, surtout s'il est nouveau et pétillant; mais si je n'en sens pas le besoin, je suis comme les ânes. Eh bien, j'eus beau dire et me défendre : le montagnard en question fut le plus fort; je vis qu'il prendrait mon refus absolu pour une grave impolitesse, et alors je le suivis dans le temple qu'il desservait. Il m'offrit un petit verre de vin excellent dont je n'avais nul besoin puisque c'était le matin, après quoi, remerciant de mon mieux, je sortis de l'antre fatal où tant de mes frères en Adam ont subi une tout autre influence. Mon hôte improvisé, dont j'ignore le nom et que je ne reverrai peut-être jamais, ne comprenait pas que, son vin étant si bon, je n'en voulusse pas davantage. Il me suivit longtemps du regard avec tristesse. Me plaignait-il? Faisait-il peut-être une bonne réflexion? Je n'en sais

rien. — Ce que je sais de source certaine, c'est que la déplorable manie de griser les passants constitue un véritable guet-apens moral, dans lequel chacun d'eux risque de tomber s'il n'y fait une sérieuse attention. Avis à quiconque, ayant lu ces lignes, s'arrêtera un jour par là.

CHAPITRE XIV

Depuis six mois, Peter travaillait aux Ballandes, et cela continuait à bien marcher pour les deux compagnons. Grâce à l'activité de son associé, Nicolas n'avait plus à redouter la misère; sa santé, autrefois si mauvaise, était meilleure maintenant. Peter avait exigé pour tous deux une alimentation plus convenable que les anciens *barbots* de pommes de terre de maître Nicolas. Il s'était même procuré un tonnelet de vin, dont il gardait la clef, afin d'épargner à son camarade les tentations auxquelles il aurait pu succomber. Tout compté, l'arrivée de Peter et son offre d'association furent pour Nicolas un très grand bonheur. Il le sentait et ne craignait pas de l'avouer :

— Fectivement, disait-il lorsqu'on lui en parlait, il y a longtemps que je serais au cimetière, sans l'ami Peter. C'est le bon Dieu qui l'a envoyé, vi ma foi !

— Pourquoi dites-vous comme ça « ma foi? » Nicolas, ce n'est pas bien. Votre foi vient de Dieu, et il n'aime pas qu'on jure inutilement.

— Que voulez-vous, mamzelle Sophie! — c'était avec elle qu'il causait, — j'y fais pas attention : ça sort tout seul de ma bouche. C'est comme M. Augustin Rock, quand il dit ses gros mots. L'autre jour, il se mettre en colère : c'était affreux de l'entendre, vi ma foi!

— Eh bien, n'imitez pas ceux qui jurent. Bonjour, Nicolas.

— Adieu, mamzelle Sophie. Comment va le père?

— Pas bien ces jours-ci; il souffre dans tous ses membres.

— C'est bien malheureux, fectivement. Je dirai à Peter lui faire une visite demain dimanche.

— Merci.

Augustin Rock avait pris, en effet, de bonne heure, l'habitude des jurements. Lorsque sa volonté de fer était contrariée, il se permettait d'affreux souhaits qui, s'ils avaient été exaucés, auraient fait de la terre tout entière et de ses habitants un vaste monceau de cendres. Hélas! n'est-il pas écrit qu'elle sera brûlée un jour? Il n'est pas besoin d'accumuler sur elle des malédictions; elle n'en est déjà que trop chargée. Mais ceux qui profèrent de telles exécrations ne savent plus ce qu'ils disent; leurs paroles sont comme l'écume que rejette une chaudière en ébullition.

Peter n'était pas encore entré chez les Rock; mais plus d'une fois il avait entendu Augustin se livrer à

des emportements de paroles condamnables. Par les récits de Nicolas et de quelques autres personnes, Peter connaissait plus ou moins la position et le caractère d'Augustin. Puis il avait aussi causé assez longtemps en allemand avec Mme Rock, lorsqu'elle vint ourdir une pièce de toile, maintenant terminée. Peter l'apporta un soir, comme les Rock venaient de souper. On l'engagea à s'asseoir, ce qu'il fit volontiers.

Depuis qu'Augustin était devenu un homme, ses anciennes bouderies l'avaient quitté. Il aimait à causer et faisait causer les autres. Fritz ne lui aurait plus du tout suffi, s'il était resté dans la maison; mais l'ancien domestique avait repris le chemin de son village où il s'était marié très catholiquement, bien qu'il n'eût pas été douze fois à la messe pendant ses douze années de service chez les Rock. Jean-Pierre Petoud, l'ancien camarade d'Augustin à la caserne, avait remplacé le Gesserand, comme valet pour tout faire. Il obéissait à la baguette aux ordres de ses maîtres.

Bien que Peter fût connu et estimé, nul ne savait, aux Ballandes, ce qu'avait été sa vie jusqu'ici, ni d'où lui venaient ses convictions religieuses. On constatait sa bonne influence sur Nicolas, sa charité à son égard; on n'entendait sortir de sa bouche que de bonnes paroles, mais on ne savait rien de ses aventures. Le voyant chez eux le soir en question, Augustin se promit de le faire causer. Augustin, de sa nature, était curieux; il aimait à questionner le prochain et en retirait une sorte d'instruction, ajoutée à celle qu'il puisait dans ses livres d'histoire. Depuis quelque temps

aussi, il avait lu certains opuscules sur l'origine du monde et sur le récit de Moïse. Déjà bien incrédule par caractère, il tendait à le devenir d'une manière systématique. C'était un progrès. On ne s'arrête pas en si beau chemin.

Son père alla chercher une bouteille de vin pour en offrir au tisserand, qui, refusant de manger, accepta cependant un verre.

— Vous êtes du Jura bernois? lui demanda Augustin.

— Oui, monsieur ; du grand village de Sonvillier. Mais j'ai quitté à vingt ans mon lieu de naissance, et dès lors j'ai travaillé dans la Suisse allemande, en Allemagne aussi, et en France. C'est à mon retour de ce dernier pays que j'ai appris à Nyon l'établissement de Nicolas Schwartz aux Ballandes; et comme je l'avais connu autrefois dans le canton de Berne, j'ai eu l'idée de lui faire une visite. Il me semblait que Dieu me poussait de ce côté-ci.

— Vous croyez que Dieu agit de cette manière sur l'esprit de l'homme? dit Augustin.

— Certainement je le crois; et plus d'une fois je l'ai reconnu.

— Ah bah ! c'est une superstition. Comment voulez-vous que Dieu vous connaisse, vous particulièrement? c'est une chose impossible.

— Pourquoi impossible?

— Mais c'est bien évident. Quand il ne s'agirait que de notre terre, Dieu ne pourrait voir en même temps

tous les hommes qui l'habitent. D'ailleurs, il ne s'occupe pas de nous.

— Si vous vous représentez l'Eternel de cette manière, monsieur Rock, vous le faites *borné*, ce qu'il ne peut être. Dieu existant certainement,... — mais d'abord, croyez-vous qu'il existe un Créateur de toutes choses, un Etre qui, vivant par lui-même et de toute éternité, possède la toute-puissance?

— On nous dit bien que oui.

— *On*, qui est-ce?

— Les grands philosophes : Socrate, Voltaire, et d'autres.

— Je ne connais pas les savants dont vous parlez et qui font pour vous autorité; mais je lis dans la Bible que l'Eternel est « Celui qui a été, qui est et qui sera » de tout temps. Il se nomme lui-même : « Je suis Celui qui suis. » Or cet Etre présent partout, connaît parfaitement chacune de ses créatures. Je suis convaincu qu'il sait exactement ce que vous pensez en ce moment, et qu'il entend vos paroles comme les miennes. Lisez-vous la Bible, monsieur Augustin?

— J'en ai lu une bonne partie quand j'allais au catéchisme; dès lors, j'avoue que je l'ai un peu négligée.

— Vous avez tort. Un jour, vous aurez besoin de consolations religieuses pour votre âme.

— Qu'entendez-vous par là? fit Augustin, dont la fierté naturelle se réveilla subitement : je pense avoir du caractère.

— Excusez-moi. Je n'ai pas eu l'intention de vous dire la moindre parole offensante; mais je vous certifie

que, pour chaque homme, il vient un moment où il sent le besoin de s'appuyer sur quelque chose de ferme et de solide, quand tout manque ici-bas. Le chrétien s'appuie sur le Sauveur.

A ces derniers mots, Augustin haussa légèrement les épaules. Peter reprit avec douceur :

— Oui, le chrétien s'appuie sur Celui qui a vaincu la mort et nous a délivrés de la malédiction du péché. Voulez-vous, monsieur Augustin, me permettre une seule question?

— Parbleu, pourquoi pas? deux si vous voulez.

Peter réfléchit un instant, comme s'il se recueillait devant Dieu, puis il dit :

— Autant que je connais votre position temporelle, monsieur Rock, je trouve que vous avez tout ce qu'un homme peut désirer ici-bas. Santé, jeunesse, fortune, père et mère encore vivants et bien portants, rien ne vous manque extérieurement pour jouir de la vie. Eh bien, malgré tout cela, je ne pense pas que vous soyez heureux, vraiment heureux. Dites-moi si je me trompe? voilà ma question.

Augustin ne répondit pas. Trop véridique pour affirmer un *oui* menteur, trop orgueilleux pour convenir du contraire, il se borna, au bout d'un moment de silence, à dire que cela le regardait seul.

— Pardon, si j'ajoute encore un mot, reprit Peter. Sans la connaissance vraie de Dieu, sans son amour dans notre cœur, il n'y a pas de bonheur possible en ce monde. Relativement, oui, vous êtes beaucoup plus heureux qu'un grand nombre de vos semblables, qui

sont loin d'avoir votre position de fortune et tout le reste; mais tant qu'un homme vit loin de Dieu, il ne peut être vraiment heureux. La source du bonheur est en lui, non en nous, qui sommes sujets à tant de misères, et voués finalement à la mort. Et puis, monsieur Rock, peut-être n'avez-vous pas souffert et ne connaissez-vous pas encore les angoisses du cœur et de l'âme. Cela viendra une fois, comptez-y bien. Moi aussi, j'ai été jeune comme vous; j'ai eu ma volonté, à laquelle je tenais autant que vous pouvez tenir à la vôtre. Dieu l'a brisée, cette volonté; et si je n'avais pas eu la certitude que tout ce qu'il fait est pour notre plus grand bien, je me serais horriblement révolté contre lui. Voulez-vous entendre ce qui m'est arrivé?

— Oui, ça me ferait plaisir.

Les trois membres de la famille devinrent tout attention. Peter leur fit le récit suivant :

— J'ai quitté la maison paternelle pour me perfectionner dans mon état, mais aussi pour vivre mieux à ma guise et selon les désirs de la jeunesse. Ce que je gagnais par mon travail était dépensé bien vite, soit dans les auberges, — soit dans les divertissements que je m'accordais. A la fin de l'année, je n'avais que quelques francs en réserve, pour ne pas mourir de faim si l'ouvrage manquait. J'ai visité une partie de l'Allemagne et ses capitales; j'ai parcouru la France, ayant la passion de voir des contrées nouvelles. Plusieurs fois, je me suis trouvé dans une grande détresse, et sans autre ressource que celle de l'hôpital. — Un jour, comme je cheminais sur une route, le sac sur le dos

et fort peu d'argent dans ma poche, je fus rejoint par un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, qui portait aussi un sac. Il me parla le premier, et m'apprit qu'il était colporteur de livres religieux, envoyé en France par la Société évangélique de Genève. Il est inutile de vous dire son nom de famille, mais son prénom était Ferdinand. Il est mort missionnaire, en pays lointain. Ce jeune homme avait été autrefois sans convictions chrétiennes, mais il était devenu un véritable disciple de Jésus-Christ. Il s'intéressa à moi, me procura de l'ouvrage dans une petite ville du département de la Drôme, chez un brave tisserand. Là, vivant avec des gens d'une piété vraie, je pus faire la différence entre leurs convictions et les miennes. Dieu toucha mon cœur aussi, et je trouvai la paix de mon âme dans l'acceptation du salut par Jésus-Christ. Dès lors, je fus vraiment heureux. M'étant plus tard attaché à la fille de mon patron par une affection très vive, elle répondit à mes sentiments. Nous fûmes mariés. Peu de mois après, mon beau-père mourut, emporté par le choléra qui sévit dans la contrée. Ma belle-mère étant morte aussi depuis quelques années, je restai seul avec ma femme. Elle était enceinte. Quand son terme arriva, elle mit au monde un enfant mort, et trois jours après elle expira, me donnant rendez-vous dans le ciel.

J'avais tout perdu. De nouveau seul au monde, en pays étranger, sans fortune, que serais-je devenu si Dieu ne m'avait soutenu? Au bout d'un an, je liquidai

mes petites affaires, et, ne voulant pas me remarier, je repris encore une fois le bâton du pèlerin. C'est alors que Dieu m'a conduit chez Nicolas, où je vois bien que ma place est marquée pour le moment. — Monsieur Augustin, croyez-vous maintenant que ma position m'autorise à vous adresser la question que je vous ai faite? Et si vous voulez pouvoir accepter les épreuves quand elles viendront, donnez d'avance votre cœur à Dieu.

— Il est sûr, dit Antoine Rock, voyant que le tisserand ne parlait plus, — il est sûr que vous avez eu de bien grands malheurs. Mais pourquoi n'êtes-vous pas resté dans la maison de votre beau-père?

— Elle ne lui appartenait pas. Nous étions en loyer. Généralement, les tisserands sont pauvres. Quand j'eus tout réglé, il me resta une petite somme que j'ai mise en dépôt pour les temps fâcheux. — Vous connaissez maintenant mon histoire. Si je vous l'ai racontée, c'est uniquement pour montrer à monsieur votre fils que j'ai de bonnes raisons pour croire à une providence particulière et personnelle de Dieu à mon égard. J'ai la conviction qu'il s'occupe de nous et connaît exactement ce que nous sommes. — Bonsoir. Je vous souhaite à tous la continuation de votre prospérité temporelle, avec la bénédiction de Dieu.

— Bonsoir, lui dit Augustin. Je vois que vous êtes un homme franc, et je vous respecte. Si Nicolas se trouvait dans le besoin et qu'on pût lui prêter secours, dites-le-moi.

— Merci. Nous avons le nécessaire, pendant que je puis travailler.

— Quel âge avez-vous?

— Bientôt quarante.

Peter revint chez lui, laissant les Rock aux réflexions que sa conversation faisait sans doute naître dans leur esprit.

CHAPITRE XV

Dans un petit hameau tel que celui des Ballandes, l'hiver est une saison triste, où chacun vit pour soi, bien plus encore que pendant l'été. Au lieu de se rencontrer aux champs ou devant les maisons, les hommes travaillent chacun de leur côté. Si le temps est beau, ils vont à la montagne ; mais dans le cas contraire ils ne sortent de leurs demeures que pour conduire le bétail aux fontaines. Les femmes, en tout temps, sont à leur ménage, au rouet vers le poële, ou tirant l'aiguille près d'une fenêtre. A moins d'être amies intimes, elles vont fort peu les unes chez les autres. S'il en est de causeuses, celles-ci ne peuvent pas rester longtemps dehors, les mains sous leur tablier : il faut rentrer au chaud. — Il y a les temps de brouillard, qui sont vraiment terribles, surtout si

l'humidité se prend à toutes choses, sous forme de glaçons. Et puis, la bise, qui, trop souvent, hurle durant une semaine et fait que chacun se sent crispé, rien que de mettre le nez à la rue. Le soir, que fait-on? — A l'époque dont nous parlons, les livres étaient rares dans les campagnes. La littérature populaire se composait essentiellement des œuvres d'auteurs français, qui, flattant les masses ignorantes ou envieuses, commençaient à répandre les idées socialistes, et à dégoûter les ouvriers de leur honnête et paisible existence, pour les livrer plus tard aux ambitieux qui les exploitent à leur profit, commandent en vrais tyrans sur les hommes simples, et donnent aux mauvais d'entre eux des aspirations qui ne tendent à rien moins qu'à la destruction de la société. Progrès des temps, disent les uns ; progrès du mal, affirment les autres. Et qui voit juste, au milieu de ce grand conflit? Celui qui, regardant plus haut que la fourmilière humaine, attend tout de la sagesse et de la direction suprême du Maître de l'univers. Pris en masse, les hommes n'ont jamais fait cause commune avec Dieu, mais oui bien contre lui.

Aux Ballandes, on avait pourtant quelques bons livres chez Ulysse Arnaut et chez Lacroix. Augustin se procurait de temps en temps un gros volume d'histoire ancienne, et même il avait acheté *Histoire de la Révolution française* et celle des *guerres de l'empire.* Si cette lecture nourrissait son esprit curieux, elle excitait en lui la haine contre les hommes qui promenèrent la guillotine dans les grandes villes de la

France. Mais les massacres sur les champs de bataille ne lui déplaisaient pas trop. Sans qu'il s'en doutât, l'influence morale de ces livres était pour lui mauvaise, en plus d'un sens, personne n'étant là pour discuter avec lui telle ou telle opinion de l'écrivain. La passion le saisissait, et il se laissait guider par elle. Bien différent des autres lecteurs, le tisserand Peter qui s'en tenait presque exclusivement à la Bible et continuait à la lire avec Nicolas. — Dans plusieurs maisons, l'almanach de Berne et Vevey constituait à peu de chose près toute la bibliothèque de la famille.

Aujourd'hui, les temps sont bien changés à cet égard. Presque partout des bibliothèques populaires se sont formées, grâce, d'abord, à l'initiative de personnes généreuses, et ensuite à l'intérêt qu'y prennent les municipalités. S'il est encore un certain nombre de ces dernières, qui, par inertie, mauvais vouloir ou une opposition que rien ne justifie, refusent de venir en aide aux bibliothèques, on peut affirmer sans crainte que la cause de celles-ci est gagnée devant tout homme ami de l'instruction publique et de la moralité. Comment donc! le peuple campagnard n'aurait pas besoin de culture intellectuelle, littéraire jusqu'à un certain point? Il n'aurait pas le droit, tout aussi bien que l'habitant des villes, de puiser à de bonnes sources pour nourrir son esprit, développer ses facultés, ennoblir ses sentiments? Et parce qu'on le rencontre en sabots couverts de bouse, peut-être, on pense qu'il ne jouira pas d'un livre religieux, moral, attrayant même. Supposer cela, ce serait

s'abuser grossièrement. Mais, d'autre part, il est, dans les villages, des esprits mal faits, influents parfois et amis de l'ignorance : ils vous disent brutalement que les livres sont bons pour les paresseux et non pour les gens actifs, et qu'il ne faut pas les répandre parmi le peuple. Ces gens-là pensent aussi qu'il est bien plus urgent de brûler de la poudre en l'honneur d'un nouveau cabaretier, que d'engager les jeunes gens à ne pas boire. Ah ! qu'il est donc difficile de faire le bien !

Cher lecteur, je reviens à mon récit.

Nous étions restés à la soirée de Peter chez les Rock, et c'était à l'entrée de l'hiver. Cette année-là, le froid vint de bonne heure et fut rigoureux. Ulysse Arnaut en souffrit beaucoup. Ses jointures craquaient, se disloquaient toujours davantage. Sophie lui donna les plus tendres soins et eut pour lui toutes les attentions d'une fille aimante et dévouée. Durant le dernier mois, — c'était en février, — il fallut deux hommes pour le lever et le remettre dans son lit. Etienne Lacroix et Peter vinrent chaque jour rendre ce service à leur frère mourant, prier avec lui et le fortifier dans sa foi, autant qu'ils pouvaient le faire. Enfin la délivrance arriva. C'était au moment où les gazons reverdissent, où les primevères et les violettes commencent à se montrer dans les endroits abrités. Ulysse Arnaut s'endormit en paix, laissant sa fille unique seule ici-bas, à vingt-trois ans. Etant majeure d'après la loi vaudoise, il lui fallait seulement un conseiller pour légaliser ses actes civils ; Etienne Lacroix en accepta les faciles

fonctions. Maintenant la veuve et la fille majeure n'ont plus besoin d'un conseil judiciaire; cela simplifie leur position.

Comme il n'était pas encore d'usage général que le pasteur officiel assistât aux enterrements, celui de la paroisse ne vint pas aux Ballandes. Peter fit à sa place un culte dans la maison mortuaire. Il lut dans la Bible les promesses certaines de Dieu pour ceux qui meurent dans la foi en Jésus-Christ, dit quelques mots en souvenir du frère dont l'âme et l'esprit se reposaient maintenant dans la joie du Seigneur, et termina par une courte prière. Augustin étant un des porteurs, l'écouta fort attentivement. Mme Lacroix et Evodie étaient aussi présentes, entourant Sophie de leur affection amicale et chrétienne.

Il fut décidé que l'orpheline viendrait passer quelque temps chez les Lacroix, où elle partagerait la chambre d'Evodie. Sophie ne pouvait guère, au moins pour la nuit, se trouver seule dans sa maison. — Dans sa simple robe de deuil, elle était bien touchante par son air de douce et pieuse résignation. Mais quand elle rentrait chez elle, dans une solitude absolue, ses larmes coulaient souvent avec abondance. Originaire du canton de Neuchâtel, son père n'avait laissé dans sa commune que des parents très éloignés, avec lesquels ni lui ni Sophie n'avaient entretenu de relations. Du côté de sa mère, la jeune fille n'avait non plus personne. Elle était donc absolument sans famille. Son petit avoir ne lui permettait pas de rester inoccupée aux Ballandes, et il lui répugnait d'aller *en jour-*

née, comme on dit à la campagne. Si les Lacroix avaient eu besoin d'une domestique, elle en aurait accepté avec bonheur les devoirs; mais Evodie étant là, il ne leur fallait personne. Charmante par le caractère, distinguée par les moyens intellectuels, d'un extérieur agréable, Sophie Arnaut serait certainement recherchée par un brave garçon des environs. Mieux que tout autre, le fils Crince aurait pu en avoir l'idée; mais les qualités de l'orpheline avaient pâli devant les futurs cinquante mille francs de la fille aînée de Louis Chevroud, de celle, précisément, dont les yeux saillants avaient déplu à Augustin. Depuis peu de jours Erida Chevroud était fiancée avec Gabriel Crince.

Sophie mit sa maison en ordre; Peter loua le jardin pour le faire cultiver par Nicolas à qui ce léger travail ferait du bien; puis Etienne Lacroix afferma pour son compte les autres terrains. Quand tout cela fut réglé, six semaines s'étaient écoulées depuis la mort d'Ulysse; et Sophie était encore là. Il fallait prendre une décision cependant; mais, qu'il lui serait pénible de quitter la famille Lacroix!

Un jour d'avril, par une de ces ravissantes matinées de printemps, alors que tout est fleur dans les campagnes et chant des oiseaux, une petite voiture s'arrêta devant la maison Lacroix. Une dame et sa fille en descendirent et furent reçues par Mme Lacroix comme d'anciennes connaissances. Pendant quelques années, la femme d'Etienne avait été, dans sa jeunesse, domestique chez la mère de cette dame, et

avait joué mainte fois avec celle-ci dans leur appartement à Genève. Mme Deverne était veuve et n'avait qu'une fille, mademoiselle Elisabeth. Celle-ci était blonde, jolie et gracieuse : dix-huit ans. Venant faire une visite à son ancienne bonne, Mme Deverne profitait de la circonstance pour s'informer d'une brave fille, qui pût remplacer sa domestique. Tout de suite on pensa que Sophie, si elle y consentait, serait la personne cherchée.

— Une perle, ma chère madame, dit la femme d'Etienne.

— Mieux qu'une perle, ajouta celui-ci; Sophie est une vraie chrétienne, et par son caractère et ses moyens, elle est bien plus distinguée que la plupart des filles de nos riches paysans. Si elle entre à votre service, madame, je vous prierai de la traiter avec les égards qu'elle mérite.

— Cela va sans dire, mon cher monsieur Lacroix. Mais vous comprenez aussi que, devant nos connaissances, cette jeune fille ne peut être que ma domestique.

— Sophie le comprendra parfaitement. Elle a du tact et saura se mettre à sa place. Voulez-vous qu'Evodie aille l'appeler dans sa maison?

— Merci; mais je serais bien aise de la voir chez elle, si vous avez l'obligeance de m'y conduire.

— Très volontiers.

Etienne, sa femme et Evodie conduisirent les deux dames chez Sophie.

Celle-ci fut bien étonnée de voir tant de monde à la

fois. Elle quitta prestement son ouvrage et fit entrer les cinq personnes, auxquelles des chaises furent offertes dans la chambre, à moins qu'elles ne préférassent s'asseoir sur la galerie, où il y avait deux bancs. Tout cela fut dit et fait avec aisance, dignité, et cependant d'un ton charmant.

En un clin d'œil, Mme Deverne vit que tout était d'une propreté parfaite et dans un ordre quasi minutieux. Cela lui donna déjà une bonne idée de la jeune fille. Etienne Lacroix fit part en quelques mots à Sophie du sujet qui les amenait chez elle, et lui demanda d'y réfléchir.

Mme Deverne ajouta les explications relatives au service de sa domestique. Elle dit que son appartement était petit, neuf : trois chambres, salon et cuisine. Elle tenait à la plus exquise propreté et à une fidélité à toute épreuve. Le salaire ne serait pas une question difficile à résoudre. M. Lacroix serait consulté sur ce point.

Avant de répondre directement à Mme Deverne, Sophie demanda à ses amis Lacroix leur avis.

— Nous vous conseillons d'accepter, dirent le mari et la femme.

— Et toi, Evodie?

— Moi aussi, puisque tu ne peux rester seule chez toi.

— Eh bien, madame, dit Sophie à Mme Deverne, je suis disposée à faire un essai, et je vous remercie de la confiance que vous voulez bien m'accorder sur la recommandation de M. et Mme Lacroix. Je n'ai jamais

servi chez des étrangers; mais, avec l'aide de Dieu, je tâcherai de remplir mon devoir en bonne conscience. Pour les commencements, j'aurai sans doute bien des choses à apprendre : Madame aura la bonté de me diriger.

— Sans doute. Ecoutez, Sophie, j'ai le bon espoir que vous vous trouverez bien chez moi. Si vous êtes décidée, je vous emmène aujourd'hui même. L'occasion est des meilleures, puisqu'il y a place pour vous et vos effets dans la voiture. A deux heures de l'après-midi, nous nous mettrons en route. Qu'en pensez-vous?

De nouveau, Sophie interrogea du regard M. et Mme Lacroix.

— Etes-vous prête? demanda cette dernière.

— Mais oui; il ne faut pas beaucoup de temps pour faire ma malle.

— Eh bien, c'est entendu, dit Mme Deverne, tendant la main à Sophie et la lui serrant cordialement.

Mademoiselle Elisabeth voulut aussi lui donner cette marque d'assentiment à ce qui venait d'être conclu, après quoi, la mère et la fille, en vraies citadines, examinèrent en détail la petite maison. Les Lacroix repartirent, pour vite préparer quelque chose à manger aux deux dames, et faire aussi dîner le cocher, qui n'aurait su où aller.

Avant de quitter Sophie, Mme Deverne lui fit compliment sur tout ce qu'elle avait vu chez elle.

— Sais-tu une chose, maman, dit Elisabeth : si Sophie reste chez nous, il faudra louer sa maison, et

nous y viendrons passer une partie de l'été. Nous serions si bien ici; c'est une chose à faire.

— Ou plutôt à examiner, dit Mme Deverne; car peut-être que Sophie voudra louer sa maison pour toute l'année.

— Nous n'avons pas encore parlé de cela avec M. Lacroix, dit Sophie.

Deux heures vont sonner. La malle est derrière la voiture, solidement attachée. Par délicatesse, Mme Deverne et sa fille ont laissé l'orpheline faire ses adieux, seule, à la famille Lacroix. Sophie embrasse la bonne mère, ensuite Evodie, puis aussi M. Lacroix qui lui dit :

— Dieu soit avec vous, ma chère enfant, et vous aussi, soyez toujours avec lui.

En se retournant, elle voit Barthélemy qui venait d'entrer.

— Adieu, Barthélemy, lui dit-elle en lui tendant la main : sa voix était tremblante.

— Bonjour, Sophie, répond le garçon. Mais vous êtes tous dans les larmes. On dirait que vous partez pour le Japon, tandis que vous allez simplement à Genève. Vous viendrez nous voir et nous irons aussi.

La pauvre enfant rejoignit la voiture, où sa maîtresse l'attendait. Tous l'y accompagnèrent, et bientôt l'équipage roulait du côté de Crassier.

Ah! Barthélemy! Barthélemy!

CHAPITRE XVI

Depuis quelque temps, Augustin causait volontiers avec Evodie, lorsqu'il la rencontrait entre les deux maisons. Il s'arrêtait alors, son outil à l'épaule, et se tenant là debout un moment avec elle. Mais il se serait bien gardé de pousser l'indiscrétion jusqu'à essayer de faire une visite à la famille Lacroix. Il réservait cela pour un cas de mort ou si, à la suite de quelque grave accident arrivé à son père ou à sa mère, il eût fallu prier Barthélemy d'atteler son cheval et de courir au médecin. Quoique décidé à faire prédominer en tout sa volonté personnelle, Augustin admettait cependant que, sur certains sujets, chacun ne pensât pas comme lui et eût aussi son opinion particulière. Puis, au fond, il estimait les gens qui lui tenaient tête et lui parlaient franchement. C'est ainsi qu'il n'en

voulut jamais à Peter le tisserand de ce qu'il lui avait dit le jour où il vint apporter la toile. Nature excessivement rude, caractère implacable, enclin à la sourde colère, il est possible qu'une éducation judicieuse et chrétienne eût eu sur lui une bonne influence, en adoucissant des angles tranchants et en agissant sur un cœur droit mais bien orgueilleux. Au lieu de cela, les parents avaient laissé tous les mauvais bourgeons naturels se développer, et maintenant il était trop tard pour essayer de redresser ce jeune arbre dont la tige et les racines avaient crû sans aucune sage direction, sans aucun contrepoids moral ou religieux. C'était même beaucoup qu'un tel jeune homme riche ne fût pas tombé dans le vice où les passions en entraînent tant d'autres.

Le soir du jour où Mme Deverne emmena Sophie à Genève, Augustin Rock profita d'un moment où Evodie revenait à la maison, un râteau à la main, pour s'approcher d'elle. Evodie avait été *nettoyer* un pré dans le voisinage, depuis le départ de la voiture. Cet ouvrage se fait au printemps, lorsque les gazons vont pousser. Il faut étendre les taupinières, râteler les feuilles sèches, restées sous les arbres ou chassées par le vent. Ordinairement ce sont les femmes qui font cela, pendant que les hommes sont aux vignes.

— Tu viens de *nettoyer?* lui dit Augustin.

— Oui; il y avait encore quelque chose à faire en Franelly. Maintenant, nous avons fini, et j'en suis bien aise.

— Notre Josette, — c'était la servante des Rock, —

en a bien encore pour huit jours, grâce aux chênes des Crince, dont les feuilles ont été semées par la bise dans notre grand pré. Si ces chênes étaient à moi, je n'en laisserais pas un seul debout. Il faudrait que toutes leurs racines fussent arrachées.

— C'est pourtant un si bel arbre, le chêne! Et quand ils sont chargés de glands, comme l'automne dernier, ils sont encore plus beaux. As-tu jamais examiné de près comme Celui qui les fait croître a taillé avec délicatesse le petit vase où le fruit est attaché à l'arbre?

— Qui est-ce qui fait croître les glands? dit Augustin avec son rire moqueur.

— Augustin, tu fais l'incrédule, comme si tu ne croyais qu'à la force de la matière; mais, mon pauvre ami, tu as beau vouloir fermer les yeux de ton esprit, je suis sûre que ton âme entrevoit et sent ce que tes paroles essaient de démentir.

— Tu penses donc que c'est Dieu qui fait croître les glands?

— Certainement je le crois. Toutes choses dépendent de lui et ont été formées pour sa gloire.

— Ah bien oui! ça, par exemple, c'est un peu fort. Dieu se met en peine des glands autant que moi des geais qui les mangent. Et pourtant, ces gueux de geais, je voudrais qu'ils s'étranglassent tous, du premier au dernier, en avalant leurs glands. C'est un oiseau que je n'aime pas.

— Pourquoi? que t'a-t-il fait?

— Ah bah! c'est une vieille histoire qui ne signifie

plus rien. — Mais tu m'as amené dans une conversation tout autre que ce dont je voulais te parler. Qui sont les dames venues chez vous aujourd'hui? J'ai vu que Sophie Arnaut est partie avec elles.

— C'est Mme Deverne et sa fille. Ma mère a été en service dans leur famille, avant son mariage. Sophie entre chez elle comme domestique.

— Ah! c'est *fichant*. J'avais pensé que si notre cretine de Josette s'en va bientôt, la fille du charpentier aurait pu la remplacer. Sais-tu qu'elle me plaît, cette Sophie! Je crois qu'elle fera une bonne servante. Si elle était restée ici, j'aurais certainement conseillé à ma mère de la prendre. A présent, c'est trop tard; et voilà pourquoi je dis que c'est *fichant*.

— Sophie n'aurait pas été assez forte, au moins je ne le pense pas, pour faire vos gros ouvrages.

— Elle a cependant une bonne santé?

— Oui, mais je crois que la tâche eût été trop considérable pour elle.

— Il ne sert plus de rien d'en parler; — on ne veut pas lui courir après. — Dis-moi un peu : Ce tisserand Peter est une espèce de ministre! Le jour de l'enterrement, il s'est très bien tiré de son petit sermon. Il est aussi, comme toi, de ceux qui *croient*. — Après tout, il se peut qu'il y ait quelque chose de l'autre côté de la tombe : si seulement un des morts revenait pour nous l'expliquer! Jusqu'à ce qu'on en voie un ressortir du cimetière, tout ce qu'on nous dit d'une autre vie ne repose que sur des conjectures.

— Si tu recevais la Bible comme étant la Parole de

Dieu, tu ne dirais pas cela, Augustin. Un jour, tu reconnaîtras, j'espère, qu'elle est vraie et ne se trompe pas.

En rentrant chez elle, Evodie Lacroix pensait à la vie que Sophie aurait eue chez les Rock, si elle était entrée à leur service. Jamais Sophie Arnaut ne s'y serait faite. Les rapports entre les parents d'Augustin et leur fils devenaient de plus en plus nuls. Ils se craignaient mutuellement et ne se montraient une certaine confiance que pour les affaires d'argent. Une fois ces affaires réglées, et les travaux de la campagne allant leur train, ils échangeaient fort peu de paroles, surtout pas de celles qui ont leur source dans une affection réciproque. Augustin respectait son père et sa mère et les aurait défendus de tout son pouvoir; mais il n'y avait pas dans le cœur des uns et des autres ce doux lien qui existe entre parents et enfants dans les familles chrétiennes, et même dans celles où la possession des biens de la terre n'a pas tout matérialisé.

Lorsque Antoine Rock apprit la nouvelle des fiançailles du fils Crince avec Erida Chevroud, il reprocha plus ou moins directement à Augustin de n'avoir pas écouté son conseil quand il était temps.

— Je t'avais bien dit que cette fille serait recherchée de bonne heure, lui dit-il; tu vois si je me suis trompé. Gabriel Crince a bien du bonheur. Quand il aura reçu l'argent de sa femme, il pourra payer ses sœurs, garder tout le terrain de son père, et il lui restera encore une belle somme entre les mains. Sa future est d'ailleurs une agréable personne.

— Tant mieux pour lui, répondit Augustin. Cette fille ne me plaisait pas. Or, pour me décider à en prendre une, il faudra qu'elle soit à mon gré. Si je la trouve, elle sera à moi. Mais peut-être qu'elle n'existe pas.

— Pardi, reprit le père, je pense bien qu'elle n'existe pas. S'il te la faut parfaite, tu attendras longtemps. Et ce n'est pas en ne sortant jamais de chez nous que tu la rencontreras. Crois-tu, peut-être, que les filles à marier vont venir te faire la cour, et tourner autour de notre maison pour se montrer? Tu ferais beaucoup mieux de suivre l'exemple de Barthélemy Lacroix et d'aller comme lui un peu aux danses. De cette manière, tu aurais au moins l'occasion de voir celle qui saura te charmer.

— Barthélemy n'est pas beaucoup plus avancé que moi, malgré les danses. Sa sœur m'a dit qu'il n'a encore personne en vue.

— Puisque tu parles d'Evodie Lacroix, qu'aviez-vous tant à causer ensemble, le jour où la dame de Genève a emmené la fille du charpentier?

— Nous causions de ce qui nous faisait plaisir. Evodie est une fille qui dit franchement ce qu'elle pense, et qui a bien des moyens.

— C'est dommage qu'elle ne soit pas mieux de figure, dit le père en regardant d'un autre côté.

— Oui; et puis, elle est restée petite, quoiqu'on voie bien des femmes encore moins grandes. La mère Girofle, par exemple, est plus courte qu'Evodie; ça ne l'a pas empêchée d'avoir six beaux enfants, grands

et bien portants. Quant à Evodie Lacroix, je ne pense pas qu'elle se marie.

— Pourquoi?

— *Parce que* : c'est une idée que j'ai comme ça.

« Il n'y songe donc pas, quand même il lui parle, se dit le père à la suite de cette conversation. » Mais il se garda bien de conseiller à son fils d'y songer tout de bon. On se souvient qu'il n'aurait pas vu avec plaisir ce mariage; et d'ailleurs, après son échec de la Ferme-au-bois, Antoine Rock ne voulait pas donner de conseils trop directs à Augustin sur ce sujet.

A Genève, Sophie se trouvait bien chez Mme Deverne qui en était fort contente. Elle eut sans doute à apprendre beaucoup de choses qui ne pouvaient se trouver dans son petit ménage des Ballandes, et qu'il fallait savoir exactement chez Mme Deverne. Celle-ci était exigeante, mais juste. Ce qu'elle demandait à sa domestique devait être exécuté ponctuellement. L'appartement était situé dans la rue des Peupliers, nom fort peu aristocratique, mais quartier qui a de l'air et du soleil. Par sa famille à elle, — famille qui avait eu des revers de fortune, — Mme Deverne appartenait à ce qu'on appelait les gens *du haut;* en épousant M. Deverne, elle était descendue d'un cran de la caste héréditaire, et pourtant M. Deverne avait été banquier. Mais, à cette époque, les banquiers faisaient de beaucoup moins grandes affaires qu'aujourd'hui; et ceux qu'on nommait les princes de la finance étaient encore bien rares : une dizaine en Europe, et c'était tout. Malheureusement M. Deverne mourut jeune et

ne put atteindre aux millions qu'on gagne aujourd'hui (ou qu'on perd encore plus vite) au tripot des Bourses, et en écrémant par petites commissionnettes les sommes colossales qui passent ou séjournent dans les caisses des banques. Arrivé à la possession de grandes richesses, M. Deverne aurait, sans aucun doute, remonté sensiblement le crochet de la crémaillère, au point de vue de la considération sociale. Ceci soit dit sans blâmer ou blesser personne, mais simplement pour constater un fait qui se retrouve dans tous les pays. Toutefois, M. Deverne avait laissé à sa veuve une fortune honnête, qui lui permettait de vivre à Genève en dépensant les deux tiers de ses revenus seulement et de placer l'autre tiers pour la dot future de sa fille. Très simple pour elle-même, se contentant d'une seule domestique, elle donnait à sa fille des professeurs capables et bien payés.

Au bout d'un mois, Sophie était au courant de tout le service de la maison. Sa maîtresse lui demanda si elle consentait maintenant à s'engager pour l'année. Sophie dit que oui. Mme Deverne offrit 160 fr., et dit qu'elle donnait 40 fr. d'étrennes : total, 200, somme qui fut trouvée acceptable par Etienne Lacroix, au moins pour une première année. Quand la chose fut réglée, Mme Deverne fit présent d'une robe à Sophie, en lui demandant de la porter, bien que la couleur de l'étoffe fût à peine un demi-deuil.

— Puisque vous êtes tout de bon à nous, Sophie, lui dit-elle, je tiens à ne plus vous voir en grand deuil. Faites faire la robe, je payerai la façon. Une

autre chose encore à laquelle je tiens, c'est que vous tâchiez d'être gaie avec mademoiselle Elisabeth. Comme vous êtes orpheline, je comprends bien votre chagrin, mon enfant; mais, si vous le pouvez, tâchez que mademoiselle Elisabeth ne voie pas trop souvent vos larmes.

— Je ferai mon possible à cet égard, répondit l'aimable fille.

Hélas! malgré toute sa perspicacité de maîtresse de maison, malgré sa vue perçante qui distinguait jusqu'à un grain de poussière oublié sur le marbre de la cheminée du salon, Mme Deverne n'avait pas imaginé que l'orpheline gardait au fond du cœur un mal secret emporté des Ballandes et dont elle souffrait depuis quelques mois, sans en avoir jamais rien laissé voir. Cela était venu à son insu; et pour l'arracher de la place où ce sentiment s'était introduit, il faudrait bien du courage, une énergie peu commune. Sophie y travaillait fermement. Parviendrait-elle à l'extirper? Nous verrons cela plus tard.

Pour le moment, il s'agit de dire au lecteur, que, cédant au désir de sa fille, Mme Deverne avait loué pour deux mois la maison de Sophie, et qu'elles iraient y passer les vacances d'été. Elisabeth s'en faisait une joie immense. En cachette de sa mère, qui peut-être n'aurait pas trouvé la chose très convenable, elle embrassa bien Sophie dans la cuisine, lorsque la chose eut été décidée.

— Est-ce que cela ne vous fait pas plaisir aussi? lui demanda-t-elle.

— Mais sans doute : pour vous, mademoiselle, et ensuite pour moi. Je reverrai la famille Lacroix.

— Eh bien, puisque vous êtes contente, embrassez-moi donc aussi.

Sans qu'elle pût les retenir, Sophie laissa tomber deux larmes sur les joues de sa jeune maîtresse, qui lui dit d'un ton très affectueux et badin en même temps :

— Ça, par exemple, Sophie, c'est défendu, vous le savez. N'êtes-vous pas heureuse avec nous et chez nous?

— Oui, certainement, chère mademoiselle; je vous aime bien et je voudrais être toujours joyeuse. Puissiez-vous ne jamais connaître la tristesse et la douleur. — Vous étiez bien jeune, quand vous avez perdu monsieur votre père?

— Pensez donc! je n'avais que huit ans. Mais je me le rappelle très bien. Papa était si bon! — C'est donc dans quinze jours que nous émigrons aux Ballandes.

TROISIÈME PARTIE

UNE PASSION

CHAPITRE XVII

C'est l'été. Comme dit le psalmiste : « Les cieux racontent la gloire du Dieu fort.... Il a posé en eux un pavillon pour le soleil.... Son départ est de l'un des bouts des cieux, et son tour se fait sur l'un et l'autre bout, et il n'y a rien qui puisse se mettre à couvert de sa chaleur[1]. »

Le mois de juin vient de finir, et avec lui les derniers foins sont récoltés à la plaine. Les froments se chargent d'un grain laiteux, qui bientôt prendra de la consistance et fera courber les épis dorés. Dans les vergers, les cerises sont mûres, et les fruits d'automne se montrent déjà, çà et là, dans le feuillage épais qui les abrite et les tient au frais. Au plus haut des airs, l'aigle du Jura plane en silence, comme s'il se nourrissait de lumière.

[1] Ps. XIX.

A la montagne, les troupeaux brament de bonheur et de liberté. La vie coule partout, pleine, débordante. De l'aube à la nuit, le cultivateur est à son travail. Il a quitté sa maison à l'heure où se forme la rosée; il y rentre au moment où tombe le serein. Les jours sont les plus grands de l'année. Honte à qui dort trop longtemps! Le vieillard et l'enfant, pour lesquels le long sommeil est un bienfait, sont debout de grand matin, comme l'ouvrier au fort de la vie, qui secoue ses paupières dès les premières lueurs de l'aurore. Dans les villes populeuses, la chaleur est accablante. Le miroitement des maisons irrite les nerfs, fatigue la vue. On arrose abondamment le pavé des rues; on essaie de noyer la poussière des chemins dans les faubourgs. Les stores se déroulent devant les fenêtres, pour amortir l'intensité des rayons du soleil. Dans les cours intérieures, dans les passages sombres, les pierres suintent l'humidité qu'elles pompent dans un sol où passent de profonds égoûts. — Le citadin qui possède une grosse bourse, le professeur en vacances, le négociant qui peut abandonner ses affaires pour une semaine ou deux, partent pour la montagne. Les dames riches, un peu maladives ou fantasques, se rendent aux eaux. Chacun s'en va selon ses désirs, excepté le pauvre, le misérable, l'homme du devoir, riche ou non, attaché à un labeur qui ne souffre aucune absence volontaire.

Très positivement, les cultivateurs sont, à cet égard, beaucoup mieux partagés que les habitants des villes. Mais ils ont aussi leurs ennuis, leurs craintes. Il y a

les orages qui grondent, des fléaux dévastateurs se promènent sur les coteaux et dans les champs. Il y a, pour eux comme pour tous les membres de la famille humaine, une part de joie et une part de douleur. Heureux celui qui, chaque matin, consacre sa vie à l'Auteur de toute grâce et se confie en ses soins paternels !

Tout étant prêt pour le départ à la rue des Peupliers, Mme Deverne, mademoiselle Elisabeth et Sophie prirent place dans la petite voiture qui déjà fit le voyage des Ballandes à la fin d'avril. Partant à huit heures du matin, ces dames arriveraient un peu avant midi, car il fallait s'arrêter à Commugny pour donner l'avoine au cheval et le laisser un peu reposer. Mme Deverne avait pris les provisions nécessaires : café, sucre, thé, etc., denrées qui sont toujours moins chères à Genève que dans les villages vaudois. Puis, il y avait trois malles, tant petites que grandes. Tout cela ne laissait pas de constituer un assez gros chargement. L'argenterie de table n'avait pas été oubliée non plus; mais il en fallait peu pour deux personnes seulement; et Mme Deverne ne comptait pas sur des tombées de visiteurs aux Ballandes, endroit reculé, peu connu, et où jamais pensionnaires n'ont séjourné. Toutefois, il se pouvait que deux ou trois dames, et autant de jeunes amies de mademoiselle Elisabeth, eussent tout à coup l'idée de venir leur demander à dîner et passer la journée avec elles. Dans cette possibilité, il fallait avoir quelque chose pour un dessert : des biscuits secs, du raisin

de Malaga, quelques bouteilles de vin français ou d'Espagne. Une femme pratique pense à tout dans ces cas-là. Assez d'autres ne pensent à rien, si ce n'est peut-être à elles-mêmes. — En voyant les nombreux colis à mettre sur la voiture, le cocher fit, à haute voix, la réflexion que deux chevaux auraient mieux traîné le véhicule qu'un seul.

— Madame ne m'avait pas prévenu qu'il y aurait autant de paquets, dit-il. Nous serons obligés d'aller lentement.

— Eh bien, lui répondit-elle, nous jouirons mieux de la vue. Il n'est pas nécessaire de forcer votre cheval.

L'homme se le tint pour dit. Aussi l'horloge de Crassier sonnait-elle douze coups, lorsque le char eut dépassé les dernières maisons de ce village.

Quelques minutes après, Barthélemy se tenait au chemin entre les deux maisons, fumant un bout de cigare pour éloigner les mouches, et attendant la voiture, afin d'aider à entrer les malles. Augustin, qui venait aussi de dîner, se trouva dans le voisinage de Barthélemy et lui adressa le premier la parole, chose qu'il faisait rarement avec lui.

— Que fais-tu là? lui dit-il. Attends-tu quelqu'un?

— Oui, répondit laconiquement le jeune Lacroix.

— Qui? reprit l'autre.

— Tu tiens donc bien à le savoir?

— Pourquoi y tiendrais-je? au fait, ça m'est bien égal. Je ne m'inquiète pas de tes affaires.

— Ni moi beaucoup des tiennes. Je te dirai pourtant

que Mme Deverne a loué la maison de Sophie Arnaut, et qu'elle arrive aujourd'hui avec sa fille, pour y passer quelque temps. Es-tu satisfait?

— Est-ce que Sophie vient aussi avec elles?

— Sans doute; ces dames auront leur ménage.

— Et ça durera, combien?

— Six semaines, peut-être deux mois.

— En ce cas, on verra Sophie. J'aurais voulu qu'elle vînt chez nous pour y remplacer Josette, qui part le premier d'août. Nous n'avons encore personne.

— C'est pour plaisanter que tu parles d'engager Sophie Arnaut? votre maison n'est pas ce qu'il lui faut.

— Et pourquoi pas?

— Elle y serait trop fatiguée; et d'ailleurs elle ne pourrait avoir une meilleure place que la sienne actuelle. Voici la voiture au dernier contour. Adieu.

Barthélemy se dirigea du côté de la maison de Sophie, où sa sœur avait préparé un petit dîner pour les arrivants.

Jusqu'à ce moment, les Lacroix n'avaient point parlé dans le hameau, pas même à Nicolas qui cultivait le jardin de Sophie, du séjour projeté des deux dames. Ils avaient cette précieuse qualité qui consiste à ne pas dire ce qui n'est pas nécessaire, soit sur eux-mêmes, soit sur autrui. Les Rock poussaient cette même qualité à un tel excès, qu'elle en devenait un défaut positif. Vous leur auriez arraché la langue, plutôt que de tirer d'un des trois membres de la famille, un mot, un simple mot, qu'ils ne voulaient pas prononcer sur ce qui les concernait. En revanche, ils

tâchaient de se tenir au courant de ce qui intéressait le prochain, soit en bien, soit en mal, et Augustin ne se faisait pas faute d'adresser des questions à ce sujet quand l'occasion était favorable. Sur ce point-là, il s'entendait admirablement avec ses parents. Il est, en effet, des gens qui, sans jamais sortir de chez eux, savent ce qui se passe à deux lieues à la ronde. C'est pour cela que Barthélemy se tint d'abord sur la défensive avec Augustin.

Outre le dîner qu'Evodie avait préparé, les dames trouvèrent la maison bien aérée, de jolis rideaux de mousseline aux fenêtres, tout, enfin, propre et en bon état.

Barthélemy entra les malles, Sophie les paquets et les cartons, pendant que Mme Deverne et sa fille se tenaient sur un des bancs de la galerie. Le soleil n'y venait plus, étant trop élevé et déjà un peu à droite de la maison. Il y faisait agréable. Mademoiselle Elisabeth chantonnait et même sifflait par moment. Elle pouvait siffler toutes sortes d'airs comme un garçon, et, dans un endroit aussi bocager que les Ballandes, elle ne se ferait pas faute d'imiter les oiseaux qui viendraient chanter au jardin. En ce moment, il en vint un que Mme Deverne trouva de bien mauvais augure, et pourtant ce n'était autre que le pauvre Nicolas. Mais il avait la pipe à la bouche et fumait un tabac donc la forte odeur monta jusqu'à la galerie. Or Mme Deverne n'admettait pas qu'on fumât dans son voisinage, et surtout pas sous ses fenêtres. En outre, Nicolas, vieux asthmatique, avait la respiration ronflante.

— Eh! dites-moi, mon bonhomme, lui cria Mme Deverne en l'apostrophant du bord de la galerie, que venez-vous faire dans ce jardin?

Nicolas prit sa pipe dans une main, découvrit de l'autre son crâne à peu près chauve, et dit d'un ton semi-respectueux :

— Madame, je viens voir si mon légume y souffre bien de la chaleur.

— Est-ce que ce jardin est à vous?

— Fectivement; c'est-à-dire, il est à la Sophie. M. Lacroix me l'a loué pour une année.

— Ne pourriez-vous pas vous abstenir de fumer quand vous y viendrez travailler?

— Oh! voï. Madame il aime pas la pipe?

— L'odeur du tabac me fait mal.

— Alors, ma foi, je suis bien fâché. Je fumera plus ici.

Et pour prouver qu'il disait vrai, Nicolas secoua les cendres de sa pipe, lesquelles s'éparpillèrent dans un carreau de belles laitues. Comprenant qu'il était de trop par là, le pauvre homme s'en retourna chez lui pour conter à Peter sa mésaventure.

— Vi, ma foi! dit-il en manière de conclusion à son récit, cette dame, il est, je crois, bien xigeante.

— Il faudra être toujours poli avec elle, dit Peter, et ne pas la contrarier.

— C'est bien sûr; mais il faut pas non plus elle me contrarie.

La voiture étant complétement déchargée, Barthélemy vint saluer les dames et leur demander s'il pouvait leur être utile à quelque chose.

— Je ne pense pas, non; merci de votre obligeance, répondit Mme Deverne. Si seulement, monsieur Barthélemy, vous aviez la bonté de faire donner quelque chose à manger au cocher? Nous ne pouvons guère le recevoir ici.

— Son dîner l'attend à la maison, où le cheval a aussi trouvé place.

— Merci, mon ami. Votre père me comptera la dépense. Au revoir.

— Bonjour! lui dit amicalement Elisabeth.

Barthélemy passa à la cuisine, où il trouva sa sœur et Sophie.

— Je n'ai pas encore pu vous serrer la main, dit-il à cette dernière; il faut pourtant se donner ce plaisir, maintenant que vous voilà de retour pour deux mois. Vous voyez bien qu'il ne fallait pas tant pleurer en quittant les Ballandes.

— C'est vrai, répondit-elle. Je retrouve ici de bons amis, mais je ne retrouve pas mon père. — Dans ma position d'orpheline, j'ai cependant bien des grâces à rendre à Dieu. Votre père est un conseiller et un ami précieux pour moi.

— Oh! oui, il vous aime bien, allez seulement. Bonjour, Sophie. Je pense qu'on vous permettra de venir souvent chez nous. Le jardin est assez joli maintenant; il y a une masse de roses.

— Merci; j'irai bien volontiers.

Barthélemy serra de nouveau la main qui lui était tendue, et s'en alla chez lui. Elle était chaude, cette main, mais ferme, comme toute main active. Barthé-

lemy pensa que cette chaleur venait sans doute du contact des nombreux paquets que Sophie avait entrés dans la maison.

Pendant le dîner, qu'Evodie voulut servir elle-même et qui fut trouvé excellent malgré sa simplicité, Mme Deverne adressa diverses questions à la jeune cuisinière improvisée. Sophie arrangeait vite les effets et mettait différentes choses en ordre.

— Voilà une salade bien appétissante, dit Mme Deverne, en indiquant du regard les *cœurs* mœlleux, délicats et roses qu'Elisabeth assaisonnait. D'où viennent-elles, ces laitues pommées?

— De notre jardin, madame. Nous en avons de fort belles en ce moment. Si vous les aimez, il faudra dire à Sophie d'en venir chercher, chaque fois que vous en désirerez.

— Bien aimable! En effet, je ne me soucierais pas de celles du pauvre homme qui cultive le jardin de Sophie. Il les saupoudre des cendres de sa pipe, et, comme il est asthmatique, il doit beaucoup tousser en travaillant.

— J'ai déjà prévenu Sophie, madame. Elle viendra cueillir elle-même chez nous le légume dont vous aurez besoin.

— Parfaitement. Pour rien au monde, je ne voudrais manger celui de l'homme du jardin. Comment se nomme-t-il?

— Nicolas Schwartz.

— Un Allemand. Ces gens-là ne sauraient vivre sans leur pipe.

— Madame, le médecin lui a prescrit de fumer; il doit même ajouter à son tabac de feuilles de *pomme épineuse,* du *datura,* je crois.

— En ce cas, c'est différent. Mais c'est un poison, le grand datura; et les émanations en doivent être malsaines.

— Nous dirons à Nicolas de ne pas fumer sous vos fenêtres.

— Merci. Ce sera une bonne précaution. Sophie aura un carnet, dans lequel on inscrira régulièrement les légumes cueillis chez vous. Votre mère mettra le prix en regard de chaque article, et je payerai à la fin du mois.

— Je crois que ce serait un travail bien superflu, madame; nous n'avons pas l'habitude de vendre le légume et surtout pas à nos amis. Il y en aura toujours assez, pour vous et pour nous.

— Nous verrons; je m'entendrai avec votre mère. Mais vraiment, cette salade est délicieuse. Où vous procurez-vous l'huile?

— C'est de notre huile de noix.

— Excellente.

— N'est-ce pas, maman, qu'elle est bonne? dit Elisabeth. Et quelle différence, pour la saveur de ces légumes, avec ceux qui se flétrissent dans les corbeilles des revendeuses du Molard!

Outre le rôti de veau, l'omelette et la salade, il y avait un joli petit dessert : cerises fraîches; poires de la Saint-Jean, tendres et juteuses; groseilles, et un pudding au sucre brûlé. Evodie était bonne cuisinière.

La petite personne eût été une parfaite domestique pour tout faire dans un ménage restreint. Heureusement pour elle, sa place dans la maison paternelle lui paraissait bien préférable au service chez des étrangers.

La table étant levée à la chambre, les deux amies dînèrent tranquillement à la cuisine, pendant que les dames se reposaient sur la galerie, dans le voisinage de laquelle Nicolas se garda bien de revenir avant le soir.

MERCANTILE LIBRARY NEW YORK.

CHAPITRE XVIII

Il ne faut pas prendre pour une critique ce que nous avons raconté de l'arrivée de Mme Deverne aux Ballandes, ni, en général, le côté positif, sous lequel nous l'avons présentée au lecteur. Dans ce caractère un peu entier, habitué à commander et à être obéi, il y avait des qualités excellentes. Bonté, sous des dehors qui paraissaient hautains et un peu secs, mais qui n'étaient que le résultat de l'éducation; cœur droit, un grand amour de la justice et, en même temps, la stricte observation des convenances sociales; de la générosité malgré un ordre minutieux, et la ferme volonté de ne faire aucune fausse dépense, — voilà ce qu'on trouvait chez la dame genevoise. Son premier abord n'était pas toujours très aimable, il faut en convenir; mais au bout de quelques minutes, on se

sentait parfaitement à l'aise avec elle. Mme Deverne était une de ces personnes qui gagnent beaucoup à être connues, vues de près et dans l'intimité.

Sa fille ne lui ressemblait pas précisément. D'abord, elle était toute jeune, ayant le besoin de rire franchement, de s'amuser, de courir les champs comme un petit cheval échappé ; et, avec cela, très obéissante, acceptant le devoir et point paresseuse. Le moment venu de se marier, elle deviendrait certainement une aimable femme, bonne et sage maîtresse de maison. Elle élèverait bien ses enfants, mais, pour sûr, elle ne sifflerait plus et ne verrait pas chaque matin le grain de poussière oublié sur la cheminée. Elisabeth tenait beaucoup plus de son père que de sa mère, même pour la figure. Elle n'était pas assez coiffée de l'orgueil de caste, pour se considérer comme plus haut placée que celles de ses connaissances qui, devenues pauvres, devaient donner des leçons pour aider à de vieux parents dans la gêne, ou se créer à elles-mêmes des ressources nécessaires. Bien loin de ne pas les saluer si elle les rencontrait dans la même société, comme le faisaient de jeunes pécores au cœur sec, aux manières impertinentes et hautaines, Elisabeth Deverne avait au contraire des prévenances aimables à leur égard. Ce qu'on pouvait lui reprocher, c'était de l'irréflexion, des réponses parfois un peu drôles, un trop grand abandon dans la causerie. Jusqu'à présent, sa mère avait lutté en vain contre ces dispositions naturelles, que l'âge et l'expérience de la vie corrigeraient.

Le lendemain de leur arrivée aux Ballandes, elle était déjà de bonne heure chez les Lacroix, se promenant au jardin avec Evodie, et regardant travailler Barthélemy qui fossoyait un carreau.

— Bonjour! dit-elle au garçon, après que celui-ci l'eut saluée. C'est fameux de remuer la terre comme ça! Si j'avais des sabots, je prendrais bien un moment votre bêche : ça m'amuserait de l'enfoncer dans la terre.

— Mais vous ne pourriez pas la relever ensuite et retourner la pelletée, dit Evodie.

— Oh que si : vous verriez! Est-ce qu'on trouve des sabots à Crassier?

— Je pense que oui.

— J'en achèterai une paire, afin de pouvoir marcher dans la rosée. Comment s'appelle-t-il, votre frère?

— Barthélemy.

— Un nom d'apôtre! Dites-moi, monsieur Barthélemy, est-ce permis de couper un de ces tuyaux de courge?

En disant cela, elle indiquait de la main un carré de *courgerons*, dont les tiges creuses étaient surmontées de larges feuilles en guise de toit.

— Certainement, mademoiselle; si cela vous fait plaisir, j'irai vous en couper.

— Oui, s'il vous plaît. — Celle-ci, dit-elle, en avisant la plus grosse de toutes.

— Que voulez-vous faire de ce tuyau? demanda Evodie.

— Mais, jouer de la cornemuse : vous allez voir.

En effet, le tuyau, transformé en instrument à vent, rendit un son caverneux des plus drôles. Elisabeth soufflait par le petit bout, gonflant ses joues roses et riant dans ses yeux bleus.

— N'est-ce pas joli? dit-elle.

— Charmant, répondit Barthélemy qui riait aussi de tout son cœur.

— Qu'est-ce que vous planterez dans ce carreau?

— De la chicorée, pour l'automne.

— C'est bon, l'escarole, quand elle est bien blanche et qu'on la met en salade avec des carottes rouges. — Bonjour, Barthélemy.

Sans plus de façon que cela, Elisabeth appela par son nom ce beau jeune homme, auquel, dans une occasion semblable, les filles des environs auraient dit « monsieur Lacroix » en toutes lettres.

La jeune demoiselle de Genève s'en retournait seule, la trompe à la bouche, lorsqu'elle rencontra Augustin. Celui-ci la salua d'une façon un peu gauche, avec une sorte d'étonnement contenu.

— Bonjour! lui dit-elle. Puis elle continua de *corner*, comme aurait pu le faire un garçon chargé d'appeler les chèvres.

Augustin fit, *in petto,* la réflexion que, si cette jolie demoiselle était bergère, il irait volontiers garder les moutons avec elle. Ce fut là une de ses premières impressions de jeune homme entré bien réellement dans l'âge où le cœur se dilate et devient le siége de la plus intense des passions. Chaque fois qu'il voyait Elisabeth aller et venir dans son voisinage, il la regar-

dait avec plaisir et l'examinait, s'il en avait le temps. Un jour, il lui adressa le premier la parole, chose inouïe de sa part. L'année précédente, lui, Augustin, ourson des oursons, eût passé vingt fois à côté d'elle sans la regarder, et même il ne l'aurait pas saluée le premier, comme c'est assez l'habitude des hommes au village.

— Mademoiselle, lui dit-il, — c'était entre les deux maisons, — se plaît-elle aux Ballandes?

— Oui, beaucoup; c'est si vert, et les gens y sont bons, polis, très honnêtes.

— Oh! voilà, vous leur faites bien de l'honneur. Ils ne valent pas mieux que ceux de la Rippe, de Tranchepied ou de Chéserex.

— Je ne connais pas ces villages. Mais chacun est affable avec nous ici; c'est bien quelque chose pour des étrangers.

— Mademoiselle est de Genève?

— Oui; et vous, comment vous appelez-vous?

— Rock.

— Un joli nom, sonore et sec. Cette grande maison est à vous?

— Elle appartient à mon père.

— Celle de M. Lacroix est bien jolie, ne trouvez-vous pas? Elle a une galerie délicieuse au midi, et un beau jardin sous les fenêtres.

— Oui. Votre serviteur, mademoiselle.

— Bonjour, monsieur Rock.

Huit jours s'étaient à peine écoulés qu'Elisabeth Deverne connaissait tous les habitants des Ballandes,

et les appelait par leur nom. Elle pensait que cela ne tirait pas à conséquence, et que, pendant un séjour à la campagne dans un petit hameau reculé, on pouvait bien s'accorder cette innocente liberté. Sa mère, tout en la grondant de temps en temps, la laissait dire et faire. Mme Deverne était parfaitement sûre qu'une fois rentrée à Genève, sa fille reprendrait les allures de la maison et le ton réservé d'une jeune personne bien élevée.

Avec Augustin Rock, ces petites familiarités de langage n'avaient pas le moindre inconvénient. L'imagination du riche héritier était encore, à ce moment-là, aussi nulle que sa volonté était cassante, irrésistible et irrévocable. Il aurait bien eu autour de lui cent demoiselles, toutes plus jolies les unes que les autres, qu'elles eussent perdu leur temps à lui faire la cour, au cas impossible où pareille monstruosité se serait produite. Lui, Augustin, songer à épouser une *demoiselle* comme on en voit aujourd'hui, il aurait mieux aimé se pendre à l'un des arbres de son verger. Une dame, une vraie dame dans leur maison, l'aurait effrayé bien plus qu'un rhinocéros dans leur étable. Ces coiffures désordonnées à ses yeux (et à ceux de bien d'autres), ces tailles fines, ces petites mains blanches, incapables de laver les marmites et de préparer le manger des porcs, tout cela était joli à voir sans doute, mais ne plairait jamais à Augustin Rock pour l'associer tout de bon à sa vie, et l'on peut dire : fort heureusement. La femme qu'il se représentait comme l'idéal auquel il songeait déjà un peu, cette femme

devait être assez grande, brune, au teint foncé, les épaules larges, la taille seulement un peu forte. Et tout cela reposant sur des jambes solides, mais plutôt minces que trop chargées d'embonpoint. C'était ainsi qu'il se représentait les Romaines dont il avait lu l'histoire. Quant au caractère, il le voulait gai, point boudeur, ferme et cependant assez souple pour ne lui résister jamais. Ainsi qu'on le voit, maître Augustin n'allait pas de main morte dans ses *desiderata* matrimoniaux. Pour lui, le dernier point était celui que son père considérait comme devant être le premier : la fortune. Augustin aurait épousé une fille pauvre, cela lui était parfaitement égal, pourvu qu'elle lui plût. — Peut-être aurait-il songé un peu à Sophie Arnaut, mais elle était Neuchâteloise, et il ne voulait qu'une fille de son canton. Puis les idées religieuses de l'orpheline, au lieu de l'attirer, l'éloignaient d'elle. Instinctivement, il avait peur d'être prêché.

Mlle Deverne pouvait donc lui dire : Monsieur Rock par-ci, monsieur Rock par-là, sans que personne eût à s'en faire le moindre souci.

Avec Barthélemy, ce n'était pas la même chose : le danger était positif. Sophie, qui parlait peu et sentait tout avec profondeur, en eut comme le pressentiment, lorsqu'elle entendit Elisabeth causer avec Barthélemy au jardin sans se gêner le moins du monde, et rire parfois d'un bon rire. Sophie comprit que Barthélemy trouvait du plaisir, un grand charme peut-être, aux allures presque enfantines de la jeune fille. Mais à qui faire part d'une si délicate impression? A Mme Deverne?

Il faudrait bien s'en garder. Elle était là, d'ailleurs, pour surveiller sa fille et elle pouvait considérer comme une offense la moindre supposition à cet égard. Le dire à Evodie? Celle-ci en parlerait à son frère, qui se moquerait d'elle ou se fâcherait tout de bon. Pauvre Sophie! sa position était bien difficile, cruelle même en regardant au fond.

Depuis assez longtemps, Barthélemy lui avait pris le cœur, c'est-à-dire que Sophie le lui avait donné, sans qu'il s'en doutât. N'était-il pas le fils de ce père excellent qu'elle aimait et vénérait comme le sien propre, et aussi le frère d'Evodie? Sans être pieux au même degré que sa sœur, Barthélemy était un garçon rangé, sage, ne faisant pas d'excès de boisson. Il dansait. Le mal n'était pas grand aux yeux de Sophie, et d'ailleurs c'est un goût qui passe bien vite, et aussitôt qu'un homme est marié. Comme son père, Barthélemy avait des moyens et une dose très suffisante d'instruction. Quoi donc d'étonnant à ce que, se voyant seule et ayant le cœur très aimant, l'orpheline se fût sentie fortement attirée de son côté, et vers une famille à qui elle devait tant? Refoulant au fond de son âme ce sentiment, Sophie n'en laissait rien paraître. Barthélemy, en tout cas, ne s'en doutait point. Pour peu qu'il l'eût voulu, il aurait été bien vite éclairé à cet égard: un mot plus affectueux à Sophie, une attention personnelle, eussent été récompensés du plus doux regard. Mais non; le jeune homme n'avait rien vu, rien compris, là où il aurait fallu voir et comprendre; et il allait peut-être perdre sa liberté en

causant avec la fille d'une dame appartenant à une classe de la société absolument différente de la sienne. Quelle grave inconséquence! quelle folie, pour tout dire d'un seul mot!

Dans les premiers temps, ces petites flèches que lance l'enfant malicieux dont les Grecs avaient fait un dieu, se firent à peine sentir au cœur de l'honnête garçon. C'était rien : un léger sentiment de douceur intime, un son de voix qui plaisait, des yeux qui lui paraissaient plus brillants qu'aux premiers jours de l'arrivée d'Elisabeth. Puis, peu à peu, ce sentiment devint plus vif, au point qu'une visite de la jeune étrangère lui manquait, s'il ne la voyait pas dans la journée, ne fût-ce qu'en passant. C'est ainsi que, bien souvent, et grâce à une imagination vive, le cœur se laisse envahir par un hôte malfaisant, qu'il est ensuite fort difficile de chasser. Avant d'abandonner son poste, il a fait souffrir. Heureux encore, quand il ne laisse pas une blessure inguérissable! Chacun de ces deux jeunes gens, Sophie comme Barthélemy, savait maintenant ce qu'il en coûte de ne pas fermer la porte au visiteur qui cache son arc et ses flèches sous une aile trompeuse. Mais entre les deux, la différence était bien grande, car Sophie pouvait très bien penser à Barthélemy, tandis que celui-ci sortait absolument de sa position, s'il avait l'idée de s'élever jusqu'à celle d'Elisabeth.

Cette idée, il ne l'avait pas eue. Il voyait là une jeune personne aimable et gracieuse, qui causait volontiers avec lui; mais il ne pensait point que ces rap-

ports au grand jour et au grand air, dussent plus tard le préoccuper vivement. C'est ainsi qu'il laissait un ennemi invisible, mais réel, mettre le pied toujours mieux dans les replis d'un cœur d'où il aurait fallu le chasser dès le premier jour.

Augustin, certes, s'y prenait d'une manière plus sûre, quoique brutale et dénuée de tout sentiment délicat. Mais lui aussi ferait l'expérience que l'homme est un être faible, inconséquent, que les passions dominent à leur gré, pour peu qu'il consente à écouter leur langage. Celui qui est maître de son cœur, est-il écrit, est plus fort que celui qui prend les villes.

Pour changer de sujet avant de passer à un autre chapitre, disons que Mme Deverne engagea elle-même Nicolas à fumer dans son jardin, tant qu'il en sentirait le besoin, et pourvu seulement qu'elle ne fût pas sur la galerie. « Ce pauvre homme me fait pitié, se disait-elle. Il a la respiration toujours plus bruyante quand il est baissé. Il faut que je lui donne en partant un gilet de flanelle pour l'hiver prochain. »

Incontinent elle écrivit dans un carnet :

« Acheter deux aunes de flanelle pour un gilet à manches et le donner à Nicolas Schwartz. Les faire couper et coudre par Sophie, dans son travail de l'après-midi. »

CHAPITRE XIX

Les choses en étaient donc là, et l'on entrait au mois d'août. Peter et Nicolas faisaient toujours bon ménage ensemble, le premier travaillant avec ardeur, et l'autre toussant avec une constance remarquable. Mais sans l'appui de Peter, le pauvre Nicolas eût probablement déjà succombé à son mal chronique, et aux excès de vin qu'il eût continué de temps en temps.

Josette ayant quitté les Rock, la mère d'Augustin décida son mari et son fils à demander pour quelque temps sa jeune cousine et filleule Bæbeli Zarren, celle même dont elle avait parlé autrefois comme pouvant convenir à Augustin. Celui-ci ne s'opposa pas à ce désir, bien décidé à ne pas faire la moindre avance à la Bernoise, quels que fussent d'ailleurs les agréments de son caractère ou les charmes de sa figure. Bæbeli vint donc, amenée par sa mère, qui voulut s'assurer

par elle-même que sa fille serait bien traitée et qu'elle pourrait apprendre facilement le français. La chambre qu'on destinait à Bæbeli plut à la mère ; elle communiquait avec celle de Mme Rock et se trouvait à l'étage, assez élevé comme on s'en souvient. La nourriture aussi lui parut très bonne ; on avait du vin tous les jours au dîner, chose absolument impossible à Bruckseilergut. Avant de s'en retourner, la mère de Bæbeli recommanda sa fille aux trois membres de la famille, et dit qu'il fallait seulement la faire bien travailler, soit dans la maison, soit aux champs. On sait que, dans la Suisse allemande, les filles de paysans sont habituées à faire de gros ouvrages et à manier des outils pesants, tandis que cela ne se voit pas dans les cantons romands. Bæbeli était blonde, d'un blond très clair, un beau teint laiteux et les traits agréables ; la taille courte, et toute sa personne plutôt forte que mince. Elle avait dix-neuf ans. Mais la jeune fille ne brillait pas par une intelligence remarquable ; sauf pour son ouvrage qu'elle faisait bien, elle avait la tête dure, l'esprit peu développé. Elle savait pourtant le français de manière à pouvoir se faire comprendre, tant bien que mal. Augustin la jugea tout de suite une bonne fille, mais bornée, et ne pouvant absolument pas personnifier son idéal. Quand il la voyait dans l'embarras pour expliquer quelque chose, il souriait malicieusement au lieu de l'aider ; puis il finissait par trancher d'un mot la difficulté.

— Pourquoi pas dire tout de suite, cousin Gustin ? faisait-elle un peu fâchée. Ça embête moi, comme ça

chercher longtemps français. Vous non plus savez pas allemand.

— Je ne me moque pas mal de ton allemand de Berne, répondait-il en la tutoyant; ce n'est qu'un patois.

— Allemand bernois, répliquait Bæbeli, meilleur que français vaudois peut-être.

— Va toujours, et tâche de nous faire demain une meilleure soupe.

— Celle-ci pas bonne?

— Non; pas assez cuite.

— Cuira mieux demain, cousin Gustin.

Elisabeth Deverne continuait à jouer de la cornemuse avec les tuyaux de courge et causait tant et plus avec Barthélemy quand elle en trouvait l'occasion, sans s'inquiéter le moins du monde des pensées secrètes du jeune homme. Elle était à cent lieues de les supposer. Un soir, elle vint chez les Lacroix, au coucher du soleil, et demanda s'il était possible d'aller sur la Dôle et d'en revenir le même jour.

— Tout ce qu'il y a de plus possible, dit Barthélemy, si vous pouvez marcher pendant sept ou huit heures dans des chemins de montagne. La route, du reste, est fort belle jusqu'au Bauloz, qui est aux deux tiers de la montée.

— Je marcherai très bien. Evodie, voulez-vous venir avec moi et Sophie? Je demanderai à maman de nous laisser aller demain, — si toutefois votre frère peut nous conduire.

— Barthélemy peut aller, dit le père Lacroix.

— Bon ! c'est entendu. Je vais parler à maman et je reviens tout de suite.

Dix minutes après, elle était de retour.

— Maman consent, dit-elle. Sophie prendra des provisions ; nous avons de la viande cuite.

— Nous prendrons aussi quelque chose à manger, dit Evodie.

— Et à boire, ajouta Barthélemy. On a soif, là-haut.

— Il me vient une idée, reprit Evodie : Si nous proposions à Augustin et à sa cousine Bæbeli de venir avec nous ? Qu'en penses-tu, père, et toi, ma mère ?

— Mais oui, pourquoi pas ? dirent les parents. C'est rendre service à Augustin de le sortir un peu de chez lui, ajouta le père.

— Quand on pense, dit la mère, que ce garçon, notre plus proche voisin, n'a pourtant jamais mis le pied chez nous ! Cette jeune Bæbeli paraît assez gentille.

— Eh bien, qui va les inviter ? demanda Barthélemy.

— Toi, mon cher, dit sa sœur.

— Soit. — Et il partit.

Les Rock mangeaient leur soupe, lorsque Barthélemy entra chez eux.

— Excusez-moi si je vous dérange, dit-il. Je viens faire une proposition à Augustin. Nous allons à la Dôle demain, et je suis chargé d'inviter Augustin et sa cousine à nous accompagner. Il y aura : Mlle Deverne, Sophie Arnaut, ma sœur et moi. Ça vous va-t-il ?

Mme Rock expliqua en allemand à Bæbeli de quoi il

s'agissait, et tout de suite les yeux bleus de la Bernoise s'animèrent à l'idée de faire cette course. Elle attendait la réponse d'Augustin. Celui-ci dit lentement, entre deux cuillerées de soupe :

— Si cela fait plaisir à Bæbeli, elle ira assez sans moi.

— Pourquoi n'irais-tu pas aussi? lui dit sa mère.

— Parce que je ne veux pas aller.

— Et toi, Bæbeli?

— Comme vous dire à moi.

— Si ça te fait plaisir, tu peux bien faire cette course avec les voisins : As-tu de bons souliers?

— Oui, oui! de fameux souliers, avec des clous.

— Nous comptons donc sur vous, mademoiselle, dit Barthélemy. A cinq heures, demain matin.

— Oui, monsieur; oui, avec beaucoup plaisir.

Les voilà donc en route pour la Dôle, les jeunes filles en costume léger, mais ayant toutes un bon châle pour se garantir de l'air vif après la montée. Bæbeli en chapeau blanc à la bernoise, taille claire et jupe foncée; ses blonds cheveux lui pendant en tresses sur le dos, et les mains emprisonnées dans des gants de filet noir à larges mailles. Mlle Deverne aurait volontiers précédé la petite caravane, mais Barthélemy l'engagea à modérer son allure, afin de conserver des forces pour la dernière montée. Evodie était gaie, beaucoup plus qu'à l'ordinaire. Son esprit sérieux et réfléchi semblait se donner aussi un jour de vacances. Sophie était charmante dans sa simplicité de suivante d'Elisabeth. Petit chapeau noir, taille svelte, libre aux

épaules, et pas trop serrée à la ceinture, c'était bien elle qui, au fond, était la mieux des trois Grâces présentes, Evodie ne pouvant compter pour la quatrième, malgré son expression excellente, son caractère énergique et ses moyens intellectuels. C'était une figure absolument à part en ce groupe; mais si elle n'y brillait pas par les dons extérieurs, sa place, après tout, n'était pas la moins bonne.

Le temps était beau, clair, pas trop chaud pour la saison. Arrivés aux Rouges, où demeure le forestier des bois de l'état de Vaud, ils grimpèrent lestement jusqu'à l'ancien pâturage du Bauloz qui, à cette époque, commençait déjà à se boiser. De là, sans trop de fatigue encore, mais avec plus de lenteur, ils traversèrent la forêt dont le dernier sentier débouche sur l'alpage de la Dôle. Le vieux rocher en dos d'âne se présente carrément de cette place et produit toujours un assez grand effet, comme paysage du Jura. Bæbeli ne put s'empêcher de s'écrier :

— Eh! choli! choli! Et des vaches! — Nous manger la crême, monsieur Barthélemy?

— Sans doute, s'il y en a encore.

Hélas! il n'y en avait plus au chalet. Arrivant après l'heure du déjeuner des bergers, il n'en restait pas une goutte, et celle de la baratte allait se transformer en beurre au bout de peu d'instants. Il fallut se rabattre sur du petit-lait chaud qui convenait parfaitement à la jeunesse féminine, échauffée par une marche déjà longue. — L'ascension du rocher ne présente aucune difficulté, même dans les endroits un peu hardis du

sentier. Pour descendre, c'est moins facile, si l'on est disposé au vertige. Là-haut, sur la croupe verte, il fait bon s'asseoir et goûter aux provisions. Barthélemy avait apporté deux bouteilles de vin auquel ses compagnes firent honneur et lui après elles, dans le même verre. Trois de ces petits verres de vin léger n'effrayèrent pas mademoiselle Elisabeth; et Bæbeli en aurait bien pu boire quatre, sans que cela lui donnât trop d'animation. Elle était ravie et exprimait sa joie très naïvement.

— Oh! choli, mais bien tant choli! Là-bas, grand lac, et puis Mont-Blanc, grand, grand, très grand! Et France, l'autre côté? Est-ce pas, monsieur Barthélemy? France, là-bas, tout là-bas?

— Oui, et bien plus loin encore.

— Oh! c'est choli. Dommage mon cousin Gustin pas venu avec nous. Merci m'avoir invitée.

Sans en avoir l'air, Sophie écoutait ces discours et les divers propos échangés entre Elisabeth et Barthélemy.

Quand chacun eut apaisé sa faim et sa soif, Evodie, peut-être plus fatiguée que ses compagnes, proposa de se coucher au soleil sur l'herbe, et de dormir un moment. Toutes s'étaient levées de grand matin. Bæbeli se rangea bientôt à l'avis d'Evodie, mais Elisabeth dit qu'elle ne sentait pas encore le besoin du repos et que, sur le copieux repas qu'on venait de faire, elle préférait se promener en cherchant des fleurs, qu'on trouvait encore dans les endroits bien abrités.

— Mais je ne puis vous laisser aller seule, made-

moiselle, dit Barthélemy; j'ai promis à madame votre mère de veiller sur vous.

— Eh bien, venez donc avec moi, puisque vous êtes mon mentor. — Sophie, venez aussi avec nous, voulez-vous?

— Oui, mademoiselle.

Ils laissèrent donc Evodie et Bæbeli dormir sur le gazon, pendant qu'ils allaient le long du rocher cueillir des fleurs. Barthélemy s'aventurait de temps en temps au bord de quelque corniche escarpée.

— N'allez pas là! n'allez pas si près du bord, lui disait Sophie.

— Mais il ne veut pas se précipiter, n'ayez donc pas peur! que vous êtes nigaude, Sophie! Tenez, je veux aller prendre ce lis blanc que je vois là-bas.

Et sans écouter les avertissements de Sophie, Elisabeth s'élança, en vraie gazelle, tout au bord d'un escarpement dangereux.

— Mademoiselle! lui dit Barthélemy qui heureusement se trouvait à vingt pas d'elle et vit le danger, je vous prie de vous asseoir à l'instant et de m'attendre avant de vous lever.

Elisabeth obéit, sans savoir pourquoi. Sophie faisait signe à Barthélemy de se hâter. Arrivant près de la jeune imprudente, il lui reprocha sa témérité.

— Prenez ma main, lui dit-il, et levez-vous. Regardez en bas, maintenant, lui dit-il encore, en la retenant fortement par le bras.

— Oui, c'est vraiment profond. Si l'on tombait, ce serait pour ne plus se relever.

— Au dire de la tradition, reprit Barthélemy en regardant Elisabeth presque dans les yeux, c'est ici la place d'où deux époux se précipitèrent le jour même de leurs noces. Je frémis en pensant que vous êtes venue là toute seule. Vous me promettez de ne plus vous exposer de cette manière ?

— Je vous ai donc fait bien peur ?

— Mais certainement.

— Ah ! mon pauvre Barthélemy, que vous êtes bon de vous faire ainsi de l'inquiétude ! Je ne voulais pas tomber du tout.

— C'est égal, mademoiselle. Ne le faites plus jamais.

Et lui donnant toujours la main, il la ramena vers Sophie, qui, elle aussi, avait été très alarmée de ce petit coup de tête. Mais ce qui lui avait été douloureux, c'était de voir ces deux jeunes gens causer tranquillement au bord de l'abîme, en se tenant par la main.

Au retour vers les dormeuses, ils les trouvèrent causant amicalement, comme de vieilles connaissances. Elisabeth s'étendit à côté d'elles sur son châle ; Sophie alla chercher l'ombre derrière la muraille naturelle des roches qui forment la dernière arête de cette croupe élevée, et là elle s'assit toute seule, pendant que Barthélemy retournait à la quête des fleurs. Dans cette retraite, elle versa quelques larmes de tristesse. Nul ne la voyait excepté Dieu. Aussi répandit-elle en sa présence les pensées de son cœur, et le supplia-t-elle de la guérir, d'ôter tout interdit dans son âme, afin que lui seul y régnât par son Esprit.

Barthélemy, venant à passer là, s'arrêta un moment

à causer avec elle. Détachant du bouquet qu'il rapportait une des plus jolies fleurs, il la lui présenta.

— Merci, lui dit-elle, je ne voudrais pas l'ôter de sa place.

— Je vous l'offre pourtant de bien bon cœur, Sophie.

— En ce cas, je l'accepte. Son regard heureux lui dit plus que bien des paroles; mais le jeune homme était encore trop sous le charme de *l'autre*, pour comprendre tout ce que ce regard renfermait.

— Allons voir un peu ce que font nos trois dames, dit-il; voici bientôt le moment de songer à la descente. Le chemin sera long, d'ici chez nous.

Cette fleur donnée, et ce petit bout de conversation, furent un baume à l'orpheline, en sorte qu'elle était souriante en rejoignant celles qui, tout de bon cette fois, dormaient.

Vers le soir et sans autre incident digne d'être noté, les touristes arrivaient aux Ballandes, sains et saufs, mais les jeunes personnes assez fatiguées.

CHAPITRE XX

Huit jours se passèrent, pendant lesquels Antoine Rock et son fils eurent de pénibles discussions, lorsqu'ils se trouvaient seuls, soit à la maison, soit à la campagne. Dans sa manière pratique, positive et matérielle de prendre la vie, le père Rock trouvait qu'Augustin finirait par ne point suivre un bon chemin, et serait incapable de continuer son œuvre et celle du grand-père, s'il persistait dans son entêtement à ne voir personne et à ne trouver aucune fille à son gré. L'idée que ce fils unique pourrait bien ne pas se marier, lui était insupportable. A qui irait alors cette fortune, conquise au prix de tant de travail, de suite et d'avarice? à qui? on ne savait vraiment, et cela suffisait pour troubler le sommeil du riche paysan. La situation s'était aggravée sensiblement, depuis le refus

d'Augustin d'accompagner les jeunes personnes et Barthélemy à la Dôle. Antoine Rock se disait que tout autre garçon, lui-même dans son jeune temps, se fût empressé de se joindre à la petite compagnie. Bæbeli ne tarissait pas d'éloges sur Barthélemy et sa gentillesse, ce qui exaspérait encore plus le vieux père.

— Pourvu que Bæbeli n'aille pas s'amouracher du fils Lacroix ! dit-il un matin à sa femme. Elle est toujours à le vanter et cela me donne du souci. Finalement, je vois qu'elle conviendrait bel et bien à Augustin, quand même elle n'a pas inventé la poudre. D'après ce que tu dis, elle ne sera pas avec rien à la mort de ses parents ; elle a une santé excellente et je suis sûr que ses enfants, si elle en avait, seraient robustes comme des chênes. Tâche *voir* d'en reparler à Augustin.

— Tu le connais aussi bien que moi, répondit Catherine : on n'ose pas le contrarier. Augustin se plaint de temps en temps d'une douleur au cœur ; il y sent de la gêne. Cela me donne souvent de l'inquiétude. Je lui ai proposé de consulter un médecin, mais il ne veut pas en entendre parler.

— Peut-être qu'il a fauché un peu trop aux dernières fenaisons ; ça lui passera, dit le père, qui de sa vie n'avait été malade. Essaye toujours de lui redire un mot de Bæbeli.

— Non, c'est inutile pour le moment.

Le dimanche matin, Antoine Rock dit qu'il voulait aller à l'église, et il proposa à son fils d'y venir avec lui. Augustin achevait de se raser plus tôt qu'à l'ordi-

naire, car il était sept heures seulement. Il répondit que non, qu'il voulait sortir pour toute la journée.

— Et où vas-tu, si on peut le savoir?

— Puisque tu tiens tant à me voir marié, répondit-il, je veux essayer d'aller me chercher une femme. Tu m'as tellement disputé toute la semaine, qu'il faut bien se décider à faire quelque chose.

Augustin souriait en disant cela à son père, qui restait quasi-pétrifié d'étonnement.

— J'espère au moins que tu n'iras pas faire de bêtise et t'avancer imprudemment, sans nous avoir mis bien au fait de tes intentions.

— Il n'y a pas de risque, au moins pas pour aujourd'hui.

— Et où vas-tu donc?

— Eh bien, je veux (ces deux derniers mots manquaient rarement de se trouver dans les affirmations d'Augustin), oui, je veux aller aussi à mon tour sur la Dôle. Peut-être y trouverai-je une femme qui me plaise.

Pour cette fois, Antoine pensa que la tête de son fils déménageait. Il en eut comme une sueur froide.

— Oui, continua le jeune homme en se lavant le visage avec une main, pendant que de l'autre il tenait le plat à barbe, — on voit très loin de là-haut; Bæbeli en a tant parlé ces jours-ci, que je suis curieux d'aller aussi jeter un coup d'œil sur toutes les belles choses qu'on y découvre. En même temps, je verrai nos vaches, puisque ces beaux promeneurs n'ont pas su les reconnaître dans le troupeau, ou n'y ont pas même

pensé. Il n'y a qu'Evodie qui ait rencontré la génisse noire tout près du sommet de la roche.

— Augustin, dit gravement le père, je n'entends pas que tu nous mènes par le nez plus longtemps avec tes folles idées sur le mariage. Si tu continues ainsi, jamais tu ne trouveras une femme à ton goût. Il faut que cela finisse. Tu es en âge de t'établir, penses-y sérieusement. Je t'assure que Bæbeli...

— C'est bon, interrompit Augustin en nouant sa cravate, je sais ce que j'ai à faire. Bæbeli ne sera jamais votre belle-fille.

— Mais pourquoi donc?

— *Parce que.*

A cette réponse, il n'y avait plus rien à répliquer. Elle renfermait tout ce qu'Augustin pouvait avancer contre ce qu'on lui proposait; à sa manière, c'était le *non possumus* du pape. — Le père Antoine poussa un énorme soupir, accompagné de trois ou quatre jurements exécrables, et planta là son fils avec ses idées saugrenues et pleines de contradiction. Il aurait pu se dire que, si Augustin avait le caractère entier et à rebrousse-poil sur tant de choses, c'était la faute, en bonne partie, des parents qui l'avaient laissé croupir dans sa volonté, depuis qu'il était tout enfant, sans jamais chercher à lui inculquer de meilleures pensées et de meilleurs sentiments.

Cette idée, de faire à lui tout seul la course de la Dôle, lui était venue, ainsi qu'il le disait, à la suite des récits de Bæbeli. Il en avait aussi causé avec Evodie, plusieurs fois. Puis les vaches.... Enfin Augustin *vou-*

lait s'accorder une journée à sa fantaisie. Et pour commencer, il ne *voulut* prendre aucune provision de bouche, excepté un morceau de pain dans sa poche. Ni vin, ni viande, rien d'autre que ce pain. « Je me moque pas mal de traîner après moi un bissac, dit-il; on trouve à manger partout, si l'on a faim. »

Depuis quelque temps, à la suite de ses conversations avec Evodie Lacroix, il avait repris, tantôt ci, tantôt là, une lecture dans la Bible. La parabole de l'homme riche et du pauvre Lazare, à laquelle Evodie le renvoya un certain jour, l'avait fait réfléchir. Non qu'il fût devenu croyant au sens évangélique, — il en était fort loin; — mais il s'était dit que certainement les richesses étaient périssables et que s'il y avait une vie après celle-ci, les riches de ce monde auraient un compte à rendre, beaucoup plus gros que celui des pauvres. Puis, l'idée que Dieu s'occupe de ses créatures individuellement, lui paraissait maintenant une vérité qu'on ne saurait mettre en doute, du moment que Dieu est Dieu, celui qui *est*, celui qui a tout créé, le visible et l'invisible de l'univers. A ces deux égards, Augustin était sorti des fanges de son ancien égoïsme et de sa moqueuse incrédulité. Mais le fait de l'existence du péché dans son propre cœur, et le besoin d'un Rédempteur, lui étaient encore inconnus.

Depuis que les dames de Genève et Bæbeli étaient aux Ballandes, il s'occupait bien davantage encore du portrait de l'idéal de femme qu'il désirait. Mais jusqu'à ce qu'il en rencontrât une pareille, — puisqu'il ne la

cherchait pas, — il s'écoulerait sans doute bien du temps.

Il arriva dans le vallon de la Dôle sans avoir vu personne en chemin. Les vaches paissaient, rassemblées en un grand troupeau de cent-cinquante, sur les pentes gazonneuses les plus élevées du pâturage, non loin de la Barrillette, alpage encore plus haut placé. Les mugissements d'un taureau étaient renvoyés dans tout le vaste cirque, par l'écho sonore des parois de la roche, dressée presque à pic devant lui; ces mugissements allaient ensuite se perdre dans les forêts de sapins qui encadrent à l'orient et au sud ce paysage austère et froid en toute saison. Augustin alla visiter le troupeau, où il reconnut bientôt leurs bêtes en bon état; de là, il vint au chalet, mangea du *séré* avec son pain sec et but du lait de beurre mélangé de petit-lait cru. Repas frugal s'il en fut, pour un garçon aussi riche.

Il monta ensuite sur le rocher, non par le sentier ordinaire qui le côtoie à droite, mais par celui de gauche, ne craignant pas même de grimper en ligne directe, pour arriver plus tôt sur la croupe. Quand il fut là-haut, la vue de la plaine et du lac était masquée par des nuages qui, passant à mi-hauteur, la voilaient complétement. Mais les Alpes brillaient au-dessus dans toute leur gloire. Augustin fut frappé d'un tel spectacle. Il lui fallait les grandes choses pour l'émouvoir, et en cela il était un peu romain, comme pour l'histoire. Les Alpes chevauchant dans les airs et ceignant

le front de la terre comme d'une couronne, le soleil l'inondant de sa lumière et de sa chaleur, le nombre infini des étoiles, voilà ce qui lui parlait du Créateur éternel et universel.

Fatigué de sa marche rapide et de son ascension rocailleuse, ne remarquant aucun touriste aux environs, il avisa une place à l'ombre, celle où Sophie avait fait sa petite station solitaire, et il s'y endormit paisiblement.

Dans son rêve, il vit la femme qu'il cherchait en son esprit; elle lui parlait; il lui répondait, et il trouvait à cette conversation une douceur infinie. Au bout d'une demi-heure, il se réveilla.

Quel ne fut pas son étonnement de voir devant lui et le regardant, celle qui lui était apparue pendant son sommeil! Il fut sur le point de se croire dans le pays des trépassés et ne put s'empêcher de s'écrier :

— Eh! mon Dieu !

— Etes-vous malade? lui demanda l'inconnue d'une voix qui lui parut venir du ciel.

— Non, répondit-il tout effaré, mais je viens de rêver, et...

— Oui, j'ai bien vu que vous étiez agité; c'est pour cela que je suis restée un moment à vous regarder.

— Je vous en prie, madame ou mademoiselle, qui êtes-vous et que faites-vous ici?

L'inconnue sourit, puis elle dit simplement :

— Je ne suis ni une dame ni une demoiselle; je suis la fille du meunier de l'Etoile, et je suis venue sur la Dôle avec mon frère, qui est allé chercher de

l'eau à la fontaine des Cropts, pour mêler avec notre vin. Et vous, monsieur, comment se fait-il que vous soyez ici tout seul? Etes-vous Français?

— Oh! pour ça non, je ne suis pas Français! Mon père s'appelle Antoine Rock et demeure aux Ballandes.

— Alors, mon frère vous connaît. C'est lui qui était sergent-major de votre compagnie à la caserne.

— Jules Verdier?

— Précisément.

— Je me réjouis de le revoir; c'était un bon sergent-major, un homme juste, d'un caractère ferme.

— Le voici qui revient avec une bouteille à la main. Le voyez-vous là-bas? dit-elle en indiquant la direction.

— Oui, oui, c'est bien lui. Je le reconnais à sa démarche. Enfin, mademoiselle, quelle singulière rencontre? Je n'en reviens pas. Bien plus, je vous dirai que je vous ai vue dans mon rêve.

— C'est que peut-être vous ne dormiez plus.

— Je dormais certainement, et je parlais avec une personne de votre taille et de votre âge, mais dont les traits, ressemblant aux vôtres, étaient lumineux et presque transparents.

— C'était peut-être un ange, dit la jeune Verdier en riant, montrant les plus belles dents du monde et le vif incarnat de ses joues.

— J'ignore qui c'était, répondit Augustin; ce qui est certain, c'est que vous lui ressemblez de bien des manières. Par exemple, *elle* avait le même son de voix que vous.

— Et cela vous était agréable?

— J'étais dans une sorte de ravissement.

— J'en suis charmée, monsieur Rock.

Son frère arrivait :

— Voici, lui dit-elle, une bien curieuse rencontre. Tu connais ce monsieur?

— Eh! ami Augustin Rock, comment cela va-t-il? dit tout de suite Jules Verdier.

— Très bien; et vous, major?

— Très bien aussi, puisqu'on a grimpé sur la montagne avec ma sœur Léonie. Il y a un bout de chemin, du moulin jusqu'ici. Que faites-vous par là tout seul?

— Nous avons là-bas nos vaches, et j'ai voulu monter ici pour voir les Alpes. Un peu fatigué, je me suis endormi au pied de ce petit rocher, où votre sœur m'est apparue.

— Bien, bien. — Voici de l'eau, Léonie; et du vin dans cette petite bouteille. Donne le verre.

Léonie reçut le mélange des deux liquides dans un verre de cuir, et l'offrit à Augustin.

— Merci, mademoiselle. Après vous.

Léonie but d'un trait, puis laissa de nouveau remplir le verre, qu'Augustin accepta cette fois avec une vive reconnaissance. Boire à la même coupe que cette belle jeune fille, du même côté que ses lèvres avaient touché, quel délice pour celui dont le cœur est déjà pris avec une puissance irrésistible. Ce ne sera plus à lui maintenant de dire *je veux :* esclave, il devra obéir.

S'étant rafraîchis tous les trois, ils s'assirent sur

l'herbe et causèrent là fort agréablement. Jules Verdier avait passé dans une compagnie de réserve, étant plus âgé qu'Augustin. Celui-ci n'avait guère que vingt-trois ans; Verdier trente et sa sœur vingt-et-un. Le père Verdier était mort depuis une année; le frère et la sœur faisaient marcher ensemble le moulin, et cela allait fort bien de cette manière, au moins jusqu'à ce que Jules fût marié. — Ces divers détails intéressèrent infiniment Augustin qui, décidé dès le moment même, préparait déjà son plan de campagne. Il parla de son père et de sa mère, dit qu'il était leur seul enfant, que peut-être Jules Verdier connaissait leur maison....

— Oh! mais, tout le monde aux environs, interrompit le meunier, sait que votre père est le plus riche propriétaire des Ballandes. Si votre hameau n'était pas à une heure et demie de chez nous, je vous demanderais votre pratique; mais cela ferait perdre trop de temps.

— Oui, c'est bien dommage. Nous n'avons pas de cheval, sans quoi j'offrirais de conduire notre blé chez vous. Cela pourra peut-être se faire plus tard.

— Nous allons repartir, dit Verdier. De quel côté descendez-vous? Notre route, à nous, est par Saint-Cergues.

— J'irai avec vous, si je ne vous gêne pas.

— Pourquoi nous gêneriez-vous? En passant à Saint-Cergues, nous prendrons un verre à l'auberge du *Canton*.

— Vous me permettrez de vous l'offrir, puisque j'ai accepté votre vin ici, dit Augustin.

De la Dôle à Saint-Cergues, le chemin est facile, mais bien monotone. C'est une succession de vallons en pâturages, enfermés de bois et sans vue au delà. — Comme les trois jeunes gens étaient bons marcheurs, ils traversèrent ces longs espaces encore assez vite. Arrivés à l'hôtel du jurassique village, Augustin fit servir à ses compagnons une vraie collation : du vin, du sirop, des biscuits, enfin ce que l'hôte avait de meilleur sous la main. Verdier le laissa faire, but et mangea de bon appétit; sa sœur en fit de même, et Augustin, plus heureux qu'un prince, eût vidé sa bourse jusqu'au fond pour peu que cela eût pu leur faire plaisir. Il descendit ensuite avec eux jusqu'au sentier des Allévays de Nyon, où ils se séparèrent, le frère et la sœur prenant à gauche, et Augustin à droite.

— Je veux aller vous voir dans votre moulin, leur dit-il en les quittant; quand vous trouve-t-on sans vous déranger?

— Il y a toujours quelqu'un à la maison, répondit le meunier. Mais le dimanche, vous êtes plus sûr de me trouver que les autres jours. Nous arrêtons le moulin le samedi à minuit, jusqu'au minuit suivant.

— C'est une bonne habitude.

— Mon père l'avait; nous la conservons et nous nous en trouvons bien.

— Ainsi, au revoir bientôt, dit Augustin en leur serrant à tous deux la main.

Augustin revint chez lui, livré aux pensées les plus étranges, mais convaincu d'une chose maintenant,

savoir que Dieu connaît ce qui est dans l'esprit des hommes, et dirige leur vie comme il lui plaît.

Son idéal, enfin, était trouvé. Augustin avait bu à la même coupe que Léonie : boirait-il aussi à celle de l'amour partagé avec bonheur?

CHAPITRE XXI

Dès l'arrivée d'Augustin à la maison, son père vit tout de suite qu'il s'était passé quelque chose de nouveau et d'extraordinaire. Il fit part de son impression à sa femme, mais il se garda bien d'en rien dire à Augustin. C'était dans les habitudes de la famille. La confiance n'était pas la qualité dominante ni des uns ni des autres. L'amour des richesses, chez les parents, et l'amour de la volonté propre, chez leur fils, avaient atrophié les sentiments délicats et l'ouverture facile du cœur.

Tout plein de son idée et de la passion qui déjà faisait battre son cœur, Augustin ne ferma presque pas les yeux de toute la nuit. Ce n'était pourtant pas un homme d'imagination; mais ayant, depuis quelque temps, et par suite des obsessions de son père relativement au mariage, caressé dans son esprit cet idéal

de femme, tel qu'il se le représentait et le voulait, on comprend ce qu'il dut sentir après l'avoir trouvé. Et si subitement, et d'une manière si particulière, quoique naturelle en soi. Dieu lui destinait cette belle jeune fille, il en était convaincu. D'ailleurs, il la voulait et il l'aurait. Cela ne pouvait souffrir aucune difficulté sérieuse. Dans tout ce qu'Augustin éprouvait, il y avait probablement peu d'amour vrai, de celui qui se donne joyeusement et ne recule devant aucun sacrifice; mais il y avait une très forte passion, un feu intense, capable de causer de grands ravages, s'il n'était contenu et bien réglé. Un vrai coup de soleil dans tout l'être physique et moral de ce jeune homme riche, hier matin si sauvage encore, et, le soir, absolument vaincu par un sentiment jusqu'alors inconnu. Plus il avait vécu autrefois dans la solitude avec lui-même, plus maintenant il désirait associer une compagne à sa vie, et mettre avec elle tout en commun. Etrange caractère! Etrange aussi la destinée humaine, de quelque côté qu'on l'envisage.

En venant déjeuner, le lundi matin, Augustin montrait des yeux fatigués, un visage étiré par les mille pensées qu'il avait eues pendant la nuit. Mais son expression morale était bonne, beaucoup plus limpide qu'à l'ordinaire. Avant de s'expliquer avec son père et sa mère, il attendit que Bæbeli fût montée dans sa chambre, ce qui eut lieu dès qu'elle eut pris sa tasse de café. Alors le père :

— As-tu été réellement à la Dôle, hier?

— Sans aucun doute, répondit le fils.

— Tu as vu les vaches?

— Oui, elles vont toutes bien.

— Et qu'as-tu vu d'autre encore?

— Ah! quelque chose à quoi je ne m'attendais guère, mais dont je suis émerveillé.

— Hoho! qu'est-ce que c'est? demanda le père d'un air de doute mal dissimulé.

— En partant le matin, je t'ai dit que j'allais chercher une femme.

— Oui.

— Eh bien, je l'ai trouvée.

— Où?

— Sur le rocher de la Dôle.

Antoine Rock regarda son fils pour bien s'assurer qu'Augustin n'avait pas perdu la tête, puis il dit avec sérieux :

— Si tu as l'intention de te moquer, je te préviens que tu perds ton temps avec moi. Voyons : qu'est-ce que c'est qu'une pareille histoire?

— Mes parents, reprit Augustin, je vous prie de croire que je suis dans mon bon sens, sachant très bien ce que je dis, et comment je veux le dire. — Depuis longtemps, je me suis représenté en esprit une fille comme je la voudrais pour ma femme, et hier je l'ai rencontrée sur la Dôle, où elle était venue avec son frère. Comprenez-vous maintenant?

— C'était un rendez-vous? dit le père.

— Du tout; je ne l'avais jamais vue, et j'ignorais même qu'elle existât. Je vais vous raconter exactement ce qui s'est passé.

Partant de cette première ouverture, Augustin fit le récit que nous connaissons. Quand il l'eut terminé, son père prit la parole :

— Il est sûr, dit-il, que voilà une étrange rencontre,... et....

— Providentielle, interrompit Augustin.

— Providentielle, soit, reprit le père. Mais cette fille du moulin de l'Etoile ne t'apporterait pas grand' chose. J'ai connu son père, et je crois que s'il a laissé une dizaine de mille francs, c'est tout. De braves gens, on le dit. Chevroud m'en a parlé; il fait moudre son blé chez eux, où l'on peut faire aussi du gruau d'avoine. Je crois même qu'ils ont une *rebatte*[1] pour le chanvre et le *gros-blé*[2]. Mais cela importe peu à ton affaire. Il est certain que la fortune est absente du moulin, et que si la fille est belle, aimable comme tu dis, elle n'aura rien ou fort peu de chose en se mariant. Or, toi, tu peux choisir. Pourquoi te coiffer si vite de cette fille? Ce n'est pas raisonnable; et plus je vois Bæbeli bonne, douce et active, plus je trouve que tu as tort de ne pas la rechercher.

— Je préfère Léonie Verdier avec rien du tout, à Bæbeli avec un million dans son grand tablier. Ne me reparle donc pas de Bæbeli. Je veux l'autre, et je l'aurai.

La mère, jusqu'ici, ne disait rien. Elle s'adressa alors à son fils :

— Augustin, lui dit-elle, je crois que tu ferais

[1] Pierre tournante.

[2] Gros froment écossé.

mieux d'écouter ton père que de te décider ainsi tout d'un coup. Il faut réfléchir et bien voir les choses. Sais-tu si cette fille jouit d'une bonne santé?

— Mais, il n'y a qu'à la regarder un instant pour en être convaincu. Avec une figure pareille....

— Quelquefois, reprit la mère, les belles couleurs sont trompeuses; elles cachent des maux souvent fort dangereux. Avec Bæbeli, on serait au moins sûr d'une santé parfaite.

— Le diantre soit fait de votre Bæbeli! — Augustin ne put retenir cette exclamation. — Je vous dis que je ne la veux pas, et c'est fini par là.

— Eh bien, dit le père, qui venait, lui aussi, de se décider subitement, prends la meunière, puisque tu y tiens tant; nous ne voulons pas te forcer à en choisir une autre. Seulement, je te demande de bien t'examiner encore, de bien réfléchir à tout cela, et de ne faire aucune démarche avant quinze jours.

— Quinze jours, c'est trop long. Dix jours, c'est le plus que je puisse attendre.

— Va pour dix jours. D'ici là, peut-être que cette idée te passera.

— Passer! oui, vous verrez si elle passe!

Ils en restèrent là de cette première et décisive conversation. Le père vit bien que, plus on contrarierait Augustin, et plus il s'ancrerait dans son idée. Et puis, si cette fille Verdier est vraiment d'un bon caractère, une si belle personne, jouissant d'une excellente santé, — fille d'un honnête homme, — Au-

gustin, après tout, pouvait encore plus mal rencontrer. Combien ne voit-on pas de fils, riches par leurs parents, faire de sots mariages, épouser des filles d'une réputation douteuse, qui savent les ensorceler et font ensuite le tourment de la famille où elles sont entrées! — Le père Antoine Rock s'était tout à coup dit cela en écoutant Augustin, et il l'expliqua à sa femme quand ils furent seuls.

Du moment où Augustin eut le consentement désiré, il devint tout autre dans la maison. Plus de bouderie avec personne, plus de propos amer ou d'un sens détourné. Avec Bæbeli, il fut amical plus que précédemment, ce qui étonna beaucoup la jeune Bernoise. Elle se doutait bien de quelque chose, mais sans rien savoir de positif, les parents ne lui ayant rien dit, et Augustin bien moins encore. Seulement, elle remarquait que son cousin Gustin, comme elle l'appelait, se rasait plus souvent, mettait des cols de chemise propres, et qu'il s'était acheté une paire de bottes à Crassier. Pour le coup, voyant les bottes, elle pensa qu'il y avait du nouveau.

Le dimanche suivant, elle revint du culte avec Evodie, et, chemin faisant, celle-ci lui fit une ou deux questions sur Augustin. L'extérieur des deux jeunes filles présentait un vif contraste : Bæbeli, avec ses grandes tresses blondes, son chapeau blanc, ses yeux bleus et son teint mat, sa taille élevée et un peu forte, son babil quasi-enfantin et son sourire tout ouvert; — et la petite Evodie aux cheveux très noirs, aux grands

yeux scrutateurs et réfléchis; puis ses grosses joues colorées. — Il n'était guère possible de voir deux personnes plus dissemblables.

— Votre cousin n'est pas venu à l'église, dit cette dernière. On ne l'a pas vu ces jours-ci. Il n'est pas malade?

— Oh! non, se porte bien. Tout à fait gentil avec nous cette semaine, cousin Gustin. Mais je crois, il pense à se marier.

— A se marier! fit Evodie avec étonnement.

— Oui, oui, moi, je crois ça. Cause avec père et mère. Et puis, cousin se faire la barbe trois fois cette semaine. C'est pas comme ça l'ordinaire.

— Et vous pensez qu'il se marie? fit de nouveau Evodie Lacroix. Savez-vous avec qui?

— Non, rien dire à moi; je suppose seulement.

— Il vaut mieux, en ces choses-là, ne pas faire de suppositions : on risque de se tromper.

— Eh bien, vous verrez. Est-ce que les dames retournent bientôt à Genève?

— Elles partent mercredi, dans trois jours.

— C'est dommage. Mademoiselle Lisbeth gentille, bien gentille : toujours comme ça, gaie! Rire tout de suite et bien s'amuser ici.

— Oui, mais il faut qu'elle prenne encore des leçons à Genève.

— Des leçons! une mamzelle même âge que moi, aller encore à l'école!

— Non, pas à l'école, Bæbeli. Mlle Deverne prendra des leçons de musique, de dessin, et d'autres choses.

— Comme ça, bonne heure ! Mais je comprenais pas mademoiselle Lisbeth aller à l'école avec les enfants. C'est bien dommage aussi Sophie s'en aille. Sophie, bonne, charmante fille. Pourquoi comme ça triste ?

— Vous savez qu'elle est orpheline ; il n'y a pas longtemps que son père est mort.

— Elle aimait beaucoup son père ?

— Oui.

— Ah ! c'est triste, avoir plus père. Adieu, Evodie.

— Bonjour, Bæbeli.

Dans l'après-midi, chose bien étonnante, Augustin alla faire une visite à Peter. Lui qui n'entrait jamais chez personne à moins d'y être forcé, se rendit donc chez le tisserand, qu'il trouva dans la chambre du sombre appartement, lisant sa Bible. Nicolas était allé faire un tour au jardin.

— Bonjour, monsieur Rock, dit Peter en se levant et offrant une chaise au visiteur. Vous allez bien, j'espère, et rien de fâcheux ne vous amène ?

— Non ; nous sommes en bonne santé. Je viens vous dire une chose qui vous fera peut-être plaisir. Vous vous rappelez notre ancienne conversation, quand vous apportâtes la toile ?

— Oui, oui, très bien.

— Aujourd'hui, je suis convaincu que Dieu connaît tout ce qui se passe dans le cœur de l'homme et que, dans certaines circonstances importantes, il s'occupe de nous et dirige les événements de notre vie.

— Ce que vous me dites là me réjouit. Comment cette conviction vous est-elle venue ?

— Je vous raconterai cela dans quelque temps. Pour aujourd'hui, je voulais seulement vous dire que je crois à l'action d'une providence particulière et personnelle de Dieu à mon égard. Je vous remercie de m'y avoir fait réfléchir.

— Mon cher monsieur, que Dieu en soit béni. C'est beaucoup d'avoir déjà cette foi en Dieu. Tant d'hommes, hélas! s'en passent. Mais ce n'est pas encore assez. La foi au Dieu tout-puissant, présent partout, nous conduit aussi à la foi au Dieu juste et saint, qui ne tient point le coupable pour innocent, car Dieu est aussi parfaitement saint qu'il est parfaitement bon. Et les hommes sont tous pécheurs devant lui. Il faut donc recourir à la grâce qu'il nous offre en Jésus-Christ, le Sauveur des pécheurs.

— C'est bien clair qu'il n'y a aucun homme parfaitement juste, dit Augustin.

— Dites seulement, avec la Bible, reprit Peter, qu'il n'y en a pas un qui fasse le bien, non pas même un seul.

— Cela, par exemple, est trop fort; c'est exagéré.

— La parole de Dieu l'affirme; et si nous descendons au fond de notre cœur, nous verrons bien que la Bible, sur ce point-là, comme sur tous les autres, a dit vrai.

— Je ne veux pas discuter avec vous. Mais j'ai la preuve que Dieu sait ce que je pense et qu'il me connaît.

— Je n'en doute pas. Seulement, il faut faire bien attention à une chose. Il peut nous arriver de prendre pour une clarté divine ce qui, au fond, n'est qu'un

effet de l'imagination, ou une tentation de Satan, déguisé en ange de lumière.

— Pour ce qui me concerne, c'est impossible.

— Je l'espère bien. Mais il est certain que les hommes sont parfois tentés de faire des choses qui leur paraissent bonnes, excellentes même, et qui sont des embûches du malin, ou peut-être encore plus vite des tromperies de leur propre cœur. Avant de prendre une grave décision, par exemple, et pour n'importe quoi, examinons bien si ce que nous allons faire est en accord avec la parole de Dieu et notre conscience. Tout ce qui nous rapproche du Seigneur, tout ce qui augmente notre communion avec lui, la paix dont nous jouissons, tout cela est bon : encore meilleur si nous nous sentons humiliés en nous-mêmes, et si nous éprouvons le besoin toujours plus profond de la grâce de Dieu. Mais si ce que nous avons pris pour une direction du ciel nous conduit à l'orgueil de la vie; si notre conscience est malade; si notre joie intérieure se change en tristesse de ce monde, alors ça ne va pas. Nous avons succombé à la tentation du démon ou à celle de notre cœur mauvais. Ce sont des fruits faciles à reconnaître : le Seigneur Jésus l'a dit.

— Tout de même, reprit Augustin, je ne comprends pas où vous avez appris tant de choses. On dirait que vous avez étudié la théologie? fit-il en souriant de son sourire questionneur et un peu malicieux.

— Non, monsieur Augustin, je n'ai pas étudié la théologie, mais Dieu m'a ouvert le cœur pour comprendre sa Parole, et il me donne son Esprit pour me diriger dans cette étude.

— Comment va Nicolas ces jours-ci?

— Ah! Nicolas a terriblement toussé ce matin. Son mal fait de rapides progrès. Mais il est pourtant soumis de bon cœur à la volonté de Dieu.

Augustin posa un écu de cinq francs à côté de la Bible et dit en se levant :

— Achetez-lui quelque chose avec cela. Ce pauvre diable de Nicolas me fait pitié.

Peter remercia pour son compagnon absent, puis, tendant la main à Augustin, il lui dit avec une douceur affectueuse :

— Je vous suis reconnaissant de votre visite, et je prierai pour vous comme je l'ai fait chaque jour, depuis que je vous connais. Quoi qu'il vous arrive, monsieur Rock, ne doutez jamais de Dieu. Soyez assuré qu'il vous aime et qu'il veut votre plus grand bien.

Augustin revint chez lui assez impressionné. Le moment, en effet, était bien sérieux pour lui. Dans trois jours, il irait faire sa demande à Léonie. Comment serait-il reçu? Oh! pour cela, il n'avait aucun doute, à moins qu'il n'y eût des obstacles insurmontables, à la possibilité desquels il ne voulait pas même s'arrêter un instant.

Et Barthélemy! ce même mercredi, il verrait partir celle qui, sans s'en douter, avait pris une si grande place dans sa pensée, et il devrait peut-être lui dire adieu pour toujours. Et Sophie aussi emporterait avec elle le trait qu'elle n'avait pu arracher de son cœur, si aimant et si généreux.

CHAPITRE XXII

Voyant son fils si complétement décidé à faire une démarche positive, Antoine Rock était allé aux renseignements sur la famille Verdier. Le dimanche matin, pendant que Bæbeli était à l'église, il se rendit à Nyon chez son notaire, et lui demanda ce qu'il savait des gens du moulin de l'Etoile. Les notaires, en général, sont mieux renseignés que d'autres personnes sur la position financière, sociale et morale des clients qui recourent à leur office. Celui auquel s'adressa le paysan des Ballandes était un homme discret et bienveillant. Supposant qu'il s'agissait d'un emprunt et non d'un mariage, — Antoine Rock ne s'étant pas expliqué à cet égard, — le notaire dit à son visiteur :

— Le père Verdier n'a pas laissé une position brillante à ses enfants, mais leur propriété est franche

de toute hypothèque. Elle peut valoir douze à quinze mille francs. Le moulin est vieux, mais bien placé. Je ne connais aucune obligation sous seing privé contre cette hoirie. Le père devait à mon bureau un billet de deux cents francs que son fils a payé dernièrement. Celui-ci est un meunier de confiance. Il ne jette pas sa farine en l'air quand il fait la bise. Vous comprenez, monsieur Rock, ce que cela veut dire : Verdier est économe et fort peu buveur. On dit qu'il doit épouser une fille du moulin de la Platière. S'il fait un emprunt, c'est qu'il a probablement l'intention de payer la part de sa sœur, afin d'être seul propriétaire de l'immeuble. Je pense que vous n'avez rien à risquer en lui confiant une certaine somme. Au reste, vous aviserez.

— Savez-vous si sa sœur doit se marier prochainement?

— Je n'en ai pas ouï parler, et je ne la connais pas.

Antoine Rock ne mit pas le notaire mieux sur la voie, mais, satisfait des renseignements obtenus, il revint chez lui assez content. L'idée que Verdier avait payé dernièrement une dette de famille, et que lui et sa sœur ne devaient rien sur leur propriété, lui était agréable.

Dans la nuit du mardi au mercredi, Augustin fut dans une agitation quasi-continuelle. Son cœur battait violemment. Il dut se lever plusieurs fois et se promener dans sa chambre. Des spasmes le prenaient à la gorge, comme s'il allait étouffer. — La fraîcheur du matin lui fit du bien; il mangea très peu, prit une boisson calmante, et, après avoir fait un petit sommeil

depuis son dîner, il se mit en route pour sa grande entreprise. Avant de partir, il dit à son père de lui confier une certaine somme en or, pour le cas où, tout étant décidé avec Léonie, il la lui remettrait comme engagement.

— Combien veux-tu? demanda le père.

— Donne-moi mille francs.

— Mais, Augustin, mille francs! Tu n'y songes pas? Ce serait une folie. La moitié de cette somme serait déjà plus du double de ce que l'usage autorise en pareil cas [1].

— Donne-moi toujours mille francs. Je verrai bien ce qu'il faut faire. Peut-être sera-t-il nécessaire de frapper un grand coup. Je ne veux pas agir en imprudent.

Plus ou moins rassuré par ces paroles, le père donna le rouleau d'or.

Le chemin qu'on prend pour se rendre des Ballandes au moulin de l'Etoile, fait une quantité de détours. Tantôt il emprunte la grande route, tantôt il s'enfile entre deux haies et zigzague à travers champs. La voie en est alors gazonneuse, coupée de profondes ornières, ou bien pierreuse à donner une entorse, même à un bon marcheur. Dans la saison des pluies, on se trouve parfois en présence d'une longue flaque d'un pied de profondeur. Il faut, dans ces cas-là, percer la haie voisine et chercher le sec sur les terrains plus élevés. Une fois sorti de ces fondrières (qui, du

[1] Excepté dans de rares occasions, cet usage n'existe plus aujourd'hui.

reste, sont aujourd'hui beaucoup moins nombreuses qu'au temps dont nous parlons), le chemin devient praticable, uni, même très joli sur d'assez longs espaces. On arrive enfin vers une rivière qu'on traverse sur un pont construit il n'y a pas longtemps. Le moulin est de l'autre côté, tout près. Cette petite usine emprunte au ruisseau le cours d'eau qui fait tourner ses roues. Jusqu'au pont, le lit principal de la rivière est large, direct, et coule avec une certaine rapidité; mais à partir du pont il se resserre, fait des contours et s'engrave parfois à tel point que, l'eau ne pouvant plus y être contenue, elle s'échappe, tantôt à droite, tantôt à gauche, et inonde les prairies avoisinantes, où elle se creuse des lits provisoires, en attendant que le sien véritable soit désobstrué. Le moulin de l'Etoile est un des plus anciens du pays; son toit est encore couvert de tuiles creuses. La maison est bâtie sur une pente qui s'appuie à la chute d'eau. Ses abords sont tristes; un jardin enfoncé, que menace la crue de la rivière; peu ou pas d'arbres; aucune vue. Mais une eau toujours abondante, et quatre ou cinq villages à fournir de farine toute l'année. Le plus rapproché de ces villages est à vingt minutes; le plus éloigné, à trois quarts de lieue du moulin. Le frère et la sœur Verdier l'habitaient avec un jeune domestique, chargé de cultiver le terrain et de rendre des services dans la maison.

Augustin y arriva par un joli temps, vers les trois heures de l'après-midi. La rivière était assez grande, mais pas trouble. L'eau coulait gaiement sur un lit de

petits cailloux. De temps à autre, un observateur arrêté sur le pont, aurait pu voir filer rapidement contre le courant, de jolies truites d'une teinte claire, qui le remontaient pour leur plaisir, ou allaient à la recherche de creux tranquilles et plus frais.

Autour de la vieille maison d'une apparence chétive, Augustin ne vit personne. Dans le pré, à quelque distance, un jeune homme était occupé à râteler du regain. Au moment de mettre la main sur le loquet de la porte en plein cintre, Augustin entendit, non le tic-tac du moulin, mais de petits coups secs, comme si l'on frappait avec un marteau sur la pierre dure. Il entra. Ce n'était pas dans l'appartement, mais dans le moulin même, et là il se trouva en présence de Léonie, qui, une courte pique aux bras, retaillait elle-même une meule ôtée de sa place et mise dans une position inclinée. La jeune et belle meunière avait des lunettes vertes, pour protéger ses yeux contre les éclats de la pierre, et ses mains étaient recouvertes de gants épais. En ce costume et occupée à un tel travail, Augustin aurait eu quelque peine à reconnaître au premier abord son apparition de la Dôle; mais, le voyant là, devant elle, Léonie posa sa pique, ôta ses lunettes et se présenta de nouveau dans toute sa beauté de forte et fraîche fille de vingt ans. Un peu interdit, Augustin se laissa saluer le premier.

— Eh! monsieur Rock, c'est vous, dit-elle; soyez le bienvenu.

— Merci, répondit Augustin, d'une voix que l'émotion rendait tremblante. — C'était la première fois

qu'il se sentait dominé par quelqu'un. Merci, mademoiselle. — Je vous avais annoncé ma visite; vous voyez que je tiens ma promesse.

— Très aimable de votre part. Mais je ne veux pourtant pas vous recevoir ici, dit-elle en arrangeant vite ses manches et secouant la poussière de granit dont son tablier était blanchi. Sur la tête et encadrant son beau visage, un foulard amaranthe venait se nouer sous le cou. Ce simple foulard ainsi arrangé, lui donnait une physionomie encore plus agréable si possible, et parut à Augustin du meilleur goût. — Je vais vous montrer le chemin, ajouta-t-elle en se dirigeant du côté d'un petit escalier qu'elle escalada en deux sauts; elle ouvrit ensuite une porte, et se trouva dans une cuisine claire, fort bien arrangée, où Augustin la suivit.

En ce temps-là et même encore bien des années après, les pierres meulières étaient retaillées souvent par des femmes; elles faisaient cela avec délicatesse, et leur ouvrage était, dit-on, plus soigné que lorsque la pique était maniée par un homme. Aujourd'hui, dans les moulins bien organisés, c'est une machine inventée par un de nos compatriotes qui fait ce travail, à la grande satisfaction des propriétaires.

Léonie fit asseoir Augustin et lui offrit du vin, qu'il refusa pour le moment.

— Je regrette, dit-elle, que mon frère soit absent cette après-midi. Il aurait eu bien du plaisir à vous recevoir et à causer avec vous, car nous avons gardé un agréable souvenir de notre rencontre sur la Dôle;

mais il vient de partir pour la Ferme-au-bois, où il conduit la farine d'une mouture pour M. Chevroud. Peut-être connaissez-vous M. Chevroud?

— Oui; sa fille aînée doit épouser un de nos voisins, le fils de la veuve Crince.

— Justement; celle qui se nomme Erida. — Mais laissez-moi vous servir un verre de vin.

— Merci, mademoiselle; je n'ai besoin de rien, si ce n'est de vous voir, de vous entendre et de vous parler.

— Monsieur Rock, reprit la jeune meunière en riant à moitié, mais sans trace d'émotion, je vous connais déjà un peu et je sais que vous aimez à faire des compliments. Sur la Dôle, vous m'aviez prise pour une créature descendue du ciel : c'était vraiment drôle, ce que vous me disiez là-haut.

— Peut-être, mademoiselle; cependant, c'était la pure vérité. Je vais bien vous en dire davantage, car depuis notre rencontre à la montagne, je n'ai pas été une heure sans penser à vous. Votre souvenir et vos traits se sont gravés dans mon cœur d'une manière ineffaçable. Je suis venu pour vous l'avouer en toute sincérité.

A mesure qu'Augustin faisait cette déclaration très catégorique, sans doute un peu trop enthousiaste, Léonie changea de couleur. Elle pâlit visiblement, elle qui avait un teint superbe; mais elle s'abstint de répondre, voyant qu'Augustin désirait continuer.

— Oui, reprit-il, je suis demeuré convaincu de l'intervention particulière de la Providence, dans le fait

de notre première rencontre. J'y ai vu la main de Dieu, et comme je désire me marier....

— Monsieur Rock! interrompit Léonie avec une exclamation, n'ajoutez rien, je vous en supplie. Le nom de Dieu ne doit pas être mêlé à notre rencontre, à moins que ce ne soit comme on peut le mettre à tout dans la vie. — Je comprends très bien que vous désiriez vous marier, puisque vous êtes fils unique et riche; mais il ne faut pas penser à moi; c'est impossible, absolument impossible.

A ces derniers mots, prononcés avec émotion, Augustin fut sur le point de prendre mal. Il chancela sur sa chaise et allait tomber à la renverse, lorsque Léonie lui prit la main, et, le retenant :

— Mon cher monsieur, lui dit-elle, est-ce que vous veniez réellement me proposer un mariage?

— Oui, oui, oui, dit-il trois fois en portant cette main à ses lèvres, bien qu'elle eût encore le gros gant de peau. Oui, Léonie, je suis venu vous dire que je vous aime, que je ne puis vivre sans vous et qu'il faut me prendre tel que je suis, c'est-à-dire encore bien mal élevé peut-être, mais ayant la ferme volonté de vous rendre heureuse. Nous avons la fortune, je puis même dire une grande fortune pour des paysans; je suis seul enfant; j'ai le consentement de mes parents, et pour preuve, voilà mille francs en or que mon père vous prie d'accepter, si vous voulez dire *oui*, un simple oui.

Toujours debout, Léonie dégagea sa main droite de celle d'Augustin, ôta le gant de sa main gauche, et lui montrant un anneau d'or au troisième doigt :

— Vous voyez, dit-elle en reprenant de l'assurance, mon cœur et mon devoir sont là. Je suis fiancée depuis trois jours.

A la vue de cet anneau, à l'ouïe de ces paroles, Augustin, qui depuis vingt ans n'avait pas versé une larme, s'accouda sur la table placée devant lui, se cacha la tête dans les mains et poussa des sanglots déchirants. Léonie était dans une grande angoisse, et vraiment effrayée. Seule dans la maison avec un homme aussi malheureux et aussi passionné dans sa douleur, elle regrettait vivement l'absence de son frère. Quittant un instant la cuisine, elle vint à la rue et appela le domestique.

— Donne à manger à la vache, lui dit-elle, et, si je t'appelle à la maison, tu viendras vers moi tout de suite.

Quand elle rentra, Augustin était debout, le visage morne, les yeux dans un triste état.

— Est-ce donc absolument fini pour moi? demanda-t-il d'une voix effrayante. Et n'y aurait-il aucun moyen de rompre ce funeste engagement?

— Aucun, répondit-elle. Je dois épouser un cousin qui possède un moulin dans le voisinage d'Allaman. Nous nous connaissions depuis quelque temps déjà; il est venu dimanche et tout a été décidé.

— Et si j'étais arrivé le premier?

— Monsieur Rock, si, depuis longtemps aussi j'avais fait votre connaissance, et que nous nous fussions convenus.... Mais la question n'est pas là, vous le sentez bien. Ne regrettez pas une pauvre fille comme moi.

Dans votre position de famille et de fortune, vous pouvez choisir une femme riche, qui vous conviendra sous tous les rapports. Moi, je ne saurais pas bien travailler à la terre ; j'ai toujours vécu dans un moulin.

— Vous auriez fait chez nous ce que vous auriez voulu ; nul ne vous aurait forcée de venir à la campagne.

— Je le crois, monsieur Rock, et je vois que vous êtes bon. Vous rendrez votre femme heureuse.

— Une femme ! Rappelez-vous, Léonie, que je ne me marierai jamais, puisque je ne peux pas vous obtenir. Adieu, dit-il en partant, adieu, vous que je comptais recevoir de la main de Dieu. Ne me tendez pas la vôtre. Je suis un homme perdu.

L'infortuné, le sanglot à la bouche, reprit ses solitaires chemins enfermés de grandes haies. Heureusement ils passaient loin du creux profond entouré de roseaux. Si ce gouffre s'était trouvé sur son passage, il est à craindre que, dans un redoublement de son désespoir, il ne s'y fût précipité.

Pendant qu'il s'en allait ainsi, livré aux plus noires pensées, Léonie, les mains jointes, pensait à la scène qui venait d'avoir lieu. Elle plaignait sincèrement Augustin, mais se disait aussi qu'un caractère de cette trempe, si décidé et si passionné, aurait besoin d'une compagne qui sût adoucir, à force d'amour et de patience, les angles bruts contre lesquels une femme eût pu se heurter souvent, et voir son bonheur se briser.

A l'instant même, elle écrivit à son fiancé deux lignes :

« Reviens dès que tu le pourras, mon cher ami; j'ai besoin de te voir. »

Ta fidèle LÉONIE.

Puis surmontant son émotion, elle remit ses gants, ses lunettes vertes, et, sa pique aux mains, elle retourna vers la meule inclinée, où son frère la trouva pâle et fatiguée lorsqu'il arriva.

Mis au fait de ce qui l'avait si fort ébranlée, il se dit qu'après tout c'était bien heureux qu'Augustin ne fût pas venu le premier, car, Léonie l'aurait également refusé, et cette décision lui eût été bien plus douloureuse encore.

— Je ne sais pas si son caractère a beaucoup changé depuis que nous étions ensemble à la caserne, dit-il; alors, chacun le tenait pour un honnête garçon, assez original et d'une volonté de fer. Comme tu le lui as dit, il pourra se marier facilement, quand il le voudra. Mais il est bien capable de tenir le vœu téméraire qu'il a fait en te quittant.

Lorsque le pauvre Augustin arriva chez lui, son père et sa mère étaient à la cuisine. Il prit le rouleau d'or dans sa poche, le jeta sur la table et dit d'une voix sourde :

— Voilà votre argent. Je n'en aurai plus besoin.

MERCANTILE LIBRARY NEW YORK.

CHAPITRE XXIII

Ni Antoine Rock, ni sa femme, ni Augustin n'avaient donc eu l'idée que Léonie Verdier pût être fiancée. En laissant faire à son fils une démarche aussi grave, le père avait bien pensé qu'il pouvait ne pas réussir du premier coup; mais quant à trouver la fille du moulin engagée à un autre, cela ne lui était pas venu à l'esprit. A cet égard, tous les trois avaient agi avec une sorte de témérité ou un manque d'intelligence peu compréhensible, au moins pour les parents d'Augustin. Peut-être aussi ces derniers n'avaient-ils pas voulu, surtout le père, scruter un tel sujet, puisqu'au fond ce mariage ne lui plaisait pas beaucoup. Quoi qu'il en soit, tout était maintenant fini de ce côté-là.

Sur la Dôle et à Saint-Cergues, Augustin avait bien remarqué l'absence d'un anneau de fiançailles à la

main de Léonie; et comme elle faisait cette course de montagne seule avec son frère, rien n'avait pu lui faire supposer qu'elle avait une *connaissance*, comme on dit au village. D'ailleurs, lors même qu'il aurait eu la certitude du contraire, cela ne l'aurait pas empêché de se présenter résolûment. Une position de fils unique, telle que la sienne, pouvait bien faire pencher la balance de son côté. Cela se voit trop souvent à la campagne, et aussi ailleurs, pour qu'Augustin ne le sût pas et ne voulût, au besoin, user de ce moyen très puissant de persuasion.

Pour la première fois de sa vie, et sur un sujet qui le dominait entièrement, il voyait sa volonté brisée. Tout son bonheur, au moins ce qu'il s'était représenté comme devant être son bonheur, venait de s'évanouir en peu d'instants. Mal conseillé par son père, qui lui avait demandé dix jours de réflexion, au lieu de l'encourager à voir les choses de près dès le lendemain, il éprouvait à son égard un sentiment d'amertume condamnable sans doute, mais qui se comprend dans un caractère tel que le sien. Doué d'une dose formidable d'entêtement, volontaire au premier chef, élevé on ne sait comment et tout en vue d'intérêts matériels, Augustin Rock ne ressemblait à aucun garçon de son âge. Son père et sa mère aussi étaient des originaux très particuliers, ne vivant guère comme personne aux environs. — Ce qu'Augustin avait au moins de bon, c'était son honnêteté, sa parfaite droiture; puis, il aimait à secourir les pauvres, lorsque ceux-ci lui plaisaient. Une éducation plus intelligente

et chrétienne, eût pu l'amener à des sentiments très différents de ceux dont il s'était nourri jusqu'à présent.

Quand il eut jeté le rouleau d'or sur la table et prononcé la parole amère que nous connaissons, il monta dans sa chambre pour changer de vêtements. Cela fait, il redescendit à la cuisine, portant ses bottes neuves à la main et marchant sur ses bas. Son père et sa mère n'étaient plus là, mais oui bien Bæbeli, qui s'empressa de donner à Augustin les souliers qu'il mettait à l'ordinaire. Celui-ci lança les bottes jusqu'à l'autre bout de l'appartement. Bæbeli les alla ramasser pour les soigner, puis elle vint vers Augustin et le regarda de nouveau sans rien dire, pendant qu'il attachait sa chaussure. Quand il releva la tête, elle lui posa une main sur l'épaule et lui dit amicalement :

— Pauvre cousin Gustin, je crois vous avez du chagrin ; ça me fait bien la peine.

— Mêle-toi de tes affaires, lui répondit brutalement le garçon, et garde tes câlineries pour un autre.

— Qu'est c'est ça, des *câlineries?* Je comprends pas ce mot. Ça veut dire quoi ?

— Ça veut dire que tu n'as pas besoin de tenir ta main sur mon épaule.

— Hoho ! pauvre cousin Gustin : je ne voulais pas augmenter votre chagrin.

Retirant sa main à l'instant même, Bæbeli se rendit à son ouvrage autour de la maison, mais non sans se permettre quelques réflexions sur le charmant caractère de son cousin.

Celui-ci était bien excité lorsqu'il se retrouva en présence de ses parents, peu de moments après.

— Je pense pourtant, lui dit son père, que tu ne vas pas te faire du mauvais sang au sujet de cette fille. Explique-nous un peu ce qui s'est passé entre vous, pour que tu sois revenu dans un pareil état d'agitation.

— Il ne s'est rien passé, si ce n'est qu'elle est fiancée depuis trois jours avec un cousin. Si tu m'avais laissé aller plus tôt, je serais peut-être arrivé avant lui, et je ne me trouverais pas aujourd'hui le plus malheureux des hommes. Mais voilà ! tu as toujours peur de te noyer dans un verre d'eau. Il te semble qu'on ne prendra jamais assez de précautions. A présent, elles servent à grand'chose, tes précautions !

— Tu n'as pourtant pas été mal reçu?

— Mal reçu ! Pourquoi m'aurait-elle mal reçu? Une fille comme elle se conduit toujours bien. Elle m'a engagé à supporter mon malheur avec courage.

— C'est une brave fille, dit le père Antoine, touché d'un tel procédé.

— Une brave fille ! reprit Augustin avec exclamation : il n'y en a pas deux comme elle sur la terre, j'en suis sûr. Mais, à quoi sert-il de vous dire cela?

— C'est bien sûr que c'est inutile, continua le père. Aussi, je pense que tu vas oublier toute cette affaire promptement, et te tourner d'un autre côté quand on trouvera une bonne occasion, — à moins que Bæbeli ne finisse par te plaire.

A ce dernier propos, Augustin regarda son père

d'un air qui voulait dire : Bæbeli ne me sera jamais rien de plus. — Puis il ajouta d'une voix grave et solennelle :

— Je n'ai jamais aimé qu'une fille, et je n'en aimerai point d'autre. Puisque je n'ai pu l'obtenir, je ne me marierai pas.

— Oui, reprit le père, va faire une bêtise pareille. Chacun se moquerait bien de toi. Aujourd'hui, la passion t'aveugle.

— Qu'elle m'aveugle ou non, je ne me marierai pas : c'est une affaire toisée.

— Oui, c'est bon; dans un mois, tu ne diras plus cela.

— Eh bien, tu verras.

— Ecoute, dit la mère à son mari, il ne faut pas contrarier Augustin. Il est aujourd'hui dans la peine. Je comprends très bien ce qu'il éprouve. Il doit souffrir beaucoup. Mais il est trop bon fils pour vouloir laisser père et mère sans le soutien d'une belle-fille. Tu verras qu'il en reviendra; mais ne le contrarie pas.

— Est-ce que je le contrarie? fit le père un peu choqué. Est-ce du bon sens, de déclarer qu'il ne se mariera pas, uniquement parce qu'il ne peut épouser une fille, vue une fois seulement, et dont il ne savait rien il y a dix jours, si ce n'est qu'elle a bonne façon et pas de fortune? Et encore, étant notre seul enfant, est-ce avoir de la raison que de ne pas s'établir et de laisser après lui son bien on ne sait à qui? Ça, c'est presque de la folie.

— Folie ou non, ça m'est égal, dit Augustin. Je me

moque pas mal d'être riche, s'il me faut vivre tout seul ou me calciner comme nous l'avons fait jusqu'ici pour amasser de l'argent. Quel profit avez-vous aujourd'hui de tout votre travail? Etes-vous heureux? Ma foi non; pas plus que moi. Ce n'est pas la vue de vos *papiers* et de vos sacs d'écus qui vous donnera jamais le bonheur. Et moi, comment m'a-t-on élevé? Comme une bête. On m'a donné à boire et à manger, on m'a appris à travailler, voilà tout. Comme on le fait aux bœufs! Pour le reste, tire-toi d'affaire comme tu pourras. Et puis, quand j'ai trouvé une fille selon mon goût, on m'empêche d'aller la voir, de la demander tout de suite, et elle passe à un autre. C'est consolant, ça!

— Tu te plains qu'on ne t'a pas donné de l'éducation, dit la mère : souviens-toi pourtant que tu as refusé d'aller chez nous pour y apprendre l'allemand. Si tu avais voulu, tu saurais aujourd'hui cette langue.

— Je préfère ne pas la savoir; j'ai assez d'instruction pour moi.

— Eh bien, de quoi te plains-tu? reprit le père.

— Je me plains de tout. La vie m'est à charge; je me sens malade et je crois que je n'en ai pas pour longtemps. Si j'avais rencontré en chemin le fiancé de Léonie, je l'aurais peut-être assommé, et après je me serais noyé.

— Tais-toi, malheureux, dit le père en se levant, et avec une autorité qui ferma la bouche à son fils. La passion t'aveugle, et tu me fais honte.

Augustin ne dit plus mot de toute la soirée, et il

alla ensuite se coucher, sans avoir pris aucune nourriture depuis le milieu du jour.

Quand il fut parti, ainsi que son père, sa mère appela Bæbeli, qui s'empressa de venir auprès d'elle.

— Peut-être, lui dit-elle, as-tu entendu quelques mots de notre conversation avec Augustin. Ton cousin a bien du chagrin. Il avait l'intention d'épouser une fille qui lui plaisait beaucoup, et voilà qu'elle est promise à un autre.

— Ah ! c'est bien triste !

— Oui, sûrement, que c'est triste. Aussi, je t'engage à être amicale avec lui, et à lui faire plaisir toutes les fois que tu le pourras. Il a besoin de consolations.

— J'ai bien pensé que c'était quelque chose comme ça, quand jette ses bottes par la cuisine. Mais quand j'ai voulu lui dire un mot d'amitié, il a dit me mêler de mes affaires. C'est pas facile, causer avec Gustin.

— Fais toujours du mieux que tu pourras. C'est notre seul enfant.

— Je sais bien, vous n'avez point d'autre.

Pour Barthélemy, la journée avait été aussi bien triste. A deux heures de l'après-midi, il avait vu partir les dames Deverne et Sophie. Jusqu'au dernier moment, il tâcha de se rendre utile, soit en aidant à placer les effets dans la voiture, soit autrement. Madame Deverne qui aimait tant l'ordre, la ponctualité et la propreté, remarquait avec satisfaction combien ce beau jeune homme était toujours soigné dans sa mise si simple, et sans aucune tache à ses habits. Sophie lui découvrait bien d'autres qualités, mais aussi

une disposition dont elle était tourmentée. Elle voyait qu'il avait d'autres yeux pour Elisabeth que pour elle; quoiqu'il fût toujours resté dans la mesure de la plus exacte politesse avec Mlle Deverne, Sophie ne s'abusait point sur les sentiments intimes de Barthélemy. Avec elle, Sophie, il était amical, d'une bonne amitié, mais hélas! rien de plus. Elle en souffrait toujours de la même manière, et pourtant elle continuait son service sans négligences, même sans les distractions qu'une pensée secrète donne presque toujours aux jeunes filles qui souffrent de cette manière.

Au moment de partir, Mme Deverne tendit la main à Barthélemy, comme à tous les membres de la famille.

— Je vous remercie, mon cher garçon, lui dit-elle, de tout ce que vous avez fait pour nous aider aujourd'hui. Sans vous, ce nouveau voiturier aurait eu bien de la peine à assujettir les malles. Puis, je dois le reconnaître aussi, durant tout notre séjour, vous avez été complaisant et aimable.

— Oui, certainement, s'empressa d'ajouter Elisabeth, Barthélemy a toujours été gentil avec nous. — Bonjour! lui dit-elle en accompagnant ce bonjour d'une poignée de main. Quand vous viendrez nous voir à Genève, s'il y a encore des tuyaux de courge, apportez-m'en deux ou trois.

— Très volontiers, mademoiselle; mais je suppose qu'ils seront alors gelés.

— Cette follette, dit Mme Deverne, ne pense qu'à s'amuser. Il faudra reprendre vigoureusement le

piano, et bien d'autres choses. Adieu, monsieur Lacroix. On peut vous féliciter au sujet de vos enfants, car Evodie est une excellente fille. Vous êtes heureux en famille, tandis que vos riches voisins n'ont pas beaucoup de satisfaction avec leur fils.

— C'est pourtant un bon sauvage, dit Elisabeth; depuis huit jours, il est tout à fait gracieux. Hier, nous avons causé agréablement, moi et lui, pendant cinq minutes.

— Voyons, reprit la mère : où est donc Sophie? Ah! la voici pourtant. — Sophie, vous nous faites attendre.

— Pardon, madame. Il fallait fermer. Voici la clef, monsieur Lacroix, et adieu à tous, chers bons amis.

— Tiens! comme ils s'embrassent! dit Elisabeth en riant. J'aime bien ça; c'est joli. — Adieu aussi. Nous reviendrons l'été prochain, dans un an. Comme c'est long, une année! Allons, yu! le cocher.

Barthélemy regardait, silencieux, la voiture s'éloigner rapidement.

QUATRIÈME PARTIE

LA MORT ET LA VIE

CHAPITRE XXIV

L'automne accourt, et, sur son aile humide,
M'apporte encor de nouvelles douleurs,

a dit un poëte français très populaire pendant les dernières années de la Restauration, mais bien oublié aujourd'hui.

L'automne accourt. C'est ainsi qu'il arrive, à l'inverse du printemps. Au lieu d'accourir, le printemps retarde autant qu'il le peut sa marche déjà si lente; et quand on le croit bien établi dans nos vallons, voici qu'il lui prend tout à coup fantaisie de disparaître, laissant à sa place un triste et parfois mortel retour d'hiver.

L'automne accourt joyeux, sur les doux rayons d'un soleil bienfaisant, qui mûrit les fruits des vergers, et dore les grappes sur les coteaux. Ce n'est pas à son

arrivée qu'il traîne une aile humide. Dans les deux vers que je viens de citer, Béranger parle de l'automne qui s'en va, plein de vapeurs moroses, et lorsque les feuilles jaunies jonchent déjà le sol des forêts. Alors, c'est une saison triste, pénible. La nature, de jour en jour, déchoit et se meurt. De leurs chambres où ils sont reclus, les pauvres malades voient les oiseaux s'en aller, à tire-d'aile, chercher le soleil et la chaleur dans les climats du midi. Mais pour l'homme bien portant, pour l'adolescent plein de vigueur juvénile, une belle matinée de septembre est peut-être l'un des spectacles les plus splendides en notre pays. Tout autour à l'horizon, les montagnes sont pures. Les Alpes bleuïssent avant d'étinceler sous les feux de l'aurore; le Jura découvre ses pentes colorées, et relève ses noirs sapins comme des pyramides sur les hauteurs. Le lac, terne d'abord, prend bientôt son bleu d'azur, pendant que la plaine reflète la brillante lumière du jour sur la rosée suspendue à toutes les plantes. L'air est frais, vivifiant. Il fait bon marcher à cette heure matinale; il fait bon vivre, si le cœur vit en présence du Roi de l'univers.

Depuis les événements survenus aux Ballandes et que nous avons racontés dans le chapitre précédent, l'automne était arrivé. Les cultivateurs avaient fait leurs semis de froment et de seigle pour l'année suivante. Dépouillées de leur brou vert, les noix séchaient dans les greniers, tandis que les châtaignes achevaient

de mûrir en tas, dans leurs chatons épineux. Les pommes avaient fait leur *pourrie;* elles jaunissaient maintenant sur les étagères des fruitiers où elles passent l'hiver à l'abri des gelées. Heureux les enfants qui, partant pour l'école, reçoivent chacun deux de ces belles pommes parfumées ! Elles font rebondir les poches des garçons, et les filles savent bien aussi où cacher les leurs, avant d'y mordre à belles dents entre les leçons.

Le pauvre Nicolas Schwartz ne mangeait pas des pommes crues, hélas non ! C'était tout au plus s'il pouvait digérer celles que Mme Lacroix lui envoyait par Evodie, bien cuites et sucrées. Nicolas s'en allait mourir, usé par l'asthme pulmonaire et le travail du métier. Au lieu de tisser des toiles souvent grossières, enfermé dans une espèce de cave dont l'humidité était nécessaire à la souplesse du fil, Nicolas aurait dû être jardinier, cultiver des fleurs et vivre au grand air. Mais chacun ne peut choisir le genre de travail qui convient à sa santé ou qu'il aime; et Nicolas moins que personne. Mort jeune de la même maladie, son père avait été tisserand comme lui; c'était sous sa direction qu'il avait appris à lancer la navette. Sans l'arrivée de Peter, on ne sait trop ce qu'aurait été la fin de sa vie. Peter eut soin de son corps et de son âme, et Nicolas s'en alla en paix vers Celui qu'il avait appris tardivement à connaître et à aimer comme son Sauveur.

Un soir, il dit à son compagnon :

— Peter, j'ai une fantaisie; mais si c'est pas bien,

tu me la feras pas. Je voudrais boire un verre de vin chaud; tu sais comment on le fait?

— Oui.

— Ecoute. Va demander à Mme Lacroix une chopine de vin rouge. As-tu du sucre?

— J'ai tout ce qu'il faut; même le vin. Mademoiselle Evodie en a apporté ce matin. Je vais préparer ce que tu demandes.

— Oui, mais c'est à une condition.

— Laquelle?

— Faut faire aussi un bon verre pour toi, afin que nous trinque encore une fois ensemble.

Un quart d'heure après, le désir bien modeste du malade était exaucé. Peter lui versait la liqueur chaude, sucrée et aromatisée. Lui-même en prit une quantité égale. Les deux amis choquèrent leurs verres, Nicolas étant assis, appuyé à des coussins, et Peter se tenant debout près du lit, dans un profond recueillement. Il se disait sans doute que ce petit festin fraternel était le dernier qu'il ferait avec Nicolas.

— Merci , Peter : le vin était bien bon. — A présent, je veux essayer de dormir un moment, pendant que je tousse pas. Tu me ferais plaisir, si tu chantais un cantique, mais en allemand.

Peter chanta doucement un de ces cantiques simples, harmonieux et graves, bien plus beaux que les nôtres en français; il le chanta les yeux fermés, le cœur en prière. Quand il eut fini, Nicolas avait aussi fini de respirer. — Tous les hommes des Ballandes accompagnèrent son convoi.

Dès lors, Peter continua de travailler dans le même petit logement. Nicolas lui donnait son métier et ses meubles, tout ce qu'il possédait. Chétif héritage, sans doute; mais les biens auxquels aspirait le tisserand évangéliste étaient dans le ciel.

Depuis la secousse qui brisa sa volonté et, on peut le dire aussi, qui brisa sa vie, Augustin avait beaucoup souffert. Cette passion subite, ce feu dévorant qu'il croyait venir du ciel, l'avait consumé; et tout le bonheur qu'il s'en promettait s'était changé en la plus amère tristesse. Son soleil n'était plus qu'un globe louche et ténébreux. De la part d'un caractère tel que celui d'Augustin Rock, cela ne doit pas nous étonner. Une inflexibilité absolue était sa doctrine favorite. Chez Augustin , la disposition dont nous parlons était une maladie de l'esprit, beaucoup plus qu'une qualité; en même temps elle coïncidait avec un mal physique déjà grave avant la crise, mal qui, de ce moment-là, s'accrut rapidement. Atteint d'une hypertrophie du cœur, peut-être compliquée d'anévrismes, Augustin déclina visiblement durant le reste de l'été et tout l'automne. Il essayait de travailler pour se distraire; mais, au bout de peu de temps, il laissait tomber son outil et allait s'asseoir, haletant, couvert de sueur, sur le premier objet à sa portée. La nuit, son père et sa mère l'entendaient parfois se promener dans sa chambre, pour ne pas étouffer dans son lit. Jamais il ne voulut consentir à se laisser examiner par un médecin.

— Je sais aussi bien qu'un docteur ce que j'ai, di-

sait-il. Si je peux guérir, cela se fera tout seul; sinon je partirai quand l'heure aura sonné pour moi. Tout ce que je vous demande (à son père et à sa mère), c'est de ne pas vous inquiéter, et de me laisser tranquille.

Voyant que la contradiction augmentait son mal, les parents n'insistèrent plus. Ils se cachaient l'un à l'autre leurs larmes, et ils les cachaient surtout à Augustin. Cependant, le père se rendit un jour chez un médecin, auquel il raconta ce qui était arrivé à son fils, et son état actuel. Le docteur dit que le cas était grave; que le jeune homme, refusant tout secours de la Faculté, pouvait vivre néanmoins longtemps encore, même bien des années, mais qu'une crise subite pouvait aussi se produire et l'emmener.

— Croyez-vous, monsieur le docteur, que mon fils pût se marier, s'il allait mieux?

— Oui, s'il le désire lui-même. Je comprends que, n'ayant pas d'autre enfant, vous seriez heureux de lui voir une petite famille.

— C'est bien naturel de notre part.

— Si votre fils se trouve mieux au printemps, il faudra l'encourager à se marier. — Je vais vous prescrire quelques remèdes.

— S'il vous plaît, monsieur; mais je doute qu'il consente à les prendre.

— Vous pourrez les mettre à son insu, dans sa soupe, ou dans une tasse de bouillon.

Antoine Rock apporta des *gouttes*, que sa femme ajoutait à la nourriture d'Augustin.

Un beau jour d'automne, — c'était dans l'après-midi et avant la mort de Nicolas, — Augustin se promenait, solitaire, dans le chemin devant leur maison. Ses parents, Bæbeli et le domestique étaient aux champs. Evodie, le voyant là, marchant tête baissée, s'approcha de lui.

Chacun, aux Ballandes, et même aux environs, savait qu'Augustin n'avait pu être accepté par Léonie Verdier. Tout à coup le bruit de ce fait s'était répandu, on ne sait ni par qui ni comment, et cela n'avait pas peu contribué à augmenter la tristesse et le mal d'Augustin. Evodie, comme les autres, savait ce qui s'était passé, mais non les détails intimes, connus seulement des principaux intéressés.

Elle vint donc vers lui.

— Comment vas-tu aujourd'hui? lui dit-elle.

— Pas trop bien. Je garde la maison, pendant que tout notre monde sème ou laboure.

— Pauvre ami, reprit Evodie, si tu savais combien je t'ai plaint, quand j'ai appris ton chagrin! J'aurais voulu te le dire et te donner une bonne poignée de main.

— Je te remercie.

— Tu n'es jamais entré chez nous, Augustin : — ce n'est pas un reproche que je te fais; chacun a ses habitudes qu'il faut savoir respecter, — mais si tu venais faire le tour de notre jardin, ou t'asseoir au soleil sur notre galerie, nous causerions un moment.

— Merci; je préfère marcher; ou bien, j'irai sur notre banc, contre le mur de notre maison.

— Veux-tu que je te fasse un peu compagnie? Cela ne peut tirer à conséquence, ni pour toi, ni pour moi. On sait bien que je ne suis pas une fille à marier, dit-elle riant à moitié.

Moitié de gré, sans vouloir l'avouer, moitié de force pour ne pas paraître grossier, Augustin consentit à ce qu'Evodie lui proposait. Ils continuèrent donc à se promener lentement entre les deux maisons, où le soleil donnait en plein à cette heure du jour. Voulant arriver directement à son but, Evodie lui dit tout à coup :

— Tu l'aimais donc bien, cette Léonie?

— Ah! si je l'aimais! Personne ne saura jamais à quel point.

— Comment cela était-il venu? raconte-le-moi; je n'en parlerai absolument pas, si tu le désires. Tu sais bien que nous avons toujours été amis, depuis que nous allions ensemble au catéchisme.

Encouragé par la sympathie d'Evodie, Augustin lui fit le récit de ce qui s'était passé. Il le termina en disant :

— Voilà, je croyais que mon idée première, et la rencontre sur la Dôle, et la connaissance si vite faite, oui, je croyais que tout cela venait de Dieu. Si c'est lui qui m'a fait entrer dans cette voie, il m'a trompé, il m'a trahi.

— Non, ce n'est pas Dieu qui t'y a poussé, lui répondit la courageuse fille.

— Et qui est-ce donc, si ce n'est lui? Qui, dans mon sommeil, m'a fait voir les traits de celle que

je me représentais comme devant être ma femme?

— Qui? je te le dirai, si tu me promets de ne pas te fâcher et de ne pas t'en faire du mal.

— Oh! dis seulement tout ce que tu voudras : je sais bien ce qui m'attend.

— Eh bien, mon cher Augustin, puisque tu m'autorises à te parler franchement, j'ose te dire que c'est de toi-même, de ton imagination et de ta terrible volonté naturelle, que tout cela est venu. Ce que tu as pris pour une direction de Dieu était en réalité le désir de ton propre cœur. Tu voulais pour ta compagne une créature que tu t'étais formée à ton image : tu l'as rencontrée, et tu as cru que Dieu te la donnait, absolument comme si ta volonté pouvait s'imposer à celle de l'Eternel. Dis-moi maintenant : Avais-tu demandé à Dieu de te diriger dans le choix de cet idéal de femme? et d'avance te soumettais-tu à ce qu'il en déciderait?

— Non, répondit fièrement Augustin. J'ai agi par moi-même et pour moi-même, sans prendre conseil de personne, pas mieux de Dieu que de mon père et de ma mère.

— Alors, il est bien évident que tu n'avais rien à attendre de Celui qui nous dit de lui présenter tous nos besoins. Si tu l'avais humblement prié de te montrer sa volonté, peut-être aurais-tu réussi, là où tu as échoué. Pardonne-moi de te dire cela; mais je crois que c'est selon la vérité.

— Peut-être, reprit Augustin avec une douceur qui ne lui était pas habituelle; peut-être; c'est possible.

Personne jusqu'ici ne m'a parlé avec franchise et amitié comme tu viens de le faire. Malheureusement, que tu voies juste ou non, cela ne change rien à ma position.

— Cela peut la changer, Augustin, si tu veux t'en remettre à Dieu pour ce qui te concerne. Tâche de regarder plus haut que ce monde, où tout périt en si peu de temps. Il y a la vie du ciel pour le chrétien; il y a une éternité de bonheur à attendre du Dieu qui nous aime, si, nous aussi, nous voulons le recevoir dans notre cœur. — Tu es malade : Dieu peut te guérir, te rendre ton ancienne santé, — et je le lui demande pour toi chaque jour. Mais il peut aussi t'appeler bientôt sans avoir fait ta paix avec lui. Cette paix, si tu veux l'accepter, il te la donnera certainement. Adieu, Augustin. Je ne pouvais plus rester ainsi sans te dire que j'ai beaucoup pensé à toi, que j'ai compris ton immense chagrin, et que je prie Dieu de te guérir de tout ce qui te fait souffrir.

— Je te remercie. Oui, je reconnais que tu m'as toujours témoigné de l'affection, et je ne me choque pas de ce que tu viens de me dire. — Pourquoi ton frère ne va-t-il plus aux danses, depuis quelque temps? il n'est pourtant pas malade?

— Non. Quand on lui en parle, il répond que ses goûts ont changé, et qu'il n'aime plus la danse.

— Il a bien raison. C'est un amusement stupide. Quand je vois passer par là les garçons et les filles des villages voisins, avec leur affreuse grosse caisse, et s'adonner à toutes leurs singeries, ils me font l'effet de sauvages ou de païens. Si nous étions en Afrique

ou aux Grandes Indes, ils danseraient à moitié nus. — Sait-on quelque chose de Sophie Arnaut?

— Oui, elle est toujours à Genève, chez Mme Deverne.

— Et la jeune demoiselle qui jouait de la trompette avec les tuyaux de courge?

— Elle suit des cours et prend des leçons de musique.

— C'est bien encore une autre folie, cette musique! A quoi est-ce que ça sert? A se fatiguer les bras, et à casser la tête de ses voisins. Elle est pourtant gentille, cette demoiselle Deverne. — Tu t'en vas?

— Oui, adieu.

— Merci de ta visite; elle m'a fait plaisir.

CHAPITRE XXV

Chez Antoine Rock, les maîtres et les domestiques avaient toujours mangé ensemble, à la cuisine. Venait-il un étranger, ordinairement un débiteur, on l'invitait à dîner, comme autrefois Frezillat, et on ne changeait rien à l'ordre de la maison. N'ayant pas de parents dans le pays, mais seulement des cousins de la mère d'Augustin, à Bruckseilergut, lesquels ne venaient jamais aux Ballandes, la famille Rock vivait dans un isolement complet. Ce fut un malheur pour Augustin, dont le caractère entier et altier, sujet à l'humeur, à la colère, eût demandé de nombreux frottements avec d'autres garçons de son âge, et aussi la société de personnes capables de lui donner de bons conseils. Au lieu de cela, son père et sa mère, tout à leurs soucis d'argent et de terrains, le laissèrent dans l'intimité

d'un valet de ferme, qui le flattait et lui faisait toutes ses fantaisies.

Depuis sa dernière conversation avec Evodie, Augustin fut plus doux avec ses parents. Les paroles si franches que cette bonne et courageuse fille n'avait pas craint de lui adresser, ne furent pas complétement perdues. Quelques grains en levèrent dans l'âme d'Augustin, sous la forme de réflexions salutaires. D'un autre côté, la maladie ne lui était pas inutile non plus. De temps en temps il soupirait, et alors il eût été bien aise de rencontrer sa petite voisine, pour causer un peu avec elle, au risque de s'entendre dire de bonnes vérités. Cela eut lieu plusieurs fois encore pendant l'automne, sans que cet Augustin autrefois si intraitable, fît mine de se fâcher ou même de répondre un mot acerbe. Il commençait à douter de lui-même, ce qui est toujours un bon symptôme chez les caractères impérieux et d'esprit hautain. Avec Bæbeli, il se montrait aussi plus affable, ne la *bourrant* pas à tout instant et se permettant même parfois de la questionner sur son village et les gens qu'elle y connaissait. Il mettait de la malice amicale à la faire parler d'un certain cousin Jacobeli, qui venait de temps en temps causer avec elle à Bruckseilergut. « Le père de Jacobeli avait belles vaches, disait-elle, et aussi beaucoup les prés, les champs, comme père à cousin Gustin. »

En voyant leur fils causer volontiers avec Evodie Lacroix, les parents d'Augustin se demandèrent si cette petite personne, d'une figure si peu agréable, malgré ses beaux yeux et ses noirs cheveux, serait

bien capable de remplacer la belle meunière dans le cœur de leur affligé garçon. Ils en parlèrent ensemble et firent sur ce sujet des réflexions et des suppositions peu bienveillantes à l'égard d'Evodie, suppositions parfaitement fausses d'ailleurs. Au lieu de penser qu'elle cherchait à ramener Augustin à des sentiments meilleurs et chrétiens, ils s'imaginèrent tout autre chose, savoir qu'Evodie ne demanderait pas mieux que de l'épouser, et qu'elle travaillait dans ce but.

A la suite d'une de ces conversations entre les jeunes gens, le père Antoine demanda un jour à son fils ce qu'il pouvait tant avoir à causer avec Evodie. Cette question fut pénible à Augustin; elle remua son ancienne bile, et il fut sur le point de répondre une impertinence à son père. Toutefois, il ne céda pas à ce premier mouvement d'orgueil blessé; mais, réfléchissant, il finit par dire :

— Trouves-tu qu'il y ait du mal à causer avec elle?

— Non; mais ça me paraît drôle.

— Eh bien, pas à moi. Plût à Dieu que je n'eusse jamais causé avec d'autres filles!

— Elle te plaît donc bien?

— Elle ne me plaît pas pour sa taille et sa figure, mais elle me plaît pour son intelligence et sa bonté. Qui est-ce qui me témoigne de l'intérêt dans mon double malheur, sinon Evodie Lacroix? Bæbeli est une bonne fille aussi, un peu *niauque :* mais quoiqu'elle ait cinq pouces de plus qu'Evodie en hauteur, elle ne lui va pas à la cheville pour l'instruction et les moyens.

— Je ne te dis pas le contraire. Cependant Bæbeli est forte, d'une belle tournure, tandis qu'Evodie est chétive et un peu de côté.

— Tu peux te tranquilliser à leur égard, père; je ne pense ni à l'une ni à l'autre pour ce que tu entends.

Le père Antoine, assez déconfit, eût bien mieux aimé qu'Augustin pensât tout de bon à la blonde Bernoise, et le plus tôt possible.

Au lieu de cela, Augustin eut une crise terrible de son mal. Cette fois-ci, le père fit venir le docteur. Augustin laissa faire. Il se résignait à bientôt mourir. On lui administra des remèdes qui le soulagèrent pour quelque temps, mais lui pensait bien que cela finirait mal. Maintenant, il n'accusait plus personne. Il voulait prouver que, s'il tenait encore à une chose, c'était à montrer du caractère et à ne laisser paraître aucune lâcheté.

Ce fut dans une telle disposition d'esprit que, un dimanche après-midi, il lui prit tout à coup l'idée d'aller causer un moment avec Peter. C'était pendant l'été de Saint-Martin, vers la fin de novembre. Le soleil se montrait; il faisait doux, un temps d'arrière-automne encore bien agréable. Mais c'est un moment de l'année où l'on sent que les beaux jours vont finir, pour faire place à l'hiver.

Peter était seul, assis près de son poêle de fer. Depuis la mort de Nicolas, il employait parfois l'après-midi du dimanche à visiter quelque famille aux environs, de celles dont il tissait le fil ou la laine. Là, on lui faisait raconter ses voyages en Allemagne, en

France, et il savait toujours mêler à ses récits quelque chose de sérieux, une parole chrétienne qui, sans être imposée directement comme un appel à la foi, n'en atteignait peut-être que mieux l'âme et la conscience de ceux qui l'écoutaient. Dans son humble position, il faisait ainsi « l'œuvre d'un évangéliste. »

Ce jour-là, il était resté chez lui, comme s'il eût pressenti qu'il aurait une visite. Sa surprise fut grande, lorsqu'il vit Augustin se diriger du côté de sa demeure. Il s'empressa d'ouvrir la porte et de le faire asseoir; puis, voyant qu'Augustin était essoufflé, il le laissa se reprendre avant de lui adresser la parole.

— Ah! dit bientôt le visiteur, c'est terrible d'avoir ainsi des palpitations et le souffle si court; mais qu'y ferait-on! Il faut se soumettre à ce qui est. Et vous, ça va bien, Peter?

— Oui, je vous remercie. C'est bien aimable à vous de me visiter dans ma solitude. Cependant, je suis rarement seul.

— Vous avez souvent des gens qui vont et viennent pour leur toile?

— Oh! non, pas souvent. Quand je dis que je ne suis pas seul, c'est que je pense à ma chère femme, qui est dans le bonheur du ciel et me voit peut-être du lieu qu'elle habite, et où je compte bien la rejoindre. Mais avant toute autre pensée, il y a celle de la présence du Seigneur qui me garde et me soutient. Avec lui, on est toujours heureux. Comment vous sentez-vous maintenant?

— Ça va et vient, sans trop de souffrance. Mais j'ai

été bien malade pendant huit jours. J'ai cru que j'allais partir tout de bon.

— N'est-ce pas, c'est une chose bien sérieuse que de se voir en face d'un départ définitif? Pour moi, j'ai vu souvent la mort de près, chez les autres seulement, car je n'ai jamais eu de maladie très grave. Mais depuis quelque temps, je crois à la mort *pour moi.* On y croit en général si peu d'une manière véritable, comme il faudrait toujours y croire! Maintenant, soit que je me couche ou que je me lève, que je me mette à mon travail ou que je le quitte, je ne manque pas de me dire : souviens-toi que ce jour est peut-être ton dernier jour, ce moment ton dernier moment. Avant d'avoir accepté le pardon de Dieu, et cru à l'amour de Jésus pour moi-même, cette pensée de la mort me donnait une grande angoisse, une véritable terreur. Aujourd'hui, Dieu soit béni, ce n'est plus cela. La foi que je sens en moi me donne la victoire sur la mort, et je puis m'abandonner avec une entière confiance à la grâce parfaite de mon Sauveur.

— Vous êtes bien heureux. — Vous souvient-il, Peter, de ce que je vous disais ici, lorsqu'il fut question entre nous du soin que Dieu prend de ses créatures et de ce qui les concerne?

— Certainement. Vous me dites alors que vous croyiez à l'action d'une providence personnelle et individuelle de Dieu à votre égard.

— Je m'étais fameusement trompé, au moins pour mon compte.

— Comment donc? expliquez-moi cela.

— Oui, autant pour plaire à mes parents que pour ma propre satisfaction, je voulais alors me marier. Je me fis à moi-même le portrait de la personne que je désirais avoir pour femme, et j'y pensai pendant assez longtemps. Or, un dimanche que j'étais allé seul sur la Dôle, je m'endormis à l'ombre d'un rocher. Dans mon rêve, je vis la jeune fille dont la figure occupait mes pensées, et, lorsque je m'éveillai, elle était devant moi, en chair et en os, me regardant d'un air que je n'oublierai jamais. Je crus d'abord à une apparition céleste, et lui demandai qui elle était. Elle me dit son nom et m'apprit qu'elle était venue sur la Dôle avec son frère, pour se promener, et que celui-ci était allé chercher de l'eau à la fontaine la plus voisine. — La présence de cette créature idéale, conforme à celle que j'avais dans mon esprit, me donna l'idée que Dieu me la destinait. Je l'aimai de ce moment, avec une ardeur dont je suis aujourd'hui effrayé. Dès le lendemain, je serais allé la demander en mariage, si mon père n'eût insisté pour que j'y réfléchisse pendant dix jours, qui me parurent dix années. Après cela je me présentai. Elle était fiancée depuis trois jours seulement. Le désespoir que j'en éprouvai est évidemment la cause de l'aggravation de mon mal. Vous voyez maintenant si j'ai raison de penser que je me suis trompé sur la providence de Dieu à mon égard.

— On m'avait dit quelques mots de ce qui vous est arrivé, répondit Peter, mais je ne connaissais pas les détails dont vous me faites part et que je garderai pour moi seul. Mais, cher monsieur Augustin, com-

ment n'avez-vous pas compris qu'en agissant comme vous l'avez fait, vous laissiez Dieu complétement en dehors des désirs de votre cœur ? Au lieu de vous faire une image de la femme que vous désiriez, il fallait tout premièrement demander à Dieu de vous donner une compagne, comme il vous était bon de la rencontrer ; ensuite, employer votre jugement, votre raison, à la découvrir. Au lieu de cela, vous avez obéi à votre propre inspiration, suivi votre propre volonté, je dirai même votre fantaisie. Et comme vous ne preniez pas conseil de votre Père céleste, il vous a laissé agir à votre guise. Tout cela est venu de vous; il ne faut pas en accuser Dieu.

— Evodie Lacroix m'a dit la même chose : en avez-vous parlé avec elle ?

— Non, pas un mot.

— On pourrait supposer que vous vous êtes entendus pour me faire la même réponse.

— Mon cher monsieur Augustin, c'est que nous avons la même foi.

— Oui, je comprends. Vous êtes heureux. Maintenant, je veux vous demander une chose dont je ne puis naturellement pas parler à mon père et à ma mère. Vous avez, me dites-vous, vu mourir bien des personnes. Dans leur nombre, y en avait-il qui fussent atteintes de la même maladie que moi ? On dit que j'ai le cœur trop gros et je ne sais quoi d'autre encore : des vaisseaux engorgés, probablement. Mais le docteur qui m'a examiné peut se tromper; je n'ai pas une grande foi dans sa science. Parlez-moi franche-

ment, et ne craignez pas de m'effrayer. Moi aussi j'ai mon idée.

— En vous répondant, cher monsieur, je ne voudrais, ni vous effrayer, ni vous laisser dans une sécurité mauvaise pour votre âme. Dieu seul tient le fil de notre vie en sa main, et il fera, je n'en doute pas, concourir toutes choses pour votre plus grand bien. — Oui, j'ai connu un jeune homme atteint d'une maladie qui ressemblait à la vôtre.

— Eh bien? fit Augustin.

— Il mourut subitement, sans souffrance et sans agonie, comme on le croyait presque mieux.

— C'est aussi à quoi je m'attends, dit gravement Augustin. Dieu veuille m'y préparer lui-même !

— En vous mettant au cœur ce souhait chrétien, il le fait déjà d'une manière admirable. Croyez seulement, cher ami, et vous verrez la gloire de Dieu. — Je vous suis bien reconnaissant d'être venu causer un moment avec moi et de m'avoir ouvert votre cœur. Je vous aime déjà comme un frère, et je prierai pour vous avec confiance d'être exaucé.

— Priez aussi pour mon père et ma mère.

— Ah ! vos pauvres parents ! si vous saviez combien je pense à eux ! Mais Dieu peut aussi, comme il le fait pour vous et tant d'autres, les amener à Jésus-Christ.

— Au revoir, Peter, si nous nous revoyons.

C'est ainsi que, lentement, mais d'une manière infaillible, l'Esprit de Dieu commençait à pénétrer dans ce cœur autrefois si dur, dans ce caractère emporté, dans cette âme qui n'avait vécu jusqu'ici que pour

elle-même. Quand un jeune homme tel qu'Augustin Rock renonce à tout et se soumet à la volonté de Dieu; quand il entrevoit la croix du Sauveur et la prend pour son refuge, alors il est entré dans la voie étroite qui seule conduit à la paix et au bonheur éternel.

CHAPITRE XXVI

Nous avons laissé Barthélemy Lacroix au moment du départ de Mme Deverne et de sa fille pour Genève. C'était au commencement de septembre. Trois mois dès lors se sont écoulés, et le pauvre garçon les a trouvés bien tristes. Renfermant en lui-même ce qu'il éprouvait; ne s'en ouvrant à personne, pas même à sa sœur, encore moins à son père et à sa mère, il passait des jours pénibles, sans aucun espoir de voir son rêve se réaliser jamais. Trop intelligent pour ne pas comprendre qu'une barrière infranchissable se posait entre Elisabeth Deverne et lui, il nourrissait néanmoins dans son cœur, et peut-être encore plus dans son imagination, le sentiment tendre qui s'y était logé presque à son insu. Ainsi que nous l'avons appris d'une conversation entre Augustin et Evodie, Barthé-

lemy avait renoncé aux danses; il ne sortait presque plus de la maison le dimanche. Lui autrefois si gai, si plein d'entrain pour tout ce qu'il faisait, il n'avait maintenant de goût à rien, lorsque son travail était terminé. Prenait-il un livre, on le voyait, au bout d'un moment, le regard songeur, penser à tout autre chose qu'à sa lecture. — Cela faisait une vive peine à ses parents et à sa sœur, mais aucun d'eux n'osait le questionner sur la cause de sa tristesse, bien que tous les trois en supposassent le motif. Celui qui souffrait le plus de l'état moral de Barthélemy était son père avec qui le jeune homme était précédemment très lié. Autrefois, il lui disait tout; maintenant, il ne lui montrait aucune confiance, en dehors de ce qui se rapportait à leurs travaux. Que de fois Etienne Lacroix s'humilia devant Dieu, dans la pensée que lui aussi avait péché en considérant avec un orgueil paternel ce fils si bien doué, si pur dans sa conduite et d'un si aimable caractère! Maintes fois il s'était dit que Dieu l'avait bien favorisé, quand il comparait Barthélemy aux autres garçons qu'il connaissait, à Augustin, par exemple. Et puis, voilà que ce fils si tendrement aimé ne lui témoignait plus la même affection et paraissait, au contraire, éviter de causer avec lui dans l'intimité. Ah! l'amour d'un père ressent à l'instant la moindre blessure, et il en souffre plus que son enfant ne peut se le représenter. Et s'il en est ainsi pour des sujets qui laissent l'honneur intact, la moralité à l'abri de toute atteinte, qu'en est-il, on se le demande, pour de malheureux parents dont la conduite indigne de fils

ou de filles, rejaillit sur eux et leur brûle le sang?

Dans la famille Lacroix, une telle situation ne pouvait durer plus longtemps. Après en avoir causé avec sa femme et sa fille, le père se décida à rompre la glace. Il ne voulait pas que l'année se terminât pour eux sans que, si possible, la confiance ne fût rentrée dans les rapports de tous avec Barthélemy, dût-il pour cela se résoudre à souffrir davantage encore. Il craignait d'ailleurs que son fils ne tombât tout de bon malade, comme Augustin. Ce fut un samedi au soir qu'il prit cette décision, peu de jours avant Noël. Le dimanche, dans l'après-midi, il proposa à Barthélemy de faire avec lui une promenade jusqu'à Bonmont, où il voulait visiter un malade qu'il connaissait. Barthélemy accepta, se doutant bien que son père avait quelque chose de particulier à lui dire.

Une fois en route et seuls en chemin, Etienne Lacroix lui adressa cette question :

— J'ai besoin de causer un peu avec toi, et c'est pour cela que je t'ai demandé de m'accompagner. Dis-moi franchement si, depuis trois mois et demi, je t'ai fait quelque peine?

— Aucune. Jamais tu ne m'as causé le moindre chagrin.

— Alors, pourquoi nous en fais-tu depuis si longtemps, à ta mère, à ta sœur et à moi, en ne nous montrant plus la même confiance?

— Hélas! je n'en sais rien, mon cher père; mais je t'assure que j'en ai un vif regret.

— Ne peux-tu pas me dire le sujet de ta tristesse?

— Oui, je pourrais te le dire, bien que ce soit assez difficile à expliquer. Mais cela ne changerait rien à ce qui existe.

— Peut-être que si. Deux voient mieux qu'un; et quand un père et son fils sont d'accord, ils ont plus de chances de réussir que s'ils devaient agir isolément.

Barthélemy ne répondant pas, son père reprit :

— Si tu préfères que je te dise moi-même ce qui te fait soupirer, je suis prêt à essayer.

— Je veux bien, répondit timidement le jeune homme.

— Eh bien, n'est-ce pas que tu t'es laissé prendre le cœur, une partie de ton cœur, par les agréments extérieurs et la gentillesse de Mlle Deverne? et cela est resté depuis son départ. Me suis-je trompé dans ma supposition?

— Non, c'est bien cela.

— Alors, mon cher ami, pourquoi tant de mystère avec nous, avec moi surtout, qui ferai toujours mon possible pour ton bonheur?

— Merci, mon père. Je sais bien que tu m'aimes, et je te prie de me pardonner mon silence jusqu'à aujourd'hui. Si j'avais vu le moindre espoir dans la situation, il y a longtemps que je t'en aurais parlé.

— Mlle Deverne ne t'en a donc donné aucun?

— Elle ignore même ce que je pense. Jamais je ne lui ai dit un mot qui pût lui en donner l'idée.

— Dieu soit béni! dit le père. En ce cas, il y en a, de l'espoir.

— Comment donc? je ne comprends pas.

— Il y a, mon cher enfant, l'espoir que ton cœur se dégagera de son imprudence, et qu'il retrouvera sa liberté. J'espère, Barthélemy, que tu sauras te montrer un homme et non un enfant sans force de caractère et sans jugement. Je ne suis point étonné que, simple et sans connaissance du monde, tu n'aies pas vu le danger qu'il y avait à donner asile dans ton cœur au sentiment en question. Charmé par la figure et le ton familier de Mlle Deverne, tu n'as pas compris qu'un piége était tendu sous tes pas. Si elle s'était doutée de l'attrait qu'elle exerçait, elle mériterait un blâme sévère, car elle se fût montrée une coquette, ce qu'elle n'est pas, je l'espère bien.

— Non, certainement, elle ne l'est pas, dit Barthélemy.

— Donc, de son côté, il n'y a pas de mal, à moins que...

— Explique-toi, père.

— Oui, à moins que Mlle Deverne, elle aussi, n'ait trouvé trop de plaisir à te voir et à causer avec toi.

— Je ne le crois pas.

— Moi non plus, reprit le père; mais si cela était, ce serait un grand malheur, pour elle et pour toi.

— Pourquoi un malheur?

— Ecoute-moi, Barthélemy. Peux-tu supposer que jamais Mme Deverne te donnât de bon cœur sa fille? Ne va pas te faire une pareille illusion. Et quand même elle consentirait, — chose impossible, — à une telle mésalliance, je n'en suis pas moins persuadé que ce serait un grand malheur pour mademoiselle Elisa-

beth et pour toi. Vous n'avez été élevés, ni l'un ni l'autre, pour avoir un jour la même vie et la poursuivre ensemble jusqu'à la mort. Sur mille choses, vous ne vous comprendriez pas; vos besoins seraient différents; et sur l'éducation d'une famille, vous ne vous entendriez jamais complétement. Ta femme ne pourrait pas devenir une campagnarde, et toi moins encore un *monsieur*, à l'âge que tu as. Nos occupations de chaque jour, notre manière de vivre, le genre de notre maison, tout cela déplairait au bout de peu de temps à une jeune femme élevée dans un milieu si différent; et toi, mon pauvre ami, sois en bien sûr, tu serais vu de mauvais œil dans une société dont tu ne peux, tel que tu es, faire partie. Il te faudrait probablement rompre avec les parents et les amis de ta femme, ou bien supporter des humiliations et des affronts que ta position de simple cultivateur ne manquerait pas de t'attirer. Peut-être même que, dans telle famille se considérant comme très supérieure à la bourgeoisie, on ne voudrait pas te voir. Quelle figure ferais-tu dans un salon, au milieu de gens riches, imbus d'idées traditionnelles qui te feraient sauter en l'air ou te blesseraient profondément? On te regarderait comme un intrus, et, dans le fait, pour cette classe de gens instruits et peut-être assez orgueilleux, tu ne serais pas autre chose. Quelle position pour un brave et honnête garçon campagnard! Et pour sa femme, une telle position serait encore pire. Au lieu d'avoir bientôt vingt-six ans, si tu n'en avais que dix-huit et que, sûr de l'affection de made-

moiselle Elisabeth comme du consentement de sa mère, tu voulusses te mettre sérieusement à étudier pendant quelques années, pour être ensuite en état de te présenter partout et même devenir un homme distingué par le talent et les connaissances, oh! alors, la situation changerait du tout au tout. En serais-tu plus heureux? J'en doute. Mais tu ne peux plus songer à transformer ta vie, et d'ailleurs je ne serais pas en mesure de fournir aux dépenses nécessaires. Tâche donc, mon cher ami, de voir les choses comme elles sont. J'espère encore que c'est l'imagination plutôt que le cœur qui s'est laissé surprendre, et qu'avec du courage, de la vraie sagesse et le secours de Dieu, tu parviendras à retrouver ta liberté. N'avais-tu pas, de toi-même, réfléchi déjà un peu à tout cela?

— Je n'ai réfléchi à rien; j'ai simplement gardé comme un trésor le sentiment que j'ai encore, sans aucun espoir d'obtenir un jour mademoiselle Elisabeth : je te l'ai dit en commençant.

— Il est donc impossible, mon cher enfant, de rester plus longtemps dans une situation si fausse et si douloureuse; et je te conjure d'en sortir. Pour t'aider, je t'offre de faire tout ce qui dépend de moi, même de tenter une démarche confidentielle à Genève, si par malheur tu persistais dans ton attachement. Il faut que nous soyons fixés tous, et toi dégagé de ce lien, si, comme je le pense, il n'y a rien à espérer. Cette démarche me serait cruelle, de toutes manières; cependant je m'y résoudrais, parce que je t'aime et que j'y verrais un grand devoir.

— Merci, mon père. Je sens bien maintenant que tu es mon meilleur ami. Combien je regrette de ne t'avoir pas ouvert mon cœur tout de suite! Tu m'aurais donné de bons conseils, et peut-être préservé de ce qui m'est survenu, sans que j'y aie d'abord pris garde. Si tu crois qu'il faille essayer une démarche quelconque, fais-le. Moi, je ne demande rien, et je n'espère rien.

— Eh bien, j'irai demain à Genève, et je tâcherai de savoir par Sophie Arnaut si Mlle Deverne est toujours la même. Il est évident que si elle s'était attachée à toi, — ce que je ne crois pas du tout, — elle en aurait souffert et Sophie l'aurait remarqué. Je ne m'avancerai en aucune manière, et tu ne seras pas nommé. Après cela, que Dieu nous montre sa volonté. Qu'il te donne la force, le courage moral dont tu as besoin.

Barthélemy remercia son père. Pour lui, c'était déjà un grand soulagement qu'un tel appui; et quelle bonté, quelle affection tendre et éclairée ce père excellent avait mises dans l'entretien que nous venons de rapporter!

Pendant que ce dernier faisait sa visite au malade, Barthélemy fit le tour du vieux monastère, placé dans une situation magnifique, mais un peu éloigné, à cette époque-là, des moyens de communication rapide avec Genève et Lausanne. Barthélemy voulut essayer de visiter l'ancienne église du couvent. Elle contenait du foin, très parfumé sans doute, mais dont les émanations ne ressemblaient guère à celles de l'encens

brûlé par les moines sous cette voûte, depuis le douzième siècle jusqu'à l'époque de la réformation.

Au retour à la maison, Mme Lacroix et sa fille trouvèrent à Barthélemy une tout autre expression. Il les embrassa tendrement, leur demanda pardon de la peine qu'il leur avait causée et dit qu'il s'en rapportait à ce que ferait son père, soit qu'il allât à Genève, soit qu'il renonçât à l'idée d'une démarche quelconque. Heureux les parents et les enfants qui prennent les choses avec un si bon esprit.

Le lendemain, Etienne Lacroix se leva de bon matin et dit à sa femme qu'il se décidait à aller sonder le terrain à Genève. Il se préparait déjà pour le départ, lorsque Barthélemy, qui s'était réveillé tard, arriva près de lui.

— Père, dit-il, la nuit porte conseil. J'ai réfléchi à ce que tu m'as dit et je trouve que tu as raison. Donc, il n'est plus nécessaire d'aller à Genève. Je veux rester ce que je suis : votre fils, et, s'il plaît à Dieu, un fils décidé à suivre vos conseils. Je me sens déjà beaucoup plus libre, et bientôt il ne restera plus rien que je ne puisse hardiment avouer. Moi non plus, jamais je n'accepterais d'être tenu pour un inférieur par la famille de ma femme. Je saurai sauvegarder ma dignité, aussi bien que ceux dont la position sociale est différente de la mienne. Je puis être fier de mes parents, et je ne m'abaisserai certainement jamais pour plaire à des gens placés plus haut que nous, ou qui croiraient l'être.

Barthélemy n'avait pas été un *enfant prodigue;* et

cependant l'on peut dire qu'à bien des égards il était *retrouvé*.

— Tu feras bien, lui dit son père ; mais prends garde aussi à l'orgueil humain. Estimer les autres meilleurs que soi, c'est un conseil de la sagesse divine. Hélas! gens *du haut*, gens *du bas* et gens *du milieu*, tous sont placés au même niveau moral devant Dieu, puisque tous ne sont que de pauvres pécheurs, ayant tous besoin de la même grâce. — Mais je vais également à Genève. Je désire voir Sophie, à qui je veux parler de sa maison, et, en même temps, lui payer la rente de son terrain.

— N'oublie pas de lui faire mes amitiés, dit le jeune homme.

— Et à ces dames?

— Mes respectueuses salutations, rien de plus.

CHAPITRE XXVII

A Genève, Mme Deverne et sa fille s'étaient fort peu inquiétées de l'impression que cette dernière avait pu faire sur le cœur et l'imagination de Barthélemy Lacroix. Sans aucune coquetterie, mademoiselle Elisabeth avait causé familièrement avec le jeune paysan, comme elle l'aurait fait avec tout autre, aussi gentil que lui, même avec le farouche Augustin, si elle avait été placée de manière à le voir presque tous les jours. Aussi eût-elle été excessivement chagrinée d'apprendre que le brave garçon avait autant souffert; et si Mme Deverne en eût été instruite, elle aurait, d'une part, tancé vertement sa fille, et, d'autre part, trouvé de la dernière impertinence le sentiment en question. Heureusement, ni l'une ni l'autre ne savaient rien, ne se doutaient de rien.

Un jour, se trouvant à la cuisine avec Sophie, — c'était peu après leur retour des Ballandes, — mademoiselle Elisabeth lui demanda si l'on supposait avec qui Barthélemy se marierait. Sophie répondit qu'elle n'en avait jamais entendu parler.

— Quant à la brave Evodie, continua Elisabeth, il est évident qu'elle restera vieille fille.

— Elle n'en sera peut-être que plus heureuse, reprit Sophie.

— Oh oui ; elle n'est pas faite pour se marier ; mais oui bien son frère, qui est beau garçon, très gentil et a bien des moyens.

— Pensez-vous, mademoiselle, que Barthélemy Lacroix, tel que vous le connaissez, pourrait épouser une demoiselle de la ville ?

— Pourquoi pas ? oui, une fille de magasin, modiste ou marchande, peut-être même une institutrice dont les parents seraient cultivateurs comme les Lacroix.

— Mais, reprit Sophie, une vraie demoiselle, d'une famille bien placée, indépendante et riche, ayant reçu naturellement une bonne éducation ?

— Oh ! alors, non. Ce serait une mésalliance complète. Un fils de paysan, qui aurait fait des études, qui, par exemple, serait devenu pasteur, ou docteur, professeur, ingénieur, — avec un caractère distingué, — oui, celui-làpourrait faire un tel mariage. Et encore cela se voit rarement, à cause des relations de la famille. Mais avec un fils de paysan, paysan lui-même comme Barthélemy Lacroix, c'est une chose qui ne se voit jamais. Chacun doit rester à sa place.

— Je trouve que vous avez parfaitement raison.

La gentille Genevoise ne se doutait guère, en entrant dans de tels détails avec Sophie, ni des charbons ardents qu'elle remuait, ni du baume qu'elle apportait sur une vive blessure.

Chose curieuse, et pourtant naturelle si l'on veut bien y réfléchir, Barthélemy se sentit dégagé très vite du lien mystérieux qui l'avait enlacé durant plus de trois mois. Il suffit parfois de parler d'un sujet de vive préoccupation, pour le faire évanouir à l'instant même; et pour le cas de Barthélemy, il est certain que, plus il cachait son idole, plus elle le dominait secrètement. Une fois le doute admis à son égard, la porte s'ouvrit d'elle-même, et l'oiseau s'envola. Venu sur les ailes de l'imagination, la simple raison le fit déguerpir d'une place usurpée.

A peine Etienne Lacroix était-il en route pour Genève, le lundi d'avant Noël, que Barthélemy se disait à lui-même : « Vraiment, j'étais ensorcelé comme un imbécile. On a bien raison de dire que l'amour ne voit rien, ne calcule rien; mais était-ce vraiment de l'amour ? »

Le cheval des Lacroix était bon trotteur; il conduisit son maître en deux heures à Genève, en sorte que celui-ci arriva chez Mme Deverne avant midi. Grande fut la joie de Sophie en recevant à la porte son cher conseiller. Comme toujours, elle lui sauta au cou, et se hâta de le faire entrer pour l'annoncer à sa maîtresse.

— Je veux vous voir un moment seule, lui dit-il; quand êtes-vous libre ?

— Quand vous voudrez : cependant, demandez à madame.

Etienne Lacroix fut reçu au salon, où se trouvaient la mère et la fille.

— Bonjour, monsieur Lacroix, dit Mme Deverne ; vous venez nous féliciter tout de suite : c'est bien aimable à vous.

— Puisqu'il s'agit de félicitations, madame, je vous les fais de grand cœur, bien que je ne sache pas de quoi il est question.

— Comment ! vous n'avez pas reçu le faire-part ? Je vous l'ai adressé hier matin.

— Hier, c'était dimanche ; les lettres ne nous sont pas remises ce jour-là ; et j'ai quitté la maison aujourd'hui, avant l'arrivée du facteur.

— Eh bien, mon cher monsieur Lacroix, je vous ai annoncé, par communication officielle, le mariage prochain de ma fille avec M. Fernand Kabell, un fils de l'ancien associé de mon mari.

— Alors, permettez-moi, madame et mademoiselle de vous présenter de nouveau mes félicitations et celles de ma famille, dit-il en serrant la main aux deux dames et particulièrement à la fiancée. Je fais les vœux les plus sincères pour votre bonheur, ajouta-t-il.

— Je vous donnerai les détails dans un moment, reprit la mère. Pour l'instant, vous avez besoin de vous restaurer.

Elisabeth quitta le salon, laissant Mme Deverne continuer la conversation avec Lacroix.

— Que voulez-vous manger ? lui dit-elle ; nous au-

rons M. Kabell à notre second déjeuner de midi ; vous ferez sa connaissance.

— J'espère bien, madame ; mais, si vous le permettez, comme j'ai à parler avec Sophie de sa maison et de ses affaires, je vous demanderai de pouvoir dîner avec elle. Cela nous donnera plus de temps à elle et à moi.

— Parfaitement. Mais vous prendrez une tasse de café avec nous, après votre dîner.

Laissant son visiteur en face de lui-même, elle se rendit à la cuisine, où elle donna rapidement les ordres suivants :

— Sophie, votre conseiller dînera avec vous afin d'utiliser son temps. Faites-lui une omelette et chauffez des tranches de bœuf rôti. Mais allez tout de suite chercher une bouteille de vin blanc La Côte chez M. Jullien, vous savez, au Bourg-de-four : de celui d'un franc. M. Lacroix préfère le blanc. Soignez votre conseiller, et tâchez d'avoir fini pour le café, qu'il prendra avec nous.

Tout heureuse, Sophie se dépêcha encore davantage, si possible. Mme Deverne revint au salon.

— Eh bien oui, dit-elle, voilà donc ma fille qui épousera dans trois mois, M. Fernand Kabell, second fils de notre ancien associé. C'est un jeune homme *sérieux*, très rangé, instruit, d'une famille bien placée. Un bon caractère, peu démonstratif, mais solide et ayant déjà la connaissance des affaires. Il entre comme associé pour une part dans la maison Kabell et Flette et deviendra certainement un homme supérieur. Les

relations des deux familles sont les mêmes, en sorte que, sur ce sujet toujours assez difficile, les choses s'arrangent aussi très bien. Les jeunes mariés seront chez eux, rue des Chanoines, où M. Kabell a déjà loué un appartement. Je continuerai à rester ici avec Sophie, dont j'apprécie toujours plus les qualités solides et le charmant caractère. Je la voudrais un peu plus gaie ; mais elle est orpheline, et, si vous l'avez remarqué, monsieur Lacroix, les orphelins conservent toujours une ombre de tristesse. Ils se sentent isolés au milieu du monde. Donnez-moi maintenant des nouvelles de tous les vôtres.

Etienne Lacroix déféra au désir de Mme Deverne, qui lui parla ensuite d'Augustin : elle avait appris qu'il était malade.

— Notre jeune voisin est, en effet, sérieusement atteint dans sa santé, répondit Etienne. C'est une maladie de cœur qui a pris en peu de temps un développement menaçant. Il paraît qu'elle existe depuis longtemps, et qu'elle influait sur le caractère d'Augustin Rock.

— Ce garçon aura eu un chagrin d'amour, ne pensez-vous pas? Un chagrin pareil peut mettre un homme à deux doigts du tombeau, quand le cœur est déjà malade.

— On dit bien que c'est ce qui a augmenté son mal, répondit Lacroix tout en pensant à son fils.

— Ah ! mon cher monsieur Lacroix, ces passions-là sont pernicieuses. Aussi ai-je tenu à ce que ma fille fasse avant tout un mariage de raison. Ce sont les plus

heureux. Sans doute, mademoiselle Elisabeth aime bien son fiancé ; mais, des deux parts, c'est une affection sage et réglée. Ma fille a fait bien des progrès en sagesse depuis qu'il a été question de son établissement ; M. Kabell est aussi un jeune homme très sensé et très posé. Il a vingt-neuf ans. Le voici justement ; on a sonné.

Un instant après et donnant le bras à sa fiancée, qui était allée le recevoir en l'absence de Sophie, M. Fernand Kabell fit son entrée au salon. Pas grand, mince, très brun, moustache noire et visage maigre, le regard intelligent, l'air déjà d'un homme d'affaires qui chaque jour écoute de nombreux clients, médite et raisonne ses réponses ; tenue irréprochable en noir, des pieds à la tête, et même par-dessus noir et gants noirs : — tel était l'extérieur de M. Fernand Kabell.

Mme Deverne lui présenta M. Lacroix, comme le mari de leur ancienne bonne, un propriétaire aux Ballandes. Le jeune homme s'inclina, puis il dit que mademoiselle Elisabeth lui avait parlé de la jolie habitation de la famille Lacroix.

— J'espère, monsieur, que nous aurons le plaisir de votre visite, dans la belle saison, lui répondit l'honnête et hospitalier cultivateur.

— Certainement, si nous le pouvons, je serai charmé d'aller voir la maison où ces dames ont passé une partie de l'été.

Sophie vint dire que madame était servie, et le dîner de M. Lacroix prêt. M. Kabell offrit son bras à Mme Deverne, et celle-ci dit à Etienne Lacroix :

— Nous comptons sur vous dès que vous aurez fini.

— M. Lacroix ne vient pas avec nous? demanda Elisabeth.

— Non, il a des affaires à traiter avec Sophie et a demandé de pouvoir dîner avec elle.

— Oh! quel dommage! et moi qui comptais causer beaucoup avec lui des Ballandes. Eh bien donc, au revoir!

Ce disant, les deux dames et le fiancé passèrent à la salle à manger, et Lacroix à la cuisine, où l'omelette crépitait dans la poële sur le foyer.

Pendant qu'Etienne Lacroix commençait à se restaurer, Sophie allait et venait pour le service de ses maîtres; mais bientôt ceux-ci la laissèrent tranquille, et elle put causer à son aise avec son cher hôte. Celui-ci lui parla de sa maison qu'il faudrait tâcher de louer pour toute l'année, même pour plusieurs années, à des gens propres et soigneux. C'était, dit-il, dommage qu'elle ne rapportât rien, pas même de quoi payer l'impôt et l'entretien du toit. — Sophie lui donna plein pouvoir de traiter, puisque, mademoiselle Elisabeth se mariant au printemps, il n'était pas probable que ni le jeune ménage, ni Mme Deverne voulussent revenir aux Ballandes pendant l'été. Cette question étant résolue, pour autant du reste qu'une bonne occasion de louer se présenterait, Lacroix paya la rente des terrains de Sophie, engageant celle-ci à placer cet argent à la caisse d'épargne avec son salaire de domestique. Après cela, il demanda si, sur sa demande à lui,

Mme Deverne accorderait à Sophie quelques jours de congé au nouvel-an.

— Madame m'a dit qu'elle me permettrait d'aller passer le premier janvier et une partie du lendemain aux Ballandes, pour voir mes amis et donner un coup de brosse à mes meubles.

— Très bien; vous viendrez chez nous. Votre logement serait trop froid.

— Merci, vous êtes bien bons pour moi. Comment trouvez-vous M. Kabell?

— Il a bonne façon, l'air d'un jeune homme posé et sérieux.

— Oui; mais son caractère est, je crois, bien différent de celui de mademoiselle Elisabeth. Il parle peu et ne s'égaie pas beaucoup.

— Ils se feront mutuellement des concessions.

— Malgré cette grande différence de vivacité et d'expansion, je crois que cela ira bien. Mademoiselle Elisabeth ne boude jamais. Son fiancé a plus de profondeur d'esprit qu'elle; il lui sera utile à cet égard. C'est un jeune homme pieux; on dit qu'il entend bien les affaires.

Un coup de sonnette mit fin à la conversation. Sophie s'empressa d'accourir, et, bientôt après, Lacroix, réintroduit au salon, prenait une tasse de café en causant d'une manière agréable avec M. Kabell. Celui-ci le questionna sur le genre d'agriculture qu'on avait aux Ballandes, sur le rendement approximatif des terrains; il s'informa discrètement des opinions politiques et de la position de fortune des paysans de la

contrée, demanda s'il y avait beaucoup de *notables* dans les villages voisins, — des campagnes particulières en vente, etc. Bref, au bout d'un quart d'heure de conversation avec Lacroix, le jeune négociant eût été à même de renseigner un client sur un coin de pays où il n'avait jamais mis le pied. Il se leva et prit son chapeau.

— Voici l'heure de rentrer au bureau, dit-il. Adieu, monsieur Lacroix; — charmé d'avoir fait votre connaissance.

— Fernand, vous dînez avec nous demain chez les Marinier? dit Mme Deverne.

— Oui.

— A demain donc.

Mademoiselle Elisabeth accompagna son fiancé jusqu'à la porte du corridor, afin qu'ils pussent au moins échanger quelques mots un peu plus intimes. M. Kabell lui passa-t-il un bras à la taille; lui prit-il un baiser ou deux avant de la quitter? En vérité, je n'en sais rien. Je pense pourtant qu'oui, puisque c'est l'usage et chose permise; mais, dans ce cas, ce fut sans bruit, presque sans chuchottements. Un sonore *bonjour* de la fiancée mit fin au colloque secret, et bientôt M. Kabell descendit gravement l'escalier, en homme qui sait bien ce qu'il doit faire, et se rendit de là à son bureau, sans allumer le moindre bout de cigare. Pour la future Mme Kabell-Deverne, adieu les trompettes de courge!

— Comment le trouvez-vous? demanda la mère à Etienne Lacroix, pendant que sa fille n'était pas là.

— Très bien, madame. On voit que M. Kabell a des moyens, un bon jugement, de la solidité dans les idées.

— Oh oui, il est très brave, et il possède surtout une qualité excellente, celle d'avoir l'esprit présent. J'espère que cela ira très bien. Du reste, dans la maison, ses avis ont déjà du poids; on ne fait rien sans le consulter. C'est lui qui gère ma fortune et celle de ma fille. Il fera son chemin, pourvu que Dieu lui conserve la santé.

Lacroix, lui aussi, voulait retourner, non à son bureau, mais vers son cheval, et repartir. Il salua donc les deux dames.

— Vous n'oublierez pas mes bonnes amitiés à Barthélemy, dit Elisabeth. Si vous voulez bien aussi saluer Bæbeli aux tresses blondes? J'embrasse Evodie et Mme Lacroix. Bonjour!

Etienne vint à la cuisine :

— Sophie, dit-il, c'est donc entendu avec Mme Deverne pour la veille du jour de l'an. On ira vous attendre à Coppet avec le char; et n'oubliez pas votre manteau.

— Eh bien? dit-il en arrivant chez lui, et comme Barthélemy dételait : vous avez eu ce matin la nouvelle?

— Oui; elle a fini de me guérir. Maintenant, c'est comme si je n'avais jamais été le jouet de mon imagination. Je me sens redevenu moi-même et, je t'assure, très heureux.

Le père ne dit rien à haute voix; mais, dans son âme, un : Dieu soit béni! s'exprimait dans toute la chaleur d'une vive reconnaissance.

CHAPITRE XXVIII

Jusqu'à présent, la seule maison du hameau dans laquelle Augustin fût entré uniquement dans le but de causer, était celle du tisserand. Son caractère et la manière dont il avait été élevé le rendirent sauvage, impoli et singulier, jusqu'au moment où le besoin d'aimer se fit sentir en lui avec une si redoutable intensité. Et encore ce besoin eut-il quelque chose de farouche et de dominateur. Il s'imposait, bien plus qu'il ne se présentait en suppliant. — Maintenant, ce jeune homme si implacable dans ses jugements et dans sa volonté, s'était singulièrement assoupli. L'épreuve, d'abord, cette grande épreuve du renversement de ses plus chers désirs, ensuite la maladie, et surtout l'action de l'Esprit de Dieu dans son âme en avaient fait un être bien différent de ce qu'il était autrefois. Si le

fond de l'homme naturel existait toujours, la créature nouvelle était là cependant, faible encore si l'on veut, mais viable et se développant de jour en jour. Précisément parce que le tisserand n'était ni un savant, ni un pasteur, Augustin rechercha les enseignements bibliques de ce simple chrétien, homme de foi, retiré de l'incrédulité et amené aux pieds de Jésus-Christ. Les sceptiques ont beau sourire quand on leur parle de gens qui se convertissent, il n'en est pas moins vrai qu'un grand nombre de pécheurs, honnêtes ou non, passent des ténèbres à la lumière, et quittent Satan pour obéir au Dieu juste et saint. Un seul eût-il trouvé le salut et la paix, que ce fait unique suffirait pour prouver la divinité de l'Evangile. Mais, grâces à Dieu, c'est par millions de millions que les hommes ont été rachetés de la condamnation. La croix du Sauveur a été élevée assez haut pour que tous les bouts de la terre pussent y contempler le Rédempteur du monde, celui qui s'est appelé lui-même *le chemin, la vérité* et *la vie*.

Depuis que le tisserand Peter avait parlé si franchement à Augustin, celui-ci était revenu plusieurs fois causer avec lui. Peu à peu, il finit par lui ouvrir son âme. A cette école de fraternité chrétienne, dont le véritable maître enseignant était le Saint-Esprit, Augustin trouva la paix. La vie présente lui parut de peu de valeur en comparaison de la félicité éternelle; d'ailleurs, cette vie, il en sentait la source mortellement atteinte, et il avait accepté sans regret qu'elle tarît, avant même que l'été fût venu pour elle. Augustin

avait à peine vingt-quatre ans. Son père et sa mère le voyaient rapidement déchoir; mais, préoccupés avant tout des intérêts matériels et de la conservation de la famille, ils se désolaient à la pensée que leur fils ne laisserait pas d'héritier. Ils lui reparlèrent de Bæbeli, qui, malgré l'état de santé si grave d'Augustin, aurait peut-être consenti à l'épouser. Mais il rejeta avec horreur l'idée d'une union qui lui faisait l'effet du mariage entre la vie et la mort; et il n'avait jamais pu s'accoutumer au peu de moyens de Bæbeli, quelque bonne fille qu'elle fût. — Evodie Lacroix, malgré son corps chétif, lui plaisait par son esprit naturel et la profonfondeur de ses pensées. Elle était vraiment pour lui une amie qui, tout autant peut-être que le tisserand, avait contribué au grand changement qui s'était opéré dans ses sentiments religieux. Aussi voulut-il le reconnaître en lui donnant à son tour une marque de confiance et d'affection. Il entra chez les Lacroix pour lui faire une visite. C'était vraiment bien remarquable de sa part, si l'on se souvient de son ancienne aversion pour une démarche pareille. Donc, le lendemain du jour où Etienne Lacroix était allé à Genève, Augustin vint timidement ouvrir la porte et demander s'il pouvait entrer. Sa présence si parfaitement inattendue, donna une sorte d'émotion aux quatre membres de la famille, qui tous étaient là et venaient de dîner. Ils causaient des événements de la veille, si heureux pour Barthélemy, et avant tout pour les fiancés de Genève. Augustin fut reçu avec affection et sympathie. Lui-même parut jouir beaucoup de cette visite et re-

connut franchement ses anciens torts en fait de rapports sociaux et de bon voisinage.

— Fallait-il donc, dit-il, que Dieu m'amenât où je suis, c'est-à-dire probablement au bord de la tombe, pour me faire comprendre un de mes plus simples devoirs, dans lequel se trouve aussi un plaisir !

Comme il faisait cette espèce de confession, des cris se firent entendre au chemin, entre les deux maisons. Barthélemy s'élança à la rue, suivi par son père et Evodie. Mme Lacroix resta seule avec Augustin.

Au milieu de la route, il y avait un char à bancs, tombé de côté, mais non versé entièrement. Une des roues de derrière, ayant perdu son écrou, était sortie de l'essieu, et avait roulé assez loin avant de tomber dans le fossé voisin, où le propriétaire du char était allé la ramasser, pendant qu'une femme retenait par la bride le cheval assez effrayé. L'homme arriva avec sa roue, mais l'écrou, tombé sans doute depuis assez longtemps, ne se retrouvait pas. La *fusée* de l'essieu n'avait heureusement pas souffert, ensorte que le mal n'était pas grave. Cependant, il fallait se procurer un écrou. Etienne Lacroix en avait justement un de rechange et dit qu'il allait le chercher; mais il ne pouvait savoir s'il s'adapterait à la vis de l'essieu. Il engagea Evodie à faire entrer dans la maison la personne qui était là, en attendant que le char pût se remettre en route. Comme il faisait froid, l'étrangère accepta. Aucun des Lacroix ne la connaissait. Evodie la fit entrer sans lui demander son nom. Quand l'inconnue fut dans la cuisine, où il faisait très chaud, elle ôta le

capuchon de manteau qui lui couvrait la tête et presque le visage, et s'assit en face d'Augustin, qui, la tête baissée, et souffrant probablement, ne disait rien. Mais au son de voix de celle qui se trouvait devant lui, il leva les yeux de son côté et reconnut à l'instant Léonie, qui continuait de causer avec Evodie sans le regarder. Elle se tourna enfin de son côté et fut sur le point de pousser un cri.

— Est-ce bien vous, monsieur Rock? dit-elle avec une émotion visible.

— Oui, mademoiselle, répondit-il. Je ne m'attendais guère à vous revoir, et surtout pas ici. — Vous me trouvez sans doute bien changé?

— Vous avez été malade?

— Oui, un peu beaucoup, et je le suis encore, dit-il d'un air très naturel qui donna une angoisse inexprimable à Léonie Verdier.

— Et qu'avez-vous donc *trouvé?*

— Une maladie de cœur, disent les médecins, et je pense bien qu'ils ne se trompent pas.

Evodie fit un signe à sa mère, qui la suivit à l'instant dans une chambre voisine, comme pour préparer quelque chose à offrir aux passants arrêtés.

— C'est la fille du moulin de l'Etoile, dit Evodie à voix basse; laissons-les seuls ensemble un instant.

A la cuisine, la conversation continuait :

— Etes-vous mariée? demanda Augustin.

— Non; c'est vendredi prochain que le mariage aura lieu; nous venons de Divonne, où nous avions des connaissances à voir, mon frère et moi. — Mon

cher monsieur Rock, je suis si affligée de vous voir ainsi malade. Dieu veuille vous faire du bien.

— Il m'en a fait beaucoup, reprit gravement Augustin, puisqu'il m'a rendu, c'est-à-dire donné, sa paix.

— Vous ne vous êtes pas marié?

— Non, mais je me marierai bientôt, je pense, avec la mort, pour entrer ensuite dans la vie véritable.

— Me pardonnez-vous le chagrin involontaire que j'ai pu vous causer?

— Je n'ai rien à vous pardonner. Vous étiez parfaitement libre. De quel droit vous aurais-je imposé le sentiment qui m'a torturé? Vous ne me deviez rien. Ce que j'avais pris pour une lumière du ciel venait trop de moi-même, je le sens bien maintenant. — Votre fiancé connaît-il au moins son bonheur?

— Il est heureux.

— Puissiez-vous l'être tous deux bien longtemps, et toujours, dit-il en tendant une main flasque et décharnée, à celle qui pleurait presque d'admiration d'un tel renoncement.

Léonie prit cette main dans les siennes et la serra en disant :

— Que le Tout-Puissant vous bénisse, mon cher monsieur. Nos vies n'ont pu se rencontrer ici-bas pour cheminer ensemble, mais je garde de votre ancienne affection et de votre caractère le plus respectueux souvenir.

Mme Lacroix et Evodie rentraient, celle-ci portant un plateau avec des verres, et sa mère une assiette de bricelets. Léonie remercia, mais n'accepta pas ce

qu'on lui offrait. Le père Lacroix vint dire que le char était prêt. Léonie remit son capuchon et rejoignit son frère. Barthélemy l'aida à monter sur le haut véhicule, après quoi l'équipage reprit sa course du côté de Chéserex.

Comme Barthélemy revenait à la maison avec son père, celui-ci lui demanda s'il avait compris qui était cette belle fille.

— Sans doute : c'est *celle* d'Augustin. Eh bien, si belle soit-elle, je ne l'aurais pas choisie pour ma femme. Elle a l'air terriblement décidé.

— Je trouve Sophie Arnaut bien plus distinguée que Mlle Verdier, reprit le père; elle a les traits moins parfaitement réguliers, mais son expression a quelque chose de plus élevé et de plus fin. Du reste, en fait de goût, chacun a le sien, sur lequel il est inutile de discuter.

En ce moment, Evodie causait seule avec Augustin.

— Cette visite a dû te donner bien de l'émotion, lui disait-elle.

— Mais non, pas trop : je suis bien content d'avoir revu Léonie Verdier. Comment la trouves-tu?

— Fort belle personne assurément.

— Elle était encore mieux que cela lorsque je la vis sur la Dôle et au moulin. Pourvu que son mari sache la rendre heureuse ! — Mais si tu savais, Evodie, comme cette histoire est ancienne pour moi ! Il me semble que j'ai dès lors vécu toute une vie.

— Pauvre ami, je te comprends bien. Mais je me demande si ceux qui, même sans le vouloir, font souf-

frir les autres de cette manière, n'en sont pas aussi très malheureux.

— Léonie Verdier, reprit Augustin, est, dans tous les cas, bien innocente de ce que j'ai éprouvé à son sujet. Ah! si elle m'avait attiré par des avances, des coquetteries, je la mépriserais souverainement. Mais c'est le contraire qui a eu lieu. — Il me semble que Barthélemy a l'air tout content aujourd'hui. Le voici justement avec ton père. Il faut que je m'en aille. Adieu.

— Ah ça, tu t'en vas quand je reviens, dit Barthélemy; tu pourrais bien rester un peu pour moi!

— C'est assez pour aujourd'hui, répondit Augustin; je veux aller m'étendre sur mon lit pendant une heure. Mais je reviendrai volontiers un autre jour. Il faut profiter pour se voir pendant qu'on le peut. Le temps est court pour ce qui me concerne.

Les ayant salués tous, Augustin rentra chez lui infiniment plus calme qu'on n'aurait osé l'espérer un mois plus tôt. Il y en avait quatre que la scène du moulin s'était passée. Pour ceux qui l'avaient connu en ce temps-là, c'était absolument un autre homme.

Cette première visite aux Lacroix fut suivie de plusieurs autres, avant la fin de l'année. Chacun trouvait qu'Augustin avait besoin de sympathie et lui en témoignait. Son père et sa mère seuls, voués au culte de la matière, ne comprenaient rien au grand changement qui s'était fait en lui. Ce qu'il appelait sa paix, sa tranquillité d'âme, leur paraissait une chimère. Hélas! à force de regarder en bas, et de se faire un trésor pé-

rissable, ils avaient perdu de vue le ciel et ses biens permanents. Si leur fils unique mourait avant eux, que leur resterait-il? assez d'argent, sans doute, mais aussi les yeux pour pleurer, — et aucune espérance au delà de ce monde.

Vers la fin de l'année, Etienne Lacroix eut plusieurs conversations intimes avec son fils. Dans la dernière de ces causeries, Barthélemy lui dit :

— Après ce qui m'est arrivé, je sens que je dois me tenir en garde sur le chapitre des impressions du cœur. Cependant, je sens que j'aurais besoin d'une affection forte en échange de la mienne. Je n'ai pas de vocation pour le célibat, et mes vingt-six ans vont sonner bientôt. Dans tous les cas, je suis bien décidé à ne rien chercher sans prendre conseil de toi et de ma mère, et même, jusqu'à un certain point, de ma sœur. Depuis la visite de la belle meunière, je regarde parfois au chemin, c'est-à-dire dans ma tête, si je ne vois rien venir. J'ai beau dire comme la femme de Barbe-bleue : Anne, ma sœur Anne ! — rien ne paraît à l'horizon de mon esprit. Quant à la petite demoiselle, c'est absolument comme si je n'y avais jamais pensé. Père, quel service tu m'as rendu en décrochant cette sotte affaire du clou où elle était pendue !

— Dis-moi, fit le père en posant la main sur l'épaule de ce beau et franc jeune homme, as-tu réellement bien souffert pendant ces quelques mois?

— Oui; il y a eu des jours où j'ai terriblement soupiré.

— Eh bien, si toi, un homme, as pu être malheureux

par un sentiment qui était beaucoup plus dans l'imagination que dans le cœur, que penserais-tu du genre de souffrance éprouvée par une femme, quand elle aime sans qu'on s'en doute, sans même qu'on l'ait jamais supposé?

— Ce doit être une position atroce.

— Le mot est trop fort; mais oui, ce doit être un état bien douloureux. Une femme qui aime sans être aimée, est plus malheureuse qu'un homme, parce que le besoin d'affection est encore plus fort chez elle que chez lui. Et si je te disais que, sans avoir rien fait pour cela, tu as peut-être éveillé un tel sentiment dans le cœur d'une jeune fille, que penserais-tu de toi-même?

— Mais, cher père, c'est impossible. De qui veux-tu parler?

— Je ne nomme personne; mais tu vas aller demain à Coppet, chercher Sophie Arnaut. Si tu m'en crois, tu seras avec elle plus attentif que tu ne l'as été jusqu'à présent; peut-être alors auras-tu des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

— Ah! mon Dieu! fit le jeune homme en joignant les mains : et moi qui ne lui ai jamais dit un mot très amical! D'où peux-tu savoir cela, père? Mais ce n'est qu'une supposition de ta part. En as-tu parlé?

— Avec ta mère, plus d'une fois. Avec Evodie, jamais. Sophie non plus n'a pas entendu un mot de moi sur ce sujet. Examine, informe-toi discrètement, si toutefois cela te convient. Quant à ta mère et à moi, nous considérerions comme un grand bonheur, pour toi et pour nous, que tu te sentisses incliné du côté

de cette charmante et excellente fille. Je pense que tu seras prudent; et Dieu te conduise dans tout ce que tu décideras !

— Merci, père. Je n'en reviens pas d'étonnement, et cela me donne une vive émotion.

— Tant mieux. Va voir un peu ce qu'il y a à faire à la grange.

Le garçon s'y rendit tout pensif.

N'avions-nous pas raison de dire, il y a longtemps déjà : Ah ! Barthélemy ! Barthélemy !

CHAPITRE XXIX

On comprend que Barthélemy Lacroix ne dormit pas d'un somme toute la nuit, bien qu'à son âge le sommeil soit une force pleine comme la vie elle-même. La demi-révélation que son père lui avait faite le tint éveillé. Son imagination traversa l'espace; en esprit, il alla à Genève; il examina l'expression de Sophie, ses traits si purs qui lui revenaient bien maintenant et lui apparaissaient tout autrement que par le passé; et il s'en voulait de n'avoir pas causé avec elle d'une manière plus intime. S'il eût essayé de découvrir le trésor d'affection renfermé dans le cœur de l'orpheline, peut-être eût-il été préservé de l'erreur sentimentale dans laquelle il s'était complu durant quatre mois, et qui venait de s'évanouir, de tomber en poussière.

Le matin, dès qu'il fut debout, il dit à son père que, si vraiment il ne s'était pas trompé dans sa supposition, lui, Barthélemy désirait être fixé sans retard et qu'il faudrait s'expliquer avec Sophie.

— Attends de l'avoir vue, lui répondit son père. Ne va pas agir avec précipitation. Cause un peu avec elle, et si demain tu te sens libre de t'expliquer, fais-le. Aujourd'hui, ce serait trop tôt. Et puis, mon cher ami, as-tu pris conseil de Dieu?

— Oui, père, je lui ai demandé de me diriger, de me montrer sa volonté.

— Eh bien, médite cette parole : « Attends-toi à l'Eternel, et demeure ferme, et il fortifiera ton cœur. »

Dans l'après-midi, le char étant prêt, le cheval attelé, Barthélemy se rendit à Coppet, où la diligence passait à trois heures. Depuis que nous avons un chemin de fer, c'est à l'enclave genevoise de Céligny qu'on vient des Ballandes et autres lieux de la contrée, pour recevoir les voyageurs descendant du train. Barthélemy allait seul chercher Sophie. A la campagne, cela ne souffre aucune difficulté, et nul n'aurait l'idée d'en tirer des conséquences.

Comme il arrêtait son cheval devant la poste, la diligence arrivait de Genève, au grand trot de ses quatre chevaux et venant de traverser les prairies du château de Coppet, habitation déjà vieillie à cette époque, et qui est loin aujourd'hui de retrouver son ancienne splendeur.

Sophie Arnaut descendit lestement de la voiture, son petit sac de voyage et un parapluie à la main.

Barthélemy la débarrassa de ces objets et la conduisit vers le char, déjà retourné.

— C'est vous qui êtes venu me chercher, lui dit-elle; je vous en suis bien reconnaissante. Comment sont vos parents et Evodie?

— Très bien; ils se réjouissent de vous voir.

— Ils sont si bons pour moi.

— Montez, Sophie, et placez-vous là. Je me mettrai à droite, pour conduire. Il y a une bouilloire chaude, dans la paille, sous vos pieds : la sentez-vous?

— Oui, merci : vous êtes tous remplis d'attentions à mon égard.

— Mais c'est qu'il fait froid, et il ne s'agit pas de s'enrhumer. Je vous conseille d'ôter votre chapeau et de mettre ceci sur votre tête, dit-il en lui donnant un bon fichu tricoté qu'Evodie avait mis dans le caisson. En char découvert, l'air est très vif.

Sophie obéit avec un sentiment de douceur infinie. Il lui semblait que jamais Barthélemy ne lui avait parlé avec un tel accent de sollicitude affectueuse. Quant au jeune homme, il lui avait suffi de l'instant employé à ce changement de toilette, pour constater que Sophie, loin d'être moins bien que précédemment, avait au contraire beaucoup embelli. Peut-être le résultat de cet examen venait-il plutôt de ce qu'il ne l'avait jamais considérée de cette manière, et surtout pas avec le nouveau sentiment qui déjà s'emparait de lui.

En route, ils causèrent peu, soit à cause du bruit des grelots et du char, soit parce qu'il eût été imprudent d'aspirer sans précaution l'air glacial du 31 dé-

cembre. Ils avaient sur les genoux une bonne couverture, celle du cheval, et Barthélemy engagea Sophie à ne pas craindre de se tenir assise près de lui, afin d'avoir plus chaud. — Douces paroles, on le comprend, pour une jeune fille dont le cœur avait déjà fait trop de chemin d'un tel côté. Elle ne fit cependant sur tout cela aucune réflexion intime, si ce n'est celle que Barthélemy, toujours poli et prévenant, se comportait en cet instant comme il l'eût certainement fait pour toute autre personne confiée à ses soins.

A la dernière montée, pendant que le cheval allait au pas, il lui demanda des nouvelles de Mlle Deverne et de son fiancé.

— Ils vont très bien, dit-elle.

— Ont-ils l'air heureux?

— Je crois qu'ils le sont, mais d'une manière que j'ai un peu de peine à comprendre. Mademoiselle Elisabeth est gaie, rieuse, comme vous la connaissez; elle taquine parfois M. Kabell. Celui-ci la laisse faire et ne perd jamais sa gravité. Il est vrai qu'il a dix ans de plus qu'elle. Mais c'est égal; il me semble qu'un fiancé pourrait montrer son bonheur d'une manière un peu plus extérieure, et ne pas craindre d'être gai à son tour. M. Kabell est, avant tout, un homme posé; mais je le crois bon. Il rendra certainement sa femme heureuse. C'est dommage qu'il ait un air si raide, et qu'il parle un peu du nez.

— Ce n'est pas là, en effet, si j'étais une jeune fille, dit Barthélemy avec gaieté, un portrait qui me tenterait.

— A Genève, reprit Sophie, on aime les gens sérieux, qui entendent bien les affaires, et l'on a sans doute raison. Mme Deverne m'a dit plus d'une fois que son futur gendre a conduit avec beaucoup d'habileté et de sagesse la fortune de la famille. — Comment va Augustin?

— Ah! notre pauvre voisin nous paraît bien malade. Lui-même se juge sans espoir. Vous le trouverez bien changé. Il est arrivé complétement à la foi chrétienne, et s'est lié avec ma sœur et le tisserand Peter. De temps en temps, il nous fait une visite.

— C'est merveilleux. Quel bonheur pour lui qu'un tel changement! Et si Dieu permettait qu'il guérît!

Ils arrivaient. Evodie vint recevoir son amie, et bientôt l'orpheline se réchauffait le cœur au milieu de cette famille qu'elle aimait tant.

Dans la soirée, Barthélemy se montra gai, causant volontiers avec tous et ne quittant pas Sophie des yeux. Décidément le feu avait pris dans son cœur, et d'une tout autre manière que lorsqu'il avait essayé de s'allumer pour Mlle Deverne. Celle-ci n'était plus qu'une ombre fugitive dans son esprit, tandis que Sophie en était maintenant l'astre radieux. N'est-il pas écrit du cœur de l'homme : « Qui le connaîtra? » Il renferme les éléments les plus contraires, et sera toujours le siége des passions.

On se quitta vers dix heures en se disant : à demain! et non sans que le père de famille eût appelé la bénédiction du ciel sur tous les siens et sur tous les hommes.

A demain ! Que de choses ces deux petits mots renferment ! A demain : pour le fiancé qui reverra sa bien-aimée. A demain : pour l'heureux garçon qui vient passer huit jours de vacances avec ses parents. A demain : pour le riche, qui compte s'enrichir encore davantage. A demain : pour le pauvre, souffrant du froid et de la faim. A demain, pour le mourant, que Jésus introduira dans le ciel !

Sophie ne s'attendait guère à ce que ce demain serait pour elle, bien que, depuis très longtemps, elle n'eût passé un jour aussi heureux.

Au déjeuner, avant de se mettre à table, Etienne Lacroix lut un beau chapitre de l'Evangile, puis il prononça une courte prière, pleine de gratitude envers le Seigneur, et demandant pour sa famille

L'Esprit de grâce et de sagesse,
Qui règle l'œuvre de nos mains,

comme dit un vieux cantique.

Sophie avait apporté quelques jolis petits présents. Barthélemy reçut pour sa part un encrier d'un genre commode et tout nouveau. Lui, hélas ! n'avait rien à offrir à Sophie, du moins pas en objets visibles. — Le déjeuner étant terminé, comme le soleil arrivait déjà sur la galerie, grâce au peu d'élévation où il se trouve pour nous en cette saison, Barthélemy pria Sophie d'y venir un moment. Il lui montrerait, dit-il, quelques fleurs abritées sous des vitrages. Sophie le suivit. Là haut, quand ils eurent vu les géraniums roses de Mme Lacroix, Barthélemy, prenant son courage à deux

mains et l'une de celles de Sophie dans les siennes, il lui dit avec émotion :

— Sophie, je n'avais aucun présent à vous offrir vers mes parents et ma sœur. Mais ici où nous sommes seuls, je viens humblement vous demander si vous accepteriez ce que je puis librement vous donner, ce que je n'ai encore donné à aucune fille, c'est-à-dire mon cœur, avec toute l'affection, tout l'amour dont il est capable.

A l'ouïe de cette déclaration si parfaitement inattendue, Sophie devint rouge comme de la braise, et se demanda d'abord si elle rêvait. Mais bientôt sa dignité de femme lui permit de répondre avec assurance et cependant d'une voix que l'émotion rendait tremblante :

— Barthélemy, ai-je bien entendu?

— Oui, reprit-il avec feu cette fois, oui, je me donne à vous entièrement et je puis le faire. Je sens qu'il y va de mon bonheur. Mais je vous dois une confession : vous avez pu croire l'été dernier que je pensais à une autre personne. Aujourd'hui, je vous affirme que l'imagination seule avait été surprise; le cœur, le cœur véritable, celui que je vous supplie d'accepter, est resté intact; et la preuve, c'est que la nouvelle du mariage de Mlle Deverne m'a laissé aussi froid que la glace.

— Dieu en soit béni, reprit Sophie de sa voix la plus douce. Et moi aussi, Barthélemy, j'ai un tort à reconnaître, si c'en est vraiment un à vos yeux. — Tirant de son sein un petit médaillon attaché à un imperceptible cordon : — Connaissez-vous ceci? dit-elle en pesant sur le ressort qui laissa voir, collée sur

le fond de la boîte, une fleur dont les pétales conservaient encore leurs vives couleurs. — C'est vous qui me l'avez donnée sur la Dôle, cette fleur, — de bon cœur, me dites-vous alors, — et elle ne m'a plus quittée. Faut-il me le pardonner? Dites-le-moi.

Cette question était accompagnée d'un regard si doux, si plein de joie et de bonheur, que l'âme de Barthélemy en fut comme traversée de part en part. Maintenant, il savait ce que c'est que d'aimer et d'être aimé.

Ils s'assirent l'un à côté de l'autre, et causèrent à cœur ouvert, lui, de tout ce qu'il avait à avouer; elle, disant comment et depuis quand elle s'était attachée si profondément à lui. Bientôt ils descendirent, se donnant la main.

— Voici votre fille, dit Barthélemy à son père et à sa mère; Evodie, voici ta sœur. Félicitez-moi.

Sophie fut tendrement embrassée par sa nouvelle famille, après quoi, Barthélemy regardant sa fiancée :

— Et moi, dit-il, n'est-ce pas mon tour aussi?

L'heureuse fille se jeta dans ses bras sans aucune crainte. Ne savait-elle pas qu'il lui appartenait?

L'émotion étant passée, Etienne Lacroix sortit un moment pour se promener seul, à l'air de la rue, malgré le froid. Que pensez-vous qu'il allait faire, cher lecteur? Oui, c'est bien cela : le père allait tout de suite rendre grâce à Dieu, et demander pour ses enfants la bénédiction qui seule donne la vie. Lacroix était un homme de prière habituelle, nous le savons depuis longtemps.

Peu après le dîner, comme les chemins étaient bien secs, Barthélemy proposa de faire une promenade avec Evodie. Sophie, qui était pratique autant que forte d'âme et de cœur, émit l'idée d'une visite à Augustin et aux parents de celui-ci. Il fallait, d'ailleurs, annoncer au malade ce qui venait d'être décidé. Evodie les laissa aller seuls, par un sentiment de convenance peut-être exagéré.

Barthélemy et Sophie allèrent donc chez les Rock, qu'ils trouvèrent dans la grande chambre du rez-de-chaussée, ayant vue du côté du lac. Un poële en faïence verte, large et haut, donnait une bonne température à l'appartement, mais ne l'égayait pas comme un feu de cheminée. Assis devant son bureau, le père Antoine tournait les feuillets de son grand-livre, pour noter les comptes des débiteurs en retard. C'était à cela qu'il employait le premier jour de l'année. Les pieds chaussés de pantoufles en lisières, Augustin était vers le poële, un livre à la main; Mme Rock tricotait; et Bæbeli, accoudée sur une table, regardait les estampes d'un almanach bernois.

Grand fut l'étonnement des Rock, à la vue des deux visiteurs, auxquels Bæbeli s'empressa de donner des siéges.

— C'est bien nouveau de vous voir chez nous, dit Mme Rock, et vous n'y êtes jamais venus ensemble.

— En effet, répondit Barthélemy. Mais je viens vous présenter ma fiancée. C'est chez vous que nous faisons notre première visite, car cela s'est décidé aujourd'hui seulement.

— Je m'y attendais un peu, dit Augustin qui avait appris l'arrivée de Sophie. Recevez tous mes vœux pour votre bonheur. — Puis il leur tendit la main bien amicalement.

Les autres vinrent aussi leur faire des félicitations. Bæbeli demanda quand le mariage aurait lieu.

— Il n'est pas encore fixé, dit Barthélemy. Ce sera probablement au mois d'avril.

— Ah ! c'est choli, mois d'avril, reprit Bæbeli ; tout plein fleurs dans la campagne. Oui, vraiment, joli, bien joli. — Vous, mamzelle Sophie, bien contente avoir jolie chambre dans jolie maison de M. Lacroix. Aussi joli *curie* pour vaches, bœufs, cheval. Oh ! comme vous être contente !

— Oui, répondit Sophie, je suis bien heureuse et bien reconnaissante qu'on ait pensé à moi.

— Ah ! mais, reprit vite la jeune Bernoise, c'est que monsieur Barthélemy, content aussi vous penser à lui.

— Voyons, tais-toi, fit Augustin ; tu dis des bêtises !

— Bêtises ! pas du tout. Je dis, choli, oui vraiment bien choli !

Mme Rock n'ajouta rien, ou assez peu de chose : des banalités. Son mari, mieux avisé qu'elle, dit qu'en effet c'était un joli mariage.

— Il ne vous manquera rien, fit-il sous forme de conclusion, pourvu que vous ayez la santé. — A part lui il ajoutait : et de la famille.

— Avec la santé, reprit Augustin d'un ton de conviction très arrêté, avec la santé, la grâce de Dieu et sa bénédiction.

— Oui, certainement, dit Sophie : je suis heureuse, monsieur Augustin, de vous entendre dire cela.

En sortant de chez les Rock, ils allèrent saluer Peter, qui leur offrit aussi des vœux sincères; puis ils vinrent devant la maison de Sophie : maison fermée, mais qui se rouvrirait sans doute au printemps. Apercevant de là le creux du Folliet miroitant aux rayons d'un pâle soleil d'hiver, ils eurent la singulière fantaisie de se rendre vers le bord du sombre abîme, dont les ondes foncées rasaient le gazon desséché et y laissaient une frange de glace brillante.

— Figure-toi, ma chérie, dit Barthélemy, que notre pauvre Augustin, dans le temps de son tourment de cœur, vint un jour ici avec l'intention de s'y précipiter. Il nous l'a raconté lui-même. Arrivé à la place où nous sommes si heureux en ce moment, il se souvint tout à coup de cette parole : « Si quelqu'un détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira, et vous êtes ce temple. » Et cela le fit renoncer à son affreux dessein. On peut penser que son sort éternel lui a été révélé ici, pour la première fois.

Sophie serra de près le bras de son fiancé et lui dit :

— Retournons chez ton père.

On voit que, prenant tout de suite une habitude peu commune dans notre pays, ils se tutoyaient dès le premier jour.

Le lendemain, Barthélemy reconduisait Sophie à Genève. Elle avait promis de rentrer à midi chez Mme Deverne, et la pendule en sonnait l'heure sur la

cheminée du salon, lorsque la porte s'ouvrit pour donner passage aux jeunes gens.

— Eh bien, Sophie, dit Mme Deverne, je vois avec plaisir que vous tenez votre promesse.

— Eh ! c'est notre ami, M. Lacroix fils, qui vous ramène ! dit Elisabeth.

— Oui, mademoiselle, et qui plus est, la ramène ma fiancée.

— Oh ! que c'est joli ! Voilà que nous le serons deux à la fois.

— Mais, mais, dit gravement Mme Deverne, qu'est-ce que cela signifie? Vous ne m'en aviez rien dit, Sophie, avant de partir?

— Je l'ignorais encore avant-hier.

— Complétement?

— Oui, madame.

— Alors, c'est bien. Je vous félicite tous les deux. Cependant, monsieur Barthélemy, voilà que vous me reprenez Sophie, justement lorsque je comptais la garder pour moi. A quand la noce?

— Après celle de mademoiselle Elisabeth, c'est-à-dire en avril, madame, si cela peut entrer dans vos convenances.

— A la bonne heure. Voilà au moins un fiancé qui parle poliment et sensément. Monsieur Barthélemy, voulez-vous manger quelque chose tout de suite?

— Merci, madame. Je vous prierai seulement de permettre à Sophie de venir avec moi en ville, pour choisir un anneau, dans une heure.

— Parfaitement. Ayez soin de le prendre fort; quand

on agit beaucoup, il s'use vite. — Sophie, faites-vous quelque chose à manger, pendant que nous causerons un moment avec votre fiancé. Aujourd'hui, par extraordinaire, nous dînons à deux heures chez Mme Caze-le-Bourgasse avec M. Kabell. Prenez du vin pour votre ami.

Sophie se dépêcha d'allumer son feu et sut bien trouver de quoi faire dîner Barthélemy. Celui-ci causait gaiement avec les deux dames. De temps en temps, il se demandait comment, mais comment il avait pu se laisser envahir l'imagination par cette vieille affaire qui l'avait tant tourmenté. Evidemment, Sophie était bien plus belle et d'une expression plus remarquable que la gentille joueuse de cornemuse. Il n'en revenait pas d'avoir été aussi simple et aussi bête, pensait-il, que ça. Mais il est vrai qu'en ce temps-là, il n'avait pas des yeux de fiancé pour Sophie, et que leurs deux regards ne se rencontraient pas comme aujourd'hui.

A trois heures, il faisait atteler; puis, disant adieu à Sophie qui l'avait accompagné jusqu'à l'hôtel où était le cheval, il grimpa seul sur son char.

— Je t'ai donné des plumes pour m'écrire; tu t'en souviendras, lui dit-elle.

— Ah! tu m'as donné bien mieux que des plumes.

— Quoi donc?

— Des ailes, pour revenir.

En ce moment, Mme Deverne et sa fille s'entretenaient de ce subit événement.

— Voilà, disait la mère, c'est dommage que Sophie

me quitte. Je la remplacerai difficilement. Mais elle est en âge de se marier, et elle rencontre un bon parti. On ne peut que l'approuver de s'être vite décidée. Il faudra lui faire un présent, c'est évident, et je ne puis guère y mettre moins de cinquante francs.

— J'en donnerai bien aussi cinquante, dit Elisabeth, et Fernand vingt. Avec cela, nous pourrons lui offrir son châle de noces.

— Oui, c'est une bonne idée. Mais on doit avoir pour cent francs, même pour quatre-vingts, un châle-tapis très suffisant.

— Comme tu voudras, maman.

Excellente et pratique Mme Deverne !

CHAPITRE XXX

Bien qu'Augustin eût fait son compte de la vie, les fiançailles de Barthélemy et de Sophie ne laissèrent pas de lui donner quelques regrets, de réveiller dans tout son être des aspirations qu'il croyait complétement assoupies pour toujours. La vue de ces deux jeunes gens bien portants et si heureux, lui fit entrevoir ce qu'il aurait pu trouver sur sa route d'homme, si tout n'avait été brisé sous ses pas. Il en éprouva non pas précisément de la tristesse, mais un abattement moral qui parfois se traduisit en une parole amère, adressée autour de lui. Où donc est le malade, même dans un âge avancé, qui ne se raccroche de temps en temps à l'existence, et ne considère avec frayeur le dépérissement du corps? L'ennemi des âmes sait profiter de ces pénibles moments de souf-

france morale, pour jeter le trouble dans l'esprit et lui infiltrer le venin de l'incrédulité. Augustin était si mal entouré dans la maison de son père, que ce n'eût pas été une chose bien étonnante de lui voir reprendre son ancien caractère emporté et dominateur. Mais il fut gardé de Dieu à cet égard, et s'il passa de mauvais moments avec lui-même, il ne donna, comme chrétien, aucun scandale grave. Le blasphème, autrefois si habituel dans sa bouche à propos de rien, n'effleura point sa pensée. Mais soit le travail intérieur de son esprit, soit la rude et âpre saison d'hiver, il eut une nouvelle crise de son mal en février, crise la plus grave qu'il eût encore éprouvée. Pendant quinze jours il dut garder le lit, étendu et presque sans mouvement, tant le moindre effort lui donnait des palpitations, ou des spasmes douloureux. Peter vint le voir souvent et prier à son chevet. Il lui apportait quelque bonne parole de la Bible et l'encourageait à glorifier Dieu dans la maladie. — Le père d'Augustin s'attendait à une catastrophe prochaine, et n'en continuait pas moins à supputer son argent et à travailler, comme s'il devait bientôt manquer du nécessaire. Sa femme pleurait en secret et ne cherchait pas non plus auprès de Dieu la force dont elle avait besoin. Comme toujours, Bæbeli se montra bonne et prévenante, causant aux uns et aux autres avec l'espèce d'enfantillage qui ne la quittait jamais. Barthélemy venait chaque jour demander des nouvelles, de la part de ses parents et de sa sœur, mais on ne laissait monter personne auprès d'Augustin, excepté le tisserand demandé par le malade. Le

docteur prescrivit quelques remèdes, recommandant surtout le silence, et le repos le plus complet. Vers la fin de la deuxième semaine, Augustin éprouva du soulagement; le cœur paraissait se calmer; les spasmes étouffants ne revinrent pas. Les vieux parents reprirent de l'espoir, au moins d'une manière relative, et Bæbeli redoubla de causeries. Un jour, elle entra dans la chambre d'Augustin pour lui donner une tasse de bouillon; c'était elle qui, ordinairement, lui apportait sa nourriture, pour épargner à Mme Rock la peine de monter l'escalier. Elle trouva Augustin assis sur son lit, position qu'il n'avait pas osé se permettre encore.

— Oh! cousin Gustin, lui dit-elle tout de suite, pourquoi vous lever comme ça moitié?

— Parce que je peux le faire aujourd'hui.

— Quel bonheur! moi, vite dire à père et mère.

— Tu n'as pas besoin de tant te presser; assieds-toi là, pendant que je boirai ce bouillon. Il est bon, mais encore un peu trop chaud. Merci de ta peine. Tu as monté l'escalier bien des fois depuis quinze jours, ma pauvre Bæbeli.

— Cousin Gustin, je le monterais cent fois par jour, si je pouvais vous guérir.

— Tu es bien bonne. Mais Dieu seul, s'il le veut, peut me guérir. Ecoute-moi un moment. Je veux te dire quelque chose.

— Oui, cousin Gustin.

— Si je m'en vais bientôt, il te faudra rester ici. Pourquoi retournerais-tu dans ton pays? Il y a assez de bien et de place pour toi dans la maison. Tu aurais

soin de mon père et de ma mère, quand ils seraient tout à fait vieux.

— Mais, cousin Gustin, vous, pas mourir; vous, au contraire, guérir! Et alors, vous pas besoin de moi.

— Ne t'inquiète pas de ça. Me promets-tu de rester ici?

— Je dirai à ma mère.

— Bien. Maintenant, est-ce que ça te ferait plaisir d'épouser ton cousin Jacobeli?

— Qu'est-ce vous dites? fit-elle avec une excessive rapidité.

— Si tu serais contente d'épouser Jacobeli? reprit lentement Augustin; — parce que, dans ce cas, j'en dirais un mot à mes parents.

— Cousin Gustin, je sais pas trop que vous répondre. Jacobeli, faire comme ça beaucoup des amitiés à moi; Jacobeli bon garçon; aime beaucoup vaches, et aller sur la montagne avec gross troupeau. Aime beaucoup les sonnettes. Oui, Jacobeli, bon garçon, conome; n'aime pas cabaret; jamais, jamais comme ça boire pour tomber sur la tête.

— C'est bon, dit Augustin en souriant; je vois que tu l'épouserais volontiers. Vous pourriez avoir ici un troupeau de vaches, et Jacobeli irait avec elles sur la montagne. Ça ferait plaisir à mon père. J'en dirai un mot, si je m'en vais. En attendant tu ne dois pas en parler.

— Mais vous ne voulez pas partir? lui dit-elle avec une douce pitié.

— Nous ne pouvons pas savoir ce qui peut arriver demain.

Il lui tendit la tasse vide et se remit dans son lit. Bæbeli arrangea la couverture et l'édredon, releva les oreillers, et, cela fait, elle déposa un amical baiser sur une des joues creuses du malade, qui aussitôt lui dit vertement :

— Qu'est-ce que tu fais? Veux-tu bien me laisser tranquille! — Puis, se reprenant et fermant les yeux d'où s'échappèrent deux larmes : — Ne fais plus cela, Bæbeli, lui dit-il avec douceur; j'ai trop souffert et tu ne peux me comprendre.

— Pauvre cousin Gustin, fit-elle en essuyant délicatement les larmes, je voulais pas vous faire du chagrin; au contraire, je voudrais pouvoir guérir vous.

— Tu me l'as déjà dit et je le sais bien. A présent, ne cause plus et va-t'en.

Augustin put bientôt se lever et même descendre, mais il n'était pas encore question de sortir. La campagne était couverte de neige en poussière, dont les molécules chassées par la bise, étaient aspirées à tout instant dans les poumons. Augustin fit savoir à Evodie que sa visite lui ferait plaisir. Elle vint donc, et, comme toujours, elle sut l'intéresser par des récits agréables et des pensées encourageantes. Quand Evodie était là, Bæbeli, les bras pendants, l'écoutait comme si elle eût été un ministre, ou tout au moins une personne de grand savoir.

Le malade reprit de l'appétit et des forces; il se sentait mieux qu'avant sa dernière crise, positivement. Devenu sage, Augustin profita de ce temps de répit pour mettre en règle ses affaires et laisser quelques

ordres par écrit. Quand ce fut fait, l'air étant plus doux, il vint une après-midi chez Evodie, pour lui rendre une de ses bonnes et aimables visites. Les hommes étaient aux champs; Mme Lacroix laissa les jeunes gens causer tout à leur aise, pendant qu'elle arrosait ses plantes en vase et semait quelques graines au jardin. — Au bout d'une demi-heure passée avec Evodie, Augustin tira de sa poche un pli cacheté :

— Je veux te prier, dit-il à son amie, de me garder ceci, jusqu'à ce que je sois parti pour le pays des bienheureux. Je sais que je puis mourir d'un instant à l'autre, par conséquent je dois être prêt. Si Dieu faisait une espèce de miracle en ma faveur en me rendant la santé, je te redemanderais plus tard ce paquet. Il contient une lettre que je t'adresse, une lettre aussi pour mon père et ma mère, et quelques cents francs de mon argent, dont je n'ai que faire maintenant. Tu l'employerais selon mes indications, qui du reste ne sont pas des ordres. J'espère que tu ne me refuseras pas ce service; je ne puis le demander qu'à toi.

Evodie reçut le pli et le mit sous clef, comme un dépôt sacré, espérant bien, dit-elle, qu'Augustin le reprendrait un jour. Celui-ci revint chez lui très paisible. Cette première sortie et les dispositions qu'il venait de prendre, lui avaient fait du bien.

La correspondance entre les Ballandes et la rue des Peupliers allait bon train : Sophie écrivait d'une manière charmante; Barthélemy lui-même, tout garçon campagnard qu'il était, maniait la plume très joliment. Mademoiselle Elisabeth, à qui Sophie lisait parfois une

page ou deux des lettres de Barthélemy, était dans l'admiration de tout ce que l'heureux fiancé savait dire à sa bien-aimée. Par moment, Mlle Deverne aurait désiré que M. Kabell fût à dix lieues de Genève, afin de recevoir aussi de tels témoignages d'affection. Etant là, sur place, le jeune associé de la maison Kabell et Flette écrivait trop de lettres dans la journée pour que, son travail fini, il ne fût pas fatigué, par conséquent peu disposé à causer longuement sur le papier. D'ailleurs, il passait la soirée deux fois par semaine chez sa future belle-mère. Assez souvent, ils se rendaient les trois ensemble à un cours d'histoire, de sciences, ou de déclamation. De tout cela, il résultait que les lettres échangées entre les deux fiancés ressemblaient à ce qu'on peut mettre sur cette invention moderne appelée *carte-correspondance*, véritable oreiller de paresse pour beaucoup de gens, et tentation souvent fâcheuse pour les employés et les domestiques chargés de la faire parvenir à destination.

« Chère Elisabeth, je ne pourrai me rendre ce soir avec vous à la séance de M. X., et je le regrette vivement. Une entrevue avec le fondé de pouvoirs de la maison Missrow, de New-York, me prive du plaisir que je m'étais promis. Hélas! vous le savez, les affaires sont les affaires.

» Tout à vous,

FERNAND. »

Tel était un de ces billets, tenant le milieu entre le télégramme et la carte écrite tout ouverte.

Le temps, peu à peu, devenait printanier; l'air, encore frais le matin et le soir, s'adoucissait dans le milieu du jour, au point que les ouvriers ôtaient leur tricot de laine pour travailler. Mars ne vint pas, cette année-là, avec son cortége habituel de bise furieuse, ou avec ses retours de neige mêlée de pluie froide. Il fut, au contraire, sec et chaud, selon que les vignerons le désirent. La grive des vergers ne s'égosillait pas à chanter pour appeler le mauvais temps, mais sa congénère, la *musicienne,* remplissait l'orée des bois de ses chansons, préludes harmonieux de la douceur du climat. Déjà la séve montait dans les érables. Dans les vignes, de loin en loin, quelque amandier en fleur présentait l'emblême d'une résurrection certaine et bientôt générale. On labourait, on plantait, on semait dans les champs. Les prairies se couvraient de fleurs. Dans les vieilles haies abritées, la pervenche vous regardait passer au chemin. Dès le milieu d'avril, on sentait la vie revenir partout avec puissance.

Contrairement aux prévisions du docteur et à ce qu'on avait pu penser de l'état d'Augustin, lors de sa récente crise, ce dernier avait repris de l'entrain, même une certaine vigueur. Il ne pouvait manier aucun gros outil, cela va sans dire, mais il faisait quelques petits ouvrages autour de la maison et au jardin. Il semblait que, pour lui aussi, une séve nouvelle descendait du ciel et lui redonnait de la vie. Hélas! cet épanouissement lui fut, au contraire, bien fatal.

Une après-midi, déjà vers le soir, — car le soleil descendait rapidement à l'horizon, — il éprouva tout

à coup le besoin de venir causer un moment avec Evodie. Prenant un vêtement de dessus, il dit à sa mère où il allait, et, par grand extraordinaire, il l'embrassa tendrement. Son père labourait un champ assez loin du hameau, et n'était pas encore de retour de sa *jointe*. L'âme sereine, le cœur tranquille, sans agitation apparente, il vint donc chez les Lacroix. Evodie lui proposa de monter sur la galerie, où les rayons du soleil arrivaient en plein à cette heure déjà tardive. Là, il s'abandonna à une sorte de gaieté douce, racontant à Evodie les propos si drôles parfois de Bæbeli. Il en rit lui-même de bon cœur et sans plus se retenir, comme au temps de sa mauvaise tête de garçon volontaire et sournois. Evodie était presque effrayée de lui voir tant d'entrain, et ne fit rien cependant pour en empêcher l'effusion.

Avant de reprendre le chemin de la maison, il lui demanda de lire une poésie qu'il aimait beaucoup et qu'Evodie disait très bien. Elle alla chercher le volume et lut la pièce entière, dont voici les deux dernières strophes :

Il est une heure où se dévoile
La vie avec son vrai sentier,
Où le ciel n'a plus qu'une étoile,
Dieu, qui l'éclaire tout entier!
C'est l'heure fatale qui sonne
Pour le juste et pour le méchant,
Alors, plus d'ombres pour personne,
Le ciel s'éclaircit au couchant.

Le soleil de nos jours s'élève,
Chaque an nouveau l'appesantit :
Il redescendra comme un glaive
Que son fourreau sombre engloutit.
La mort, devant qui l'homme tombe,
Vers nous aussi vient en fauchant.
Que la paix soit sur notre tombe :
Le ciel s'éclaircit au couchant[1].

Comme Evodie disait les derniers vers, le disque du soleil, devenu rouge, disparaissait derrière la crête élevée et nue du Reculet français. Au-dessus de la montagne, le ciel s'empourprait de lueurs vives, qui semblaient enflammer toute cette zone de l'horizon. Les mains jointes, le cœur en prière, Augustin s'écria tout à coup :

— Le ciel, séjour de l'éternelle lumière! Le Soleil de justice, qui porte la santé dans ses rayons, c'est le....

Il n'acheva pas. Une pâleur mortelle se promena sur son visage ordinairement coloré; il voulut essayer de parler, mais ses lèvres à peine remuèrent. Un sourire les effleura, et ce fut fini. Sans agonie, Augustin avait traversé en un instant la sombre vallée.

La cause de ce foudroyant départ était la rupture d'un anévrisme.

[1] Juste Olivier.

CHAPITRE XXXI

Le pli cacheté contenait les deux lettres suivantes :

« Ma chère Evodie,

» Quand tu liras cette lettre et celle que j'adresse à mes parents, je serai là où toute larme est essuyée des yeux du racheté de Christ, et où il n'y a plus ni cri ni douleur. Toi, tu seras encore ici-bas, et, j'en suis sûr, tu penseras encore souvent à ton ami Augustin. Tu as été pour moi une bonne et fidèle amie, depuis que nous revenions ensemble de l'école et que déjà tu me rappelais à mon devoir, jusqu'à aujourd'hui. Je t'en exprime ma vive reconnaissance.

» Jusqu'à ce que Dieu m'ait affligé par la maladie qui m'emmène, j'ai été mauvais. Ma jeunesse n'a été qu'une suite de désobéissances à l'ordre saint et éternel. Il me fallait un châtiment; il m'a été envoyé, et

dès lors j'ai reconnu mon état de misère et de rébellion devant le Seigneur. Cette maladie mortelle a donc été pour moi une bénédiction. — Tu m'as soutenu, encouragé, consolé par ton amitié, Evodie; si j'avais pu guérir, revivre tout de bon, je t'aurais proposé de partager mon sort. Si tu l'avais accepté, nous aurions ensemble entouré mes parents d'une respectueuse et chrétienne affection. Je ne t'en ai rien dit, parce que je ne me sentais pas assez de vie pour cela.

» Tu remettras à mon père la lettre ci-jointe, après l'avoir lue, comme je te le dis en commençant. Si, de bon cœur, tu peux te considérer comme ayant été ma fiancée, achète-toi un anneau et fais-y graver mon nom. Prends de mon argent pour le payer, et dis-toi que c'est moi qui te le donne. Tu pourras même continuer à le porter, si plus tard tu te maries. — Quant au reste de l'argent, distribue-le aux pauvres selon ton jugement, après avoir donné de ma part à notre ami Peter une Bible, aussi belle que tu pourras la trouver. Et maintenant, adieu, Evodie, jusqu'à ce qu'on se retrouve dans le ciel. Ton ami dévoué,

AUGUSTIN ROCK. »

« Mon père et ma mère,

» Cette lettre vous sera remise par Evodie Lacroix, quand vous aurez déposé ma dépouille mortelle dans la tombe. Redoutant les émotions, pour vous comme pour moi, je préfère vous écrire plutôt que de vous parler.

» Je vous demande pardon pour toute la peine que

j'ai pu vous causer depuis le jour de ma naissance jusqu'à celui de ma mort. Mon enfance a été volontaire, ma jeunesse mauvaise aussi, sans que je sois tombé dans les chutes et les écarts d'un grand nombre de mes condisciples. Je n'ai pas toujours écouté vos conseils, lorsque vous m'en avez donné de bons. Mais on ne m'a pas montré de bonne heure non plus le chemin de la vraie sagesse. Ayant voulu agir à ma guise, j'ai rencontré Dieu sur mon chemin. Il m'a éprouvé, mais il m'a béni en m'ouvrant les yeux sur mon état de révolte contre lui. Je sais et je sens maintenant qu'il m'a *racheté de toute condamnation*, comme dit l'Ecriture sainte. Mon ardent désir est que vous appreniez aussi à croire en lui, à l'aimer, à le glorifier. Vous avez beaucoup de biens périssables; faites-en un bon usage et ne leur donnez plus votre cœur. C'est en présence de l'Eternité que votre fils mourant vous donne ce conseil. Si j'avais dû vivre une vie d'homme, j'aurais tâché d'être pour vous un bon fils. Dieu a décidé autrement de mon sort. Croyons que tout est bien, et soumettons-nous sans murmures.

» Voici maintenant quelques idées que je me permets de vous présenter. Vous garderez sans doute Bæbeli et vous l'adopterez. Si elle épouse son cousin Jacobeli, celui-ci vous sera utile pour vos affaires de campagne et de bétail. Je lui en ai parlé, à Bæbeli. — Je la remercie aussi de sa bonne amitié, que j'ai plus d'une fois appréciée.

» Je recommande à Evodie Lacroix de vous visiter. Elle m'a fait beaucoup de bien, et c'est ma meilleure

amie; j'aurais voulu être pour elle encore mieux que cela.

» Maintenant, je n'ai plus rien à dire, si ce n'est que je meurs dans la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et s'est donné lui-même pour moi. Souvenez-vous des pauvres. Votre fils respectueux,

AUGUSTIN ROCK. »

Trois semaines après le fatal événement, Sophie reçut de Barthélemy la lettre que nous transcrivons ici :

« Bien chère amie,

» Dans mes deux précédentes lettres, je t'ai raconté à peu près tout ce qui s'est passé aux Ballandes et chez nous depuis la mort de notre cher Augustin. Son père et sa mère sont toujours en proie à la plus sombre tristesse. Privés de leur soutien naturel, de celui sur lequel ils avaient concentré tout leur espoir, les voilà maintenant comme deux arbres secs, sans rameau sortant de leurs troncs durs et noueux. Leur vue, hélas! ne va pas au delà du cimetière où dort la dépouille mortelle de leur fils unique. Bonne et aimable comme tu la connais, Bæbeli n'est pas non plus, à bien des égards, la personne qui pourrait les amener à des pensées plus élevées et plus consolantes. Evodie est allée pleurer avec la mère d'Augustin, et lui parler de vie éternelle; mais la pauvre femme et surtout son mari se défient de ma sœur, plutôt qu'ils ne l'aiment, depuis qu'ils connaissent la pensée secrète d'Augustin à son sujet. Peter aussi est allé voir les Rock et leur a

présenté les consolations de l'Evangile. Mon père et ma mère ne sont pas non plus restés en arrière d'un tel devoir. Hélas! ces voisins si riches et, jusqu'à présent, si adonnés à la possession de leurs biens, sont frappés de la plus grande affliction qui eût pu tomber sur eux. On ne peut que les plaindre et les recommander à Celui qui seul connaît ce qui se passe dans leur âme en détresse.

» J'ai plusieurs choses à te dire, chère, bien-aimée Sophie, en attendant que j'aille te chercher tout de bon dans huit jours. Quel bonheur de te ramener, avec la pensée que nous ne nous quitterons plus!

» Voici ce que je viens te communiquer de la part d'Evodie : un marchand de bois qui est venu dernièrement aux Ballandes, propose à notre sœur de lui confier l'éducation de ses deux filles pour plusieurs années. Ces deux petites ont huit et dix ans. Leur mère est morte. Le père, déjà sur l'âge, n'a pas l'intention de se remarier, et ne peut absolument pas s'occuper de ses enfants, son commerce l'appelant à quitter sa maison à tout instant. Il offre de payer une pension convenable. — Evodie accepterait volontiers cette tâche, qu'elle remplira certainement très bien; mais, pour cela, il lui faut un appartement. Chez nous, l'admission de ces deux petites présenterait des inconvénients, et nous n'aurons pas trop de place quand tu seras là. — Veux-tu louer ta maison à notre sœur? elle s'y installerait à son ménage avec les fillettes en question, et, en même temps, elle proposerait aux mères de familles d'ici, de se charger des leçons de

leurs filles, au moins pour une partie de l'année. Pour Evodie, qui est instruite et connaît bien les ouvrages de couture, ce serait là un excellent emploi de son temps. L'ancien atelier de ton père serait transformé en petite salle d'école. Evodie serait complétement à son ménage, et il va sans dire que nous l'aiderions à se tirer d'affaire, s'il le fallait. Réponds-moi ce que tu penses de cette proposition, qui nous paraît vraiment bien convenable. Mais c'est à toi de décider.

» Une autre chose : Evodie te prie de lui acheter un anneau et d'y faire graver le nom d'Augustin, avec la date du 7 avril. Elle dit qu'il le faut d'un numéro plus petit que le tien.

» Nous avons risqué de perdre l'ami Peter. Une société qui s'occupe de l'évangélisation lui a proposé de l'employer comme colporteur de Bibles, Nouveaux Testaments et traités religieux. Après y avoir bien réfléchi, notre brave tisserand a refusé cet appel. Il a écrit au comité en question qu'il se sentait à sa place ici, faisant la toile des paysans de la contrée, et trouvant ainsi de nombreuses occasions de placer un mot chrétien dans les familles qui lui donnent de l'ouvrage. Nous pensons qu'il a pris un sage parti, et nous sommes heureux de le garder aux Ballandes. Adieu maintenant, tant chérie. Je n'ai pas besoin de te recommander de te tenir prête pour le jour où j'irai t'enlever à Mme Deverne et te ramener en triomphe ici. Que Dieu nous garde tous et te bénisse. Celui qui t'aime,

BARTHÉLEMY. »

Sophie répondit le lendemain :

« Cher ami,

» Je te remercie tendrement de ta lettre. Voici ma réponse : puisque je suis à toi et que tu es à moi, est-ce que ma pauvre petite maison n'est pas aussi à toi ? Dépêchez-vous donc de la remettre à Evodie, et qu'elle s'y arrange au mieux possible, elle et son petit troupeau. Je me réjouis d'aller la voir et de l'entendre parler à ces deux orphelines. Elle les élèvera très bien. Dis-lui que je ferai sa commission. Quoi qu'elle décide dans la suite, je trouve qu'elle fait bien de prendre à la lettre le désir d'Augustin. C'est tout ce qu'il y a de plus naturel de sa part.

» Nos jeunes époux sont donc partis, il y a trois jours, pour leur voyage de noce. Ils vont d'abord à Paris, de là à Londres et peut-être plus loin. M. Kabell a des affaires dans ces deux capitales, et il les traitera en même temps. — Pour moi, je ne me sens pas de joie à la pensée de te revoir, de m'en aller avec toi *chez nous*, et d'y rester avec toi et nos chers parents. Mais aussi, je sens très vivement que tout notre bonheur doit être reçu de Dieu et remis dans sa main paternelle. Sans cela, nous risquerions de nous assurer sur nous-mêmes, ce qui n'est pas bon. A bientôt donc, Barthélemy ! N'aie pas peur que je ne sois pas prête, quand tu viendras. Je t'embrasse, comme je t'aime. »

SOPHIE.

Cher lecteur, je vais maintenant vous quitter. Vous achèverez facilement cette histoire, sans que je m'en mêle davantage. D'ailleurs, n'est-elle pas terminée

dans son objet principal et essentiel? Si vous jetez un regard dans l'avenir de nos connaissances des Ballandes et autres lieux mentionnés en ce volume, vous découvrirez sans peine ce qui exigerait de ma part un temps trop long pour vous le raconter en détail. — Ainsi, vous verrez Evodie Lacroix dans sa petite école. Elle y emploie la matinée. Les après-midi sont consacrées à des travaux de couture, ou bien à cultiver le jardin, ou bien encore à des promenades agréables. Evodie Lacroix est dans sa vocation; il n'est pas probable qu'elle y renonce pour se marier.

Son frère et sa sœur élèvent une famille. Ils sont dans la vie active, avec tout ce qu'elle apporte de bonheur, de joies paisibles, et aussi d'angoisse et de difficultés. J'ai bien trouvé, comme vous peut-être, que Barthélemy s'était un peu pressé en demandant Sophie dès le lendemain de son arrivée aux Ballandes, quand elle vint y passer deux jours. Mais j'ai réfléchi depuis, que, de sa part, cela était encore assez naturel. Il se savait aimé, d'après ce que lui avait dit son père, et il éprouvait aussi un grand besoin de se donner. Tout était fini pour lui avec Genève, et Sophie n'avait pas le plus petit grain de coquetterie. Elle était la franchise même. A quoi bon mener en longueur les choses quand le cœur est décidé, et l'occasion si favorable? Non, tout bien examiné, je trouve qu'il valait mieux être fixé le plus tôt possible. Sophie, d'ailleurs, était presque déjà de la famille.

Etienne Lacroix, l'heureux père, continue à prier en travaillant, et à travailler en priant.

Les Rock sont toujours les mêmes. On dirait qu'ils

ont fait un pacte avec la terre et avec l'argent. Les milliers de francs continuent à s'accumuler, et pour qui? Bæbeli, l'héritière adoptive, n'a pas d'enfants. En aura-t-elle? C'est ce qu'Antoine Rock se demande en voyant les années s'écouler sans espoir de jeune famille. Dans l'écurie, « il y a assez vaches, veaux; » Jacobeli conduit tout cela très bien : il est *conome*, nous le savons. Mais si la grande fortune des Rock devait s'en aller à Bruckseilergut, ce serait une pensée bien amère pour Antoine. A peine se souvient-il qu'Augustin aurait épousé Evodie, s'il eût vécu.

Au moulin de l'Essert, vous verriez Léonie entourée de beaux enfants. Toujours vaillante, d'une santé admirable, elle n'est pourtant plus si belle. Mais c'est elle encore qui *enchapple* les meules, quand son mari n'est pas là. Celui-ci se met un peu à boire; sa femme se désole quand elle le voit rentrer gris. Il lui promet de se corriger, et deux jours après c'est la même chose.

M. et Mme Kabell-Deverne ont un jeune garçon tiré à quatre épingles. S'il vit, car il est d'une santé délicate, il sera sans doute appelé à remplacer un jour son père dans la maison de commerce. Le petit bout-d'homme parle avec une assurance d'hospodar et sait déjà fort bien tourner un compliment. Il est, à l'ordinaire, un des premiers de sa classe, ce qui fait le bonheur de sa grand'maman.

Le tisserand Peter continue à lire sa Bible et à se pénétrer de l'esprit de l'Evangile. Il fait de bonne toile. Ses exhortations chrétiennes dans plus d'une famille n'ont pas été perdues.

Vous aurez, cher lecteur, pu voir tout cela en très peu de temps, tandis qu'il a fallu des années pour amener les choses au point où elles vous apparaissent. Et si vous pouviez lire dans l'avenir jusqu'au temps actuel, vous verriez aux Ballandes et ailleurs des hommes nouveaux, déjà au fort de l'existence. Mais sur les cimetières, vous compteriez de nombreuses tombes. C'est la marche humaine, la vie et la mort se succédant continuellement.

Maintenant, il y a encore la contrée, sur laquelle il vous faudrait jeter un dernier coup d'œil. Montez, un soir, jusqu'au pied du Jura. De là, vous distinguerez très bien les villages semés à vos pieds dans cette partie occidentale du canton de Vaud. Je vous les ai nommés en commençant; il n'est donc pas nécessaire de le faire une seconde fois. En mai, — car nous sommes en mai, — peu après le mariage de Barthélemy et de Sophie, — la plaine est couverte de fleurs; les ruisseaux bondissent, apportant au lac le tribut des réservoirs de la montagne. Le creux du *Vivier* (ah! voilà que j'ai dit son nom véritable!) étend sa nappe verte, qui rase le gazon tout autour. — Mais le hameau des Ballandes, où est-il donc? A cette question, cher lecteur, je ne puis que répondre :

— Si vous ne le voyez pas sur sa petite colline, cherchez-le dans mon livre, ou plutôt dans votre imagination, vous le trouverez certainement.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Parents et enfants.

	Pages
Chapitre I	9
Chapitre II	19
Chapitre III	30
Chapitre IV	41
Chapitre V	50
Chapitre VI	59
Chapitre VII	68
Chapitre VIII	78

DEUXIÈME PARTIE

Garçons et filles.

Chapitre IX	89
Chapitre X	100
Chapitre XI	112
Chapitre XII	122

Pages
Chapitre XIII 132
Chapitre XIV 142
Chapitre XV 152
Chapitre XVI 162

TROISIÈME PARTIE

Une passion.

Chapitre XVII 175
Chapitre XVIII. 186
Chapitre XIX 196
Chapitre XX 206
Chapitre XXI 218
Chapitre XXII 229
Chapitre XXIII 240

QUATRIÈME PARTIE

La mort et la vie.

Chapitre XXIV. 251
Chapitre XXV 262
Chapitre XXVI 272
Chapitre XXVII 282
Chapitre XXVIII 294
Chapitre XXIX 305
Chapitre XXX 319
Chapitre XXXI 329

OUVRAGES DE M. URBAIN OLIVIER

EN VENTE

chez Georges Bridel éditeur à Lausanne.

(Les ouvrages sont classés dans l'ordre de leur publication.)

I

Récits de chasse et d'histoire naturelle.

3e édit. — Un vol. in-12 de 302 pages, avec quatre gravures. Prix : 3 fr.

« Ce petit livre est offert à la jeunesse. En l'écrivant, l'auteur a aussi pensé aux parents dont les enfants sont amateurs d'*histoires*, racontées ou lues dans les soirées d'hiver. Amuser et instruire les plus jeunes, intéresser ceux qui sont plus grands, indiquer à tous, ne fût-ce que par un mot, le côté sérieux, chrétien des œuvres de la création, tel a été son but. » (*Extrait de la préface.*)

Cet ouvrage a été recommandé par le conseil de l'instruction publique du canton de Vaud et par le ministère de l'instruction publique de France pour les bibliothèques scolaires et populaires.

II

Les deux neveux.

ESQUISSES POPULAIRES

2e édition. — Un vol. in-12 de 222 pages. Prix : 2 fr.

Dans ce volume, l'auteur combat la funeste habitude des cautionnements parmi les cultivateurs. Le fond du

récit est une nouvelle villageoise, dans laquelle figurent des personnages qui cautionnent volontiers et se font cautionner à leur tour. On montre les conséquences qui découlent d'un tel état de choses; et aussi la vie meilleure, plus heureuse de ceux qui, tout en rendant service au prochain, refusent absolument de cautionner.

III

Matinées d'automne.

NOUVEAUX RÉCITS DE CHASSE ET D'HISTOIRE NATURELLE

2e édit. — Un vol. in-12 de 320 pages, avec quatre gravures. Prix : 3 fr.

Morceaux détachés. Scènes de la vie à la campagne. Observations sur les oiseaux et sur d'autres animaux. Croquis de chasseurs. Nouvelles. Histoire de *Jean Bourgeois,* réfugié protestant français, etc. — Tels sont les sujets traités dans les *Matinées d'automne.*

IV

L'hiver.

RÉCITS POPULAIRES

2e édition. — Un vol. in-12 de 320 pages. Prix : 3 fr.

Les sujets traités dans ce volume sont des études de mœurs villageoises, des descriptions de la nature, des souvenirs de jeunesse et des nouvelles populaires. Celles-ci sont au nombre de cinq: Les deux générations, — La tante Bernard, — L'oncle Jacob, — L'ancien régent, — Bonheur et fortune.

Recommandé par le ministère de l'instruction publique de France.

V

Récits du village.

3e édition. — Un vol. in-12 de 380 pages. Prix : 3 fr.

Quatre nouvelles : Le Fournier. — Pierre Châvin. — Les collines de Féval. — La Violette.

Dans le *Fournier* l'auteur met en scène un personnage irascible, violent et grossier; il lui oppose un homme doux, mais ferme, à convictions chrétiennes solides, et dont la conduite charitable finit par toucher l'autre.

Pierre Châvin est un traité, sous forme de récit, sur la cruauté envers les animaux domestiques.

Les collines de Féval. Nouvelle où l'on traite de l'éducation des enfants dans les villages. Descriptions des environs de Clarens et de cette contrée.

La Violette. Récit relatif aux déplorables résultats de la multiplicité des cabarets, *pintes,* etc., dans les campagnes vaudoises.

Volume recommandé par le ministère de l'instruction publique de France.

VI

Les jours de soleil.

NOUVELLES

2e édition. — Un vol. in-12 de 320 pages. Prix : 3 fr.

Trois nouvelles :

1. *Le régisseur et le capitaine.* La scène se passe dans un village vaudois du vignoble de la Côte.

2. *Le coutelier.* Un jeune homme anglais, coutelier, arrive au canton de Vaud et s'établit dans une vieille forge, au fond d'un ravin pittoresque.

3. *Une vie manquée.* Histoire d'un cultivateur vaudois.

Le volume contient, en outre, deux petits morceaux descriptifs, l'un servant de préface, et l'autre d'épilogue.

VII

L'orphelin.

NOUVELLE VILLAGEOISE

3e édition. — Un vol. in-12 de 336 pages. Prix : 3 fr.

Un garçon de quinze ans, ayant perdu son père et sa mère dans un village assez éloigné de sa commune d'origine, arrive inopinément dans celle-ci, au milieu d'un souper que se donnent les municipaux. Ce jeune homme a été à une bonne école; il est instruit, fort et bien doué. On le place, pour sa nourriture, en échange de son travail, chez un paysan de l'endroit, et il passe là plusieurs années. Son tuteur, un autre paysan, bourru, ami des anciens Bernois, mais d'un caractère ferme et droit, dirige l'orphelin, qui, à force de travail, d'intelligence et de persévérance, finit par se créer une position indépendante. — Principaux personnages du livre : le tuteur Gaspard, le régent Ambrezon, Julie et David l'orphelin.

VIII

Adolphe Mory.

NOUVELLE VILLAGEOISE

2e édition. — Un vol. in-12 de 356 pages. Prix : 3 fr.

Jeune paysan qui vit avec sa mère dans une petite propriété. Adolphe Mory passe, à vingt ans, par une crise morale difficile. A la suite de lectures peu judicieuses, il a des aspirations qui lui font prendre en dégoût les travaux de la campagne. Mais il sort victorieux de ce pénible état et accepte franchement la vie, telle que Dieu la lui présente. Il est heureux dans sa modeste condition, et devient un homme utile et considéré dans son village.

IX

Le manoir du Vieux-Clos.

NOUVELLE

2e édition. — Un vol. in-12 de 344 pages. Prix : 3 fr.

Description fidèle d'un vieux château vaudois, que l'auteur place à peu de distance du Jura, non loin d'une belle et abondante source. A deux pas de celle-ci est une usine, une scierie, dont le propriétaire est un jeune homme qui a fait des études classiques assez complètes, mais s'est voué simplement à un petit commerce de bois de construction. — Sa vie et ses travaux à la scierie ; — au château, comme maître de latin et de grec. — Une famille française du Hâvre. L'armateur. Mavognard le radical. Epoque du récit : 1845 et les années suivantes.

X

La fille du forestier.

NOUVELLE

2e édition. — Un vol. in-12 de 344 pages. Prix : 3 fr.

Idylle vaudoise. Description d'un village dans le Jura : peinture des habitants et de la contrée environnante : alpages, forêts, sommités voisines. — Comme contraste, description d'un village à la plaine, et de la ville de Nyon à cette époque. — Chasseurs et bûcherons montagnards. — Personnages principaux : la fille du forestier et son père. — Un jeune forestier. — L'amateur des horloges. — La cousine Olympe et son frère Luc, etc.

XI

L'ouvrier.

HISTOIRE DE PAYSANS

2e édition. — Un vol. in-12 de 384 pages. Prix : 3 fr.

La scène se passe dans un village de la plaine vaudoise, et surtout dans une campagne solitaire, entourée de bois. — Trois familles de cultivateurs. Grandes filles et grands garçons. Xandre Coigne, ouvrier savoyard. — Vieux parents tenaces et intéressés. Une maladie de cœur. — Chef de famille d'un noble caractère, mais trop poétique pour bien diriger ses affaires. La mère soucieuse. — Mme Alise et Désiré Annin. *Joseph l'ouvrier*, type du cultivateur intelligent et actif, fils dévoué.

XII

Raymond le pensionnaire.

NOUVELLE

2e édition. — Un vol. in-12 de 336 pages. Prix : 3 fr.

Un garçon de douze ans, dont les parents sont de tristes gens, est mis en pension par charité dans un village vaudois, chez un mari et sa femme sans enfants. Education de Raymond. — Comment son père use de ses droits à son égard. — Ce que devient le jeune homme, loin de sa famille adoptive. — Sa vie, plus tard, et le grand changement survenu dans celle de son père.

XIII

L'oncle Matthias.

NOUVELLE

2e édition. — Deux vol. in-12 de 320 et 308 pages. Prix : 6 fr.

Eugène Torin doit être notaire. Il fait son stage chez un vieux tabellion dont il est le seul clerc, et qui lui donne un congé pour assister à une noce dans son village. Orphelin, Eugène a pour tuteur son oncle Matthias, riche paysan, veuf et sans enfants, d'un caractère absolu et emporté. Il considère son neveu comme devant être son héritier, et veut lui faire épouser une cousine. Les deux jeunes gens font, au contraire, des mariages qui exaspèrent l'oncle Matthias. Eugène est très pauvre et a bien vite quatre enfants. L'oncle tombe dans les filets d'une habile marchande, et se marie dans ses vieux jours. Charité de la femme d'Eugène envers le vieillard frappé d'une grande épreuve. Dénouement inattendu.

XIV

La petite côte.

HISTOIRE CHAMPÊTRE

Un vol. in-12 de 390 pages. Prix : 3 fr. *(Epuisé.)*

Trois familles, habitant trois campagnes voisines, situées sur des terrains en pente douce ou formant de petits vallons. — Avarice sordide des uns, et dissipation des autres. — Un gros mangeur. — La tante *Toinette*, vieille fille vivant seule avec son chien dans une maisonnette. — Vieux garçon très pieux, bizarre dans son langage. — Jeunes gens donnant le bon exemple. — Episode et récits de la guerre civile du Sonderbund.

XV

La maison du Ravin.

IDYLLE VAUDOISE

Un vol. in-12 de 372 pages. Prix : 3 fr.

Entre le Jura et la plaine vaudoise, on trouve çà et là de profonds ravins. Il est rare qu'il n'y coule pas un ruisseau, qui parfois devient torrent et peut causer des ravages sur ses bords. C'est dans un de ces ravins qu'un maçon a loué un terrain de sa commune et s'y est bâti une petite maison où il vit avec sa fille unique. Ils ont des voisins propriétaires. Un village est à peu de distance; un autre village en pleine montagne. Descriptions des habitants et de la nature. Réunions religieuses en plein air. — Pensionnaires étrangers. — Jeune homme au cœur trop tendre qui meurt à dix-huit ans. — Tel est le récit qui se déroule dans cette idylle.

XVI

Jean Laroche.

NOUVELLE

Un vol. in-12 de 420 pages. Prix : 3 fr.

Une bonne propriété vaudoise, le château de Canvert, est achetée par un négociant retiré des affaires. Il quitte Marseille et vient s'établir à Canvert avec sa famille. — Le fermier du domaine a épousé, étant veuf et n'ayant qu'une fille, la veuve, morte dès lors, d'un négociant ayant un fils, *Jean Laroche.* Celui-ci est agriculteur par goût. Il est instruit, possède une certaine fortune et a reçu une meilleure éducation que celle d'un garçon de village. — Rapports entre la famille du propriétaire et celle du fermier.

Caractères des uns et des autres. Connaissances à faire dans le village et aux environs. Sentiments de Jean Laroche. — Son départ pour l'Allemagne et l'Angleterre. Son retour. Conclusion. Morale du livre: la position sociale et de fortune ne font pas la réelle distinction; mais oui bien le caractère, les sentiments élevés, la conduite noble et l'intelligence supérieure.

XVII

Une voix des champs.

RÉCITS POPULAIRES

Un vol. in-12 de 392 pages. Prix : 3 fr.

Souvenirs d'enfance. — Morceaux d'histoire naturelle. — Chasses. — Pêche. — Descriptions champêtres.

Une nouvelle, *La Marjolaine,* met en scène un jeune ménage de jardiniers établis près de Lausanne.

XVIII

Rosette ou la danse au village.

Un vol. in-12 de 360 pages. Prix : 3 fr.

Dédié aux mères de famille.

Sujet du livre: Une jeune fille riche vit dans un village avec sa mère qui est veuve. Rosette est recherchée par le domestique de la maison, garçon intelligent, excellent ouvrier, mais mauvaise tête et cœur emporté. — Sans dire ni oui ni non, Rosette examine. Survient une fête de la jeunesse. — La danse. — Ce qu'elle est et ce qu'elle amène avec elle dans les villages. — René cède à ses penchants naturels, à l'attrait du plaisir. — L'oncle Amy et Charles Maubert. — Réflexions et décision de Rosette. — Conséquences de la conduite de René. — Son mariage forcé; celui de Rosette avec un garçon pauvre, honnête et bien doué.

XIX

L'interné.

NOUVELLE SUISSE

Un vol. in-12 de 208 pages. Prix : 2 fr. *(Epuisé.)*

Récit fictif. — Un jeune soldat français, de l'armée de l'Est, s'égare dans la montagne, entre la Vallée de Joux et le plateau de Saint-Georges. Il est recueilli, malade et blessé, dans un bois, par la fille d'un propriétaire des environs de Marchissy. Elle le prend sur son char et l'amène à la maison paternelle. Alexis Ménard, interné de cette manière, passe un mois chez ses hôtes. — La famille Cottier. — Les Simon. — Les Vurchin. — Le bon cousin Corneille. — Correspondance entre Mme Ménard et son fils. — Etat religieux, moral et politique de la France à cette époque. — Retour de l'*Interné* dans sa famille.

XX

Le tailleur de pierre.

NOUVELLE

Un vol. in-12 de 288 pages. Prix : 3 fr.

En 1869, une grève des ouvriers du bâtiment eut lieu à Lausanne. Un tailleur de pierre, Emilien Ducrest, n'y participe pas et quitte la ville. Il vient louer une carrière de roc, au pied du Jura, et l'exploite pour son compte. — Description de la *Roche-plate* et de ses habitants. — Les mauvais ouvriers et les bons ouvriers. — Le syndic de l'Eterpay. — La famille Bar. — M. Pratel et sa fille. — Mystère de la naissance d'Emilien. Recherches infructueuses. — Découverte inattendue. — Conclusion.

XXI

Les bons paysans.

NOUVELLE VILLAGEOISE

Un vol. in-12 de 318 pages. Prix : 3 fr.

L'expression *bon paysan*, dans les campagnes, s'applique à tout cultivateur riche ou simplement dans l'aisance. Peu importe que, par caractère, il soit *bon* ou *mauvais*. Ce volume en présente plusieurs, avec des différences marquées. L'un se montre égoïste et dur, même envers sa famille, jusque dans l'extrême vieillesse. C'est un conservateur personnel de tout ce qu'il possède, et comme il l'a toujours possédé. — D'autres sont réellement de bons paysans, aimables, pieux, généreux. Les André de l'Aube-du-jour; — le juge de paix Briançon; — les Colmat. — Le marchand Yoste est une figure à part, avec ses qualités et ses défauts.

L'auteur cherche à combattre l'attachement excessif aux biens de la terre. Comme exemple à suivre, il donne celui d'un jeune chef de famille intelligent et actif, qui travaille dans le but de payer la dette dont sa propriété est grevée, et qui, en même temps, ne néglige pas le développement de ses facultés morales.

XXII

Un fils unique.

NOUVELLE

Un vol. in-12 de 340 pages. Prix : 3 fr.

Riches cultivateurs, le père et la mère d'Augustin Rock n'ont eu que ce seul enfant. Au lieu de l'élever d'une manière judicieuse, ils lui laissent faire toutes ses volontés. De là un caractère difficile, volontaire et orgueilleux. —

Devenu grand, Augustin prend le goût de la lecture et étudie l'histoire ancienne. Plus tard, il désire épouser une fille pour laquelle il éprouve subitement une vive passion. Mais il arrive trop tard. Sa maladie, ses réflexions et, finalement, sa soumission à la volonté de Dieu. — Une dame de Genève et sa fille. — Bæbeli la Bernoise et le tisserand Peter.

Idée générale du livre : « Elevez vos enfants sous la discipline en leur donnant les instructions du Seigneur. »

A la même adresse on peut aussi

se procurer tous les volumes de cette collection, reliés en percaline rouge, avec ornements gaufrés, en ajoutant 1 fr. par volume.

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22300 1097